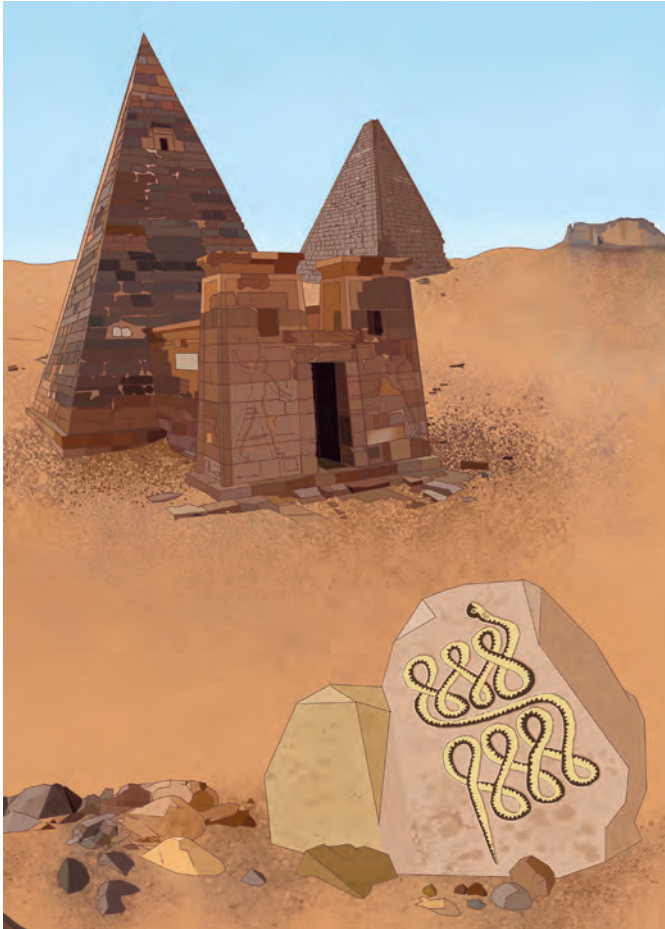


Sylvie Barbalat

# L'ENFANT DU SERPENT



# L'ENFANT DU SERPENT



Sylvie Barbalat

# L'ENFANT DU SERPENT



La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2022, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, [editionssurlehaut.com](http://editionssurlehaut.com)

ISBN 978-2-9701473-4-3

Image de couverture : Aude Richard

Photo de la 4<sup>e</sup> de couverture : Francis Bonca

*Merci à ma famille et à mes amis pour leurs corrections et remarques constructives, en particulier Aude et Sakhi.*



15 juin

Lea

J'ai ouvert péniblement les yeux et regardé autour de moi. Des murs blancs, des lits entourés de rideaux, une aiguille dans mon bras gauche reliée à une poche suspendue à une potence... J'étais manifestement dans une chambre d'hôpital. Qu'est-ce que je faisais là? J'avais terriblement mal à la tête. J'ai essayé de remuer les jambes, OK, les bras... le gauche, OK. Le droit était emprisonné dans un plâtre mais j'ai pu bouger les doigts. Pas de paralysie, c'était déjà ça. J'ai tenté de remuer la tête, là, ça coinçait.

– Ils vous ont mis une minerve, a dit une voix que je ne connaissais pas.

J'ai essayé de tourner la tête pour identifier son propriétaire.

– Ne bougez pas.

J'ai vu un homme à la peau foncée, à la barbe et aux cheveux noirs et bouclés, faire le tour du lit pour poser sa chaise dans mon champ de vision. Je l'avais déjà vu quelque part, mais où?

J'ai tenté d'une voix pâteuse :

– Bonjour, euh... On se connaît?

– Non.

– Alors, qu'est-ce que vous faites ici?

– J'attends que vous vous réveilliez pour que vous débloquiez mon chip.

– Je suis restée longtemps inconsciente?

– Presque deux jours. Nous sommes le 15 juin et j'ai absolument besoin que vous me laissiez sortir d'ici, sinon, je vais perdre mon boulot.

J'ai essayé de rassembler mes idées. Depuis deux ans, tout résident légal de la République de Telazzo devait porter, greffé dans le bras, une puce électronique ou chip permettant aux auto-



rités de connaître d'un simple scan l'identité, le casier judiciaire, la situation fiscale, le dossier médical ou le statut professionnel d'une personne. Le chip remplaçait les documents officiels et facilitait énormément le travail de la police qui m'employait. Cette puce pouvait être géolocalisée. De nombreux parents géolocalisaient le chip de leurs enfants par peur des enlèvements. Cette fonction était aussi utilisée pour retarder le placement en institution des personnes atteintes de démence légère ou pour convertir les peines d'emprisonnement pour délits mineurs en assignation à résidence ou à un périmètre restreint. Jusque-là, ça allait. Mon cerveau n'était pas complètement en bouillie. C'est après que ça se gâtait. Pourquoi aurais-je confiné un type que je ne connaissais pas dans un hôpital ?

J'ai demandé :

– Pourquoi est-ce que j'aurais bloqué votre chip, si on ne se connaît pas ?

– Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? La momie, mon arrestation, l'accident ? Tout ça ne vous dit rien ?

– Ah oui, la momie ! Une pièce magnifique, j'aurais dit nubienne d'après les hiéroglyphes du sarcophage, un état de conservation remarquable. Je voulais l'étudier de plus près. Où est-elle ? Quel rapport avec le blocage de votre chip et mon hospitalisation ?

– Le sort des morts vous intéresse plus que celui des vivants.

– La mort est le plus insondable des mystères. C'est pour ça que les sociétés humaines ont développé toutes sortes de mythes autour d'elle. D'ailleurs, les rites entourant le passage dans l'au-delà en disent souvent plus long sur le monde des vivants que les vivants eux-mêmes. En disparaissant, les anciennes civilisations, nous ont légué d'innombrables énigmes, dont l'étude est absolument passionnante. De plus...

Il a coupé :

– J'ai besoin que vous débloquiez mon chip.

– Vous avez l'air de savoir ce que nous faisons ici, alors s'il vous plaît, dites-le-moi.

– Lundi, en fin d'après-midi, ma femme a trouvé une momie dans notre grenier. Vous savez, elle est très sensible et devrait absolument éviter les émotions fortes. La vision de ce squelette entouré de bandelettes l'a mise dans un état épouvantable. Elle a complètement paniqué et a appelé la police. Vous avez débarqué chez nous avec deux collègues, un gros moustachu grisonnant et une femme plus jeune avec des cheveux bruns coupés au carré.

– Tonio et Lidia, ça me revient.

– Entre-temps, j'étais rentré du travail. Lidia a essayé d'interroger ma femme, mais elle n'arrêtait pas de pleurer. Tonio m'a posé plein de questions sur cette momie. J'étais incapable de lui répondre. Je n'ai aucune idée d'où elle peut venir ni de comment elle est arrivée chez moi. La seule chose que j'ai pu lui dire, c'est que je sous-loue parfois la chambre qui se trouve au même étage que le grenier et qu'un locataire a pu la poser là sans que je m'en aperçoive. Je ne monte pas souvent là-haut. C'est en général Marina qui s'occupe du ménage. Pendant que vos collègues nous interrogeaient, vous êtes montée l'examiner. Apparemment, vous vous y connaissez en momies.

– J'ai une formation d'archéologue. J'ai fait de longues recherches sur les rites funéraires de l'Égypte antique, en particulier sur le Livre des morts, destiné à guider le défunt dans son périlleux voyage vers l'au-delà. J'ai étudié ces rites en scientifique, mais une part de moi-même était tentée par cet aventureux voyage, peuplé de toutes sortes de créatures chimériques et n'aurait demandé qu'à y croire...

Il m'a interrompue d'un ton agacé :

– Dites, c'est vous qui m'avez demandé de vous raconter comment vous êtes arrivée ici. Ça vous dérangerait de m'écouter ?

– Excusez-moi. Je me suis encore laissé emporter. Que voulez-vous, j'aimais tellement ce métier ! Alors, que s'est-il passé ensuite ?

– Vous êtes redescendue tout enthousiaste en disant qu'elle était probablement ancienne. Du coup, votre collègue nous a inculpés de recel d'antiquités.

– Sans autre preuve ? Et la présomption d'innocence ? Cette momie pourrait être une imitation, ça s'est déjà vu. Il faut que je l'examine plus sérieusement et que je fasse une datation au carbone quatorze pour vérifier si elle est vraiment ancienne ou non.

– C'est ce que vous lui avez fait remarquer. Il a répondu que c'est comme quand on trouve de la drogue dans votre valise. Tant qu'on n'a pas pu prouver que quelqu'un d'autre l'y a mise, c'est vous le coupable.

– Ensuite ?

– Il a voulu nous emmener au poste pour un interrogatoire plus poussé et pour voir s'il retrouvait la trace des gens à qui nous aurions loué la chambre ces derniers temps. Marina n'était vraiment pas en état d'être interrogée. J'ai dit à vos collègues de la conduire à l'Ospedale della Pietà. Ce n'était que là-bas qu'on pouvait l'aider. D'abord, vos collègues ont refusé. Vous les avez convaincus de l'emmener dans cette clinique en leur disant que si on lui bloquait son chip dans sa chambre, c'était comme si elle était en garde à vue. Pour finir, vous avez décidé que Lidia conduirait ma femme à la Pietà, que Tonio m'emmènerait au poste et vous déposerait en passant à l'institut d'archéologie avec la momie. Vous l'avez emballée dans des couvertures et vous avez demandé à Tonio de conduire doucement. Nous étions déjà engagés dans le rond-point de la Piazza dell'Indipendenza. Un camion arrivant trop vite n'a pas réussi à freiner suffisamment tôt et a embouti la voiture de police. Vous avez été bien amochée, comme vous pouvez le voir. Tonio n'a rien eu et

moi, j'ai eu une commotion cérébrale. C'est pour ça qu'ils m'ont gardé en observation.

– Heureusement que je l'avais bien emballée. J'espère qu'elle n'a pas été abîmée.

– Vous aimez décidément mieux les morts que les vivants. Ça ne vous étonne pas que les infirmières n'aient pu atteindre ni votre mari ni votre fils et que ni l'un ni l'autre n'ait pris de vos nouvelles?

Là, il touchait un point sensible. Si cet accident avait eu lieu l'année passée, mon mari et mon fils seraient accourus à mon chevet. Malheureusement, un jour, ma vie avait basculé... J'ai senti mes yeux se mouiller, mais même sur ce lit d'hôpital, je n'avais pas le droit de laisser couler mes larmes, ni transparaître la moindre émotion. Ce type était un prévenu. Mon professionnalisme devait reprendre le dessus. J'ai sèchement répondu :

– Non.

– Moi, je trouve que la famille doit nous soutenir en cas de coup dur. D'ailleurs, je voudrais aller voir Marina pour lui dire que je ne lui en veux pas. Elle s'est sentie tellement mal de nous avoir fourrés dans le pétrin en appelant la police.

– Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous serez vite libéré.

– Comment vous le saurez, puisque je n'ai aucune preuve de mon innocence?

– Eh bien, je vais commencer par étudier cette momie pour établir si elle est ancienne ou non.

– Vous avez vu dans quel état vous êtes? Je ne vais tout de même pas rester ici jusqu'à ce que vous soyez capable de retourner au travail.

Ce type commençait à m'énerver. Ce n'était vraiment pas à moi de m'occuper de son cas, alors que j'étais clouée dans un lit d'hôpital avec ce foutu mal de crâne. J'ai sonné pour appeler l'infirmière.

– Qu'est-ce que vous voulez ? m'a demandé le prévenu.

– Un cachet contre le mal de tête.

– L'infirmière ne viendra pas. Elle est seule pour tout l'étage. J'irai vous demander un cachet. Je dois absolument retourner bosser, sinon ils vont me virer. Vous savez comme c'est dur de trouver du boulot, alors quand on en a un, il faut le garder.

– Ce n'est pas moi qui vous ai arrêté. Fichez-moi la paix.

– Où est Tonio ?

– Comment voulez-vous que je le sache ?

– J'ai téléphoné au moins dix fois au poste de police. On me dit qu'il est injoignable. C'est incroyable, non ? Arrêter quelqu'un et briser sa vie sans aucune preuve... Il y a quand même des lois dans ce pays. Marina fait partie de Fraternità, une ONG qui aide les pauvres. Je vais appeler un de leurs avocats bénévoles, puisque vous ne voulez pas m'aider.

Il a sorti son portable. À mon tour, j'ai commencé à avoir peur pour mon job. Fraternità, puissante ONG basée en Italie voisine, était très douée pour médiatiser les injustices. Malgré le climat xénophobe qui régnait dans notre petite république de Telazzo, elle trouvait toujours de « bons étrangers », victimes de décisions arbitraires. Elle dénonçait régulièrement, à coup de reportages tapageurs, les conditions de vie des « working poors » dans l'un des États les plus riches du monde. La presse, qui aimait les scandales, relayait volontiers les cas d'abus de pouvoir de la police. Ce type avait tout pour être un « beau cas » comme les aimait Fraternità : inculpé sans preuve d'un délit mineur, calme, poli, excellente présentation et soucieux de conserver son emploi, donc pas du genre profiteur. Je voyais déjà sa bobine de gendre idéal en première page du journal avec un titre du genre : « Il perd son travail à cause d'une négligence policière. »

Ce n'était pas le moment de faire une gaffe. La police était déjà assez critiquée pour son incapacité à empêcher les atten-

tats. Mon chef ne m'aimait pas. Tonio avait une belle carrière derrière lui et on n'allait pas l'embêter alors qu'il approchait de la retraite. Lidia couchait avec le chef, donc si l'affaire s'ébruait et qu'il faille faire sauter un fusible pour cette arrestation arbitraire, ce serait pour ma pomme. Or, moi aussi, j'avais eu de la peine à obtenir ce boulot et en avais désespérément besoin. J'allais donc appeler Tonio sur son portable pour voir ce qu'il en pensait. Avant de lui téléphoner, il fallait que j'en sache un peu plus sur ce type. J'ai demandé :

– Je peux scanner votre chip ?

– Vous avez vraiment besoin de mon autorisation ?

« Il se fichait de moi. Évidemment que la police n'a pas besoin de l'accord d'un prévenu pour scanner son chip. » J'ai décidé d'ignorer la provocation.

– Eh bien oui. Avec les deux bras immobilisés, j'ai besoin de votre coopération. Prenez mon smartphone sur la table de nuit, scannez votre chip et posez le téléphone sur mes genoux. N'essayez pas de profiter de la situation pour filer. Cet hôpital est bien gardé.

– Vous me prenez pour un délinquant, hein ? dit-il en me tendant mon smartphone. Lisez mon chip. Vous verrez que je n'ai jamais eu d'ennuis avec la police. Je paie mes impôts, mes tickets de bus, je ne fais pas de bruit après 22 heures, je...

– Taisez-vous et laissez-moi lire, s'il vous plaît.

J'ai appris qu'il s'appelait Danilo Rossi, trente-quatre ans, nationalité afghane, confession musulmane, permis de séjour valable, marié depuis six ans à Marina Rossi, trente-trois ans, nationalité italienne, profession : portier, employeur : Hôtel Palace, langue maternelle : persan, autres langues parlées : arabe, anglais et italien, 1,71 m, groupe sanguin 0+, sans allergie connue, autres activités : membre de l'équipe de foot de 3<sup>e</sup> division de Telazzo Nord. Effectivement, rien à signaler : pas de casier judiciaire, pas de dettes, ni

d'arriérés d'impôts, pas d'activisme politique ou religieux... Rien qui puisse inquiéter Tonio. Tout de même... Cette nationalité afghane et ce nom italien... J'ai demandé :

– Danilo Rossi, c'est votre nom de naissance ?

– Non.

– C'est quoi alors ?

– Ahmad Salah al-Din.

– Vous avez changé de nom en épousant Marina ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est nul de s'appeler Ahmad Salah al-Din quand on vit à Telazzo. Super dur de trouver du boulot avec un nom pareil. J'ai eu de la chance de trouver le mien grâce à une copine de Marina et aussi grâce à ma connaissance de l'arabe. Le patron du Palace apprécie que je puisse parler avec la clientèle des Émirats et d'Arabie saoudite. Au boulot, je me fais appeler Dan.

J'ai hoché la tête. Cela dit, il avait la peau trop foncée pour un Afghan... En fait, il me rappelait vaguement ces pharaons nubiens, dont j'avais étudié les tombes au Soudan. Qu'est-ce que je dirais à Tonio s'il me le faisait remarquer ? J'ai tenté :

– Franchement, à vous voir, je n'aurais jamais pensé que vous veniez d'Afghanistan.

– Vous mettez en doute les informations du chip ? A quoi est-ce qu'il sert alors ? On fuit un pays où sa famille a été massacrée. On se fait maltraiter et racketter par toutes sortes de bandits sur la route de l'exil. On arrive enfin en Europe. On essaie d'y refaire sa vie honnêtement et on tombe régulièrement sur des gens comme vous qui vous font remarquer que vous n'êtes qu'un métique. Ensuite, on se plaint que « ces gens-là » ne s'intègrent pas.

J'avais l'impression qu'on me tapait sur la tête avec un marteau.

– C'est bon. Je connais cette rengaine. Allez me chercher du paracétamol pendant que j'appelle Tonio.

*18 juin*

**Ahmad**

La police a accepté d'élargir mon périmètre d'assignation à une zone qui va de chez moi à mon travail. Ce n'est pas énorme, mais c'est déjà ça. Il y a un supermarché sur le chemin et un bistrot portugais dans lequel je pourrai regarder les matchs de la Coupe du monde. Par contre, je ne peux pas aller voir Marina à l'Ospedale della Pietà. Pourquoi est-ce qu'elle avait appelé la police pour cette momie ? Comme si j'avais les moyens de payer cette foutue clinique ! En plus, au boulot, ils vont me déduire les deux jours pendant lesquels j'ai été enfermé à l'hôpital, même si je leur ai fourni un certificat médical. Enfin... L'essentiel, c'est que je n'aie pas été viré. Ce n'est pas que j'aime particulièrement ce travail, mais connaissant le taux de chômage chez les réfugiés, je ne peux pas faire le difficile. Le boulot, c'est un salaire, mais c'est aussi la dignité. Quand on te demande ce que tu fais dans la vie, on te regarde tout de suite différemment si tu as un boulot, surtout quand tu as une tête d'étranger. L'air de rien, portier, ce n'est pas un travail facile : la même livrée toute l'année, quelle que soit la météo, fiable, ponctuel, toujours aimable et disponible, ce n'est pas à la portée de n'importe qui.

*20 juin*

**Lea**

Je me sentais mieux. Mes maux de tête avaient disparu. Mes blessures à la jambe étaient finalement assez superficielles. Ils pensaient que je pourrais sortir de l'hôpital d'ici trois à quatre jours. Par contre, je porterai cette minerve et une attelle au bras pendant encore plusieurs semaines.



Deux jours après l'accident, j'avais reçu un texto d'Alex.

« Ça va M'man? T'es où? » « À l'hôpital, j'ai eu un accident. »  
« Pas trop grave? » « Pas trop. J'en ai pour dix jours. Arrose bien le jardin et cueille les légumes. » « T'inquiète. Bon rétablissement. A+. »

Mon fils était plus sympa par texto que quand je l'avais en face de moi. Tout de même, il avait attendu deux jours avant de prendre des nouvelles de sa mère. Je ne lui manquais apparemment pas trop. J'étais sûre qu'il en avait profité pour se faire livrer des pizzas au lieu de manger les légumes du jardin.

On frappa. Danilo-Ahmad entra. Qu'est-ce qu'il me voulait encore, celui-là?

– Bonjour, je vous ai apporté des chocolats.

– Il ne fallait pas.

– Vous n'aimez pas le chocolat?

– Si.

– Alors, ne dites pas qu'il ne fallait pas. Personne ne vient vous voir. J'ai pensé qu'une petite douceur vous ferait plaisir.

– C'est gentil, ai-je dit un peu honteuse de ne pas savoir accepter un cadeau. Vous n'avez pas eu de problèmes au travail?

– Non. Ils ont avalé les quarante-huit heures d'absence pour une simple commotion sans discuter. Par contre, ils ont déduit ces deux jours de mon salaire.

– Un hôtel de ce standing, qui gagne en plus une fortune en exploitant le casino, pourrait assurer correctement son personnel.

Il a haussé les épaules.

– D'habitude, je ne manque jamais. Si je n'avais pas été arrêté, je n'aurais pas perdu ces deux jours de salaire. Je ne suis pas venu me plaindre. J'aimerais que vous élargissiez mon périmètre pour que je puisse aller voir Marina. Elle m'a réclamé et les sœurs pensent que ma visite lui ferait du bien. Moi, j'espère surtout qu'elles la laisseront revenir à la maison.

Ça, c'était hors de question. J'avais déjà dû me bagarrer avec Tonio, que mon coup de fil avait sorti du lit un lendemain de cuite, pour qu'il convainque notre supérieur d'élargir le périmètre d'Ahmad. Je n'allais pas recommencer ce cirque.

– Je ne peux pas me compromettre une deuxième fois. Ça a déjà été assez compliqué d'obtenir votre retour au travail.

– Vous ne comprenez pas la situation. L'Ospedale della Pietà est une clinique privée, que je dois payer de ma poche. L'hôpital public est incapable de traiter Marina quand elle a une crise. Les sœurs me demandent quatre-vingts euros par jour. Je gagne six cents euros par mois. Vous voyez le problème ?

– Six cents euros par mois, alors qu'ils facturent cinq cents euros la nuit ! C'est un scandale.

– C'est justement parce que le Palace est un hôtel de luxe qu'il peut m'employer comme portier. Ça ne sert à rien de le critiquer. Aidez-moi, plutôt.

– Je ne peux pas.

– Votre collègue sera sûrement de meilleure humeur.

– Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Moi non plus, je n'ai pas envie de perdre mon job, figurez-vous. Maintenant, laissez-moi me reposer.

J'aurais voulu me mettre sur le côté pour lui tourner le dos, mais le plâtre et la minerve m'en empêchaient. « Quel emmerdeur ! » Je n'avais malheureusement pas l'énergie de le faire mettre dehors. L'infirmière, seule pour tout l'étage, avait d'autres chats à fouetter. Commencer à crier et à mêler les autres visiteurs à la dispute me paraissait délicat. J'ai fermé les yeux, tout en sachant que je ne pourrais pas dormir, tant que ce type serait là. Au bout d'un moment, je les ai rouverts et dit :

– J'ai une idée. Vous racontez votre histoire à un avocat de Fraternità. Vous lui suggérez d'écrire une lettre à la direction de la police en menaçant de lui facturer les soins de Marina si elle continue à vous empêcher d'aller la récupérer. Pour qu'elle

comprene plus vite, vous pouvez ajouter que passé un certain délai, vous raconterez aussi votre histoire aux médias. La presse telazienne n'en parlera probablement pas. Par contre, n'oubliez pas les médias italiens. Ils seront sûrement ravis de critiquer le traitement que les autorités telaziennes infligent à l'une de leurs concitoyennes. Telazzo n'est qu'une petite enclave dans ce grand pays, qui est son premier partenaire économique. Ça devrait les faire réfléchir. Cette initiative vient de vous, pas de moi, OK? Je nierai vous l'avoir suggérée. Maintenant, filez.

*25 juin*

**Ahmad**

Je suis entré dans l'ascenseur de l'hôpital. Cette archéologue avait été de bon conseil. Je lui devais bien quelques caramels. Elle avait l'air d'aimer les douceurs. J'ai frappé et suis entré dans sa chambre. Elle n'a pas eu l'air contente de me voir. Je l'ai saluée poliment. Elle a grogné :

– Qu'est-ce que vous allez encore me demander?

– Rien du tout. Je suis venu vous remercier. L'avocat de Fraternità a été super. Sur la base de ce que je lui ai raconté, il a écrit une lettre incroyable. Il m'a aussi dit des choses que je ne savais pas. Par exemple, vous n'avez pas le droit de nous mettre en garde à vue plus de trois jours sans inculpation pour un délit précis.

– Vous êtes inculpés de recel d'antiquités et vous n'êtes pas en garde à vue.

– Non. Si nous étions inculpés, nous aurions dû recevoir un papier qui le dit et qui justifie que nous soyons empêchés de nous déplacer librement pendant une période qui ne devrait pas dépasser trois jours.

Elle a grogné :

– C’est pour me donner un cours de droit et m’expliquer comment la police doit faire son boulot que vous êtes venu ? J’aurais dû rédiger un acte d’inculpation et expertiser la momie pendant que j’étais dans le coma, pendant que vous y êtes ? Si votre avocat est si malin, il n’a qu’à porter plainte.

J’ai essayé de la calmer.

– L’avocat pense qu’une plainte aurait peu de chances d’aboutir. Grâce à votre intervention, je n’ai pas été viré et finalement, notre périmètre a été élargi à toute la ville. J’ai pu rendre visite à ma femme. C’est de ça que je voulais vous remercier.

Je lui ai tendu ma boîte de caramels. Cette fois, elle a souri en me remerciant. Elle m’a demandé des nouvelles de Marina. Je lui ai expliqué qu’elle allait un peu mieux. L’atmosphère du couvent lui fait toujours du bien. Les sœurs ont un grand jardin avec des arbres, des fleurs et des légumes. Marina aime bien tout ça. Je suis allé la chercher hier et l’ai ramenée à la maison.

– Ça lui aura fait quand même sept jours de clinique. Financièrement, comment allez-vous faire ?

– Ce n’est pas la première fois qu’elle doit se soigner à la Pietà. Certains mois, j’ai l’occasion de faire des extras. Parfois, je reçois aussi de bons pourboires. J’essaie de mettre cet argent de côté. Ça devrait juste suffire pour cette fois. Et vous, comment allez-vous ?

– Je sors dimanche et retourne lundi au travail.

– Avec votre minerve et votre attelle ?

– Je peux plier le coude et bouger les doigts. Ils ont estimé que je pouvais travailler. Vous ne pouvez pas savoir comme je me réjouis d’examiner votre momie. Je vais enfin refaire du travail d’archéologue sur une pièce provenant probablement du Soudan, pays auquel je me suis beaucoup attachée. Durant les fouilles que je menais là-bas, s’il m’arrivait de dégager un fragment de statue ou de fresque, mes mains se mettaient à

trembler d'émotion et souvent, j'en rêvais encore les nuits qui suivaient ma découverte. Ça fait des années que je n'ai plus éprouvé une pareille excitation. Vous savez, j'ai été engagée par la police scientifique il y a quelques années, parce que Telazzo était devenu la plaque tournante d'un important trafic d'antiquités. Vous vous en souvenez ?

– Non.

– Je devais expertiser les pièces saisies et essayer d'établir leur provenance pour les rendre à leur propriétaire. Un boulot qui me plaisait moins que les fouilles archéologiques, mais qui était tout de même très intéressant. Et puis Telazzo, qui se croyait à l'abri du terrorisme, a fini par être touché à son tour. Les priorités ont changé et le travail de la police scientifique aussi. Ils m'ont payé une formation express et maintenant, mon job, c'est surtout les analyses d'ADN. Il y a toutes les enquêtes pour retrouver les auteurs d'agressions, viols, meurtres, etc. Le pire, c'est d'aller sur le lieu des attentats et d'essayer de récupérer les chips des victimes pour les identifier. Si on ne les retrouve pas, on prélève un fragment du corps et on compare son profil ADN avec celui qui est stocké dans notre base de données.

Je me demandais pourquoi elle me racontait tout ça. Ça m'a attristé de penser qu'elle n'avait peut-être personne d'autre avec qui parler. J'ai compati :

– Ça doit être un travail difficile.

– Très difficile, effectivement. Je n'arrive pas à m'y habituer. Je fais des cauchemars. Mais, bon... Il faut que je tienne le coup. J'ai absolument besoin de ce boulot. En ce moment, dans l'archéologie, il n'y a rien. Le gouvernement a coupé tous les crédits dans ce domaine. Alors, vous comprenez pourquoi je suis si contente de pouvoir m'occuper de votre momie.

– Vous pensez qu'elle est ancienne ?

– Le sarcophage a l'air ancien. La momie devrait l'être aussi,

mais je ne peux rien affirmer avant de l'avoir examinée.

– Si elle est ancienne, je risque quoi ?

– Arrêtez de voir tout en noir. Il faudrait qu'on puisse prouver votre implication dans un trafic d'antiquités. Tonio a retrouvé vos sous-locataires ?

– Oui, mais sans résultat. Je n'en connaissais aucun. En général, je leur donne le code de l'entrée par SMS et je ne les vois même pas. Tonio a pris des renseignements sur eux. Il a essayé de savoir s'ils avaient voyagé en Égypte ou au Soudan, s'ils avaient des liens avec des collectionneurs ou des musées, mais il n'a trouvé aucune piste. Il a aussi consulté un site où les musées et les collections légales peuvent annoncer des vols d'antiquités. Aucun vol de momie ou de sarcophage n'a été signalé depuis deux ans.

– Donc, il n'a aucune preuve contre vous.

– Il n'a pas de preuve de notre culpabilité, mais n'en a pas non plus de notre innocence. Donc, nous restons inculpés.

Elle a froncé le sourcil.

– Je ne comprends pas son raisonnement. Supposons que vous ayez trouvé une poterie romaine en bêchant votre jardin. Si vous avertissez la police et que vous êtes d'accord de donner cette poterie au musée, je ne pense pas qu'on puisse vous accuser de recel.

– L'avocat de Fraternità a fait la même remarque. Il pense que Tonio veut plaire à son chef, qui lui-même veut satisfaire le nouveau ministre de la sécurité. Il a été nommé pour faire baisser la criminalité et doit montrer qu'il a de la poigne en augmentant le nombre d'arrestations. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Je n'ai pas à commenter les décisions de ma hiérarchie.

– Il ne me reste plus qu'à espérer que cette momie soit récente.

– Je ferai mon travail en toute indépendance. Je ne procéderai pas à des analyses bidon pour vous faire plaisir.

« Ce qu'elle était susceptible. » J'ai essayé de me reprendre.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Bien sûr que vous devez travailler en toute indépendance. Vous m'informerez de vos résultats?

– Je n'ai rien à cacher. Vous n'avez qu'à passer à l'institut d'archéologie. J'y serai dès lundi.

*28 juin*

**Lea**

J'avais à peine mis les pieds à la maison que je regrettais déjà l'hôpital. Alex avait laissé traîner de la vaisselle sale et des cartons à pizza vides un peu partout. Il avait effectivement récolté des tomates qu'il avait stockées dans des sacs en plastique et dont la moitié avaient pourri. Il y avait de la boue dans le couloir, la cuisine et l'escalier car il ne s'était pas donné la peine de changer de chaussures en rentrant du jardin. J'ai soupiré, débarrassé la table et essuyé les miettes. Je me suis versé un verre d'eau et me suis pris la tête entre les mains. Je me sentais tellement lasse! Comme si ma vie de flic, gagnant à peine de quoi joindre les deux bouts pour un travail éprouvant, n'était pas encore assez compliquée, je devais gérer cet ado rebelle, au lieu de pouvoir compter sur le soutien d'un fils aimant. Je ne pouvais pas laisser passer ça, même si ma réaction provoquerait des cris et des disputes qui m'usaient. Alex allait m'entendre... En fait, non. Plutôt que me mettre en colère à peine rentrée, j'allais lui couper le wifi – la seule sanction qui ait un minimum d'effet sur ce geek, à qui je n'avais pas les moyens de payer un abonnement pour son portable – et le laisser venir me demander ce qui lui valait ce traitement inhumain. Je suis allée sans bruit dans ma chambre, l'ai ouverte avec une clé que je gardais toujours sur

moi, j'ai éteint le modem, refermé la porte et suis retournée à la cuisine commencer à trier les tomates, mettre les bonnes à vendre au frigo, faire de la sauce avec les abîmées et jeter les pourries. Le résultat ne s'est pas fait attendre. J'ai entendu des pas dans l'escalier.

– J'y crois pas. T'es dingue? Tu débarques et au lieu de venir me dire bonjour, tu me coupes le wifi?

Je me suis levée pour l'embrasser.

– Bonjour mon chéri, ravie de te revoir.

– Eh, t'as vu? J'ai cueilli tes tomates. Tu rallumes le modem?

– On ne stocke pas des tomates dans des sacs en plastique en plein été. La moitié sont fichues. Tu vas m'aider à faire de la sauce.

– 'tain, t'es jamais contente! Comment je pouvais deviner?

J'ai poussé un profond soupir pour essayer de garder mon calme.

– Premièrement, je ne veux pas entendre ce mot. Deuxièmement, tu nettoies tes saletés. Tu as vu l'état de la maison?

– Ben quoi? Vu que t'étais pas là, je me suis mis un peu à l'aise. J'allais ranger. Pas ma faute si t'es rentrée plus tôt que prévu.

– Je t'ai envoyé un texto pour te dire que je rentrais dimanche.

– Putain, on est déjà dimanche? Je devais finir un truc pour un pote et le lui envoyer jusqu'à aujourd'hui. Eh, remets-moi le wifi, c'est urgent!

– Moins que de sauver ces tomates. Allez, aide-moi!

Il s'est mis au travail de mauvaise grâce. Je l'ai considéré un moment. Mon agacement s'était transformé en amusement, puis en tendresse. C'était trop facile. Peut-être qu'inconsciemment, il cherchait des limites et était content d'en trouver. Je m'étais déjà demandé comment un garçon aussi intelligent et doué en informatique n'avait pas encore trouvé comment contourner mon moyen de rétorsion plutôt primitif.

Une fois la maison redevenue présentable et Alex retourné



devant son ordinateur, je suis sortie dans le jardin. Mon cher jardin ! Presque un hectare de paix. Si je ne l'avais pas, j'aurais déjà craqué dix fois. J'en cultivais une partie avec l'aide de mon fils. Dans le reste, la nature avait repris ses droits. Les arbres, plantés par mes aïeux, étaient devenus énormes : de vrais monuments qui faisaient le bonheur des écureuils et des oiseaux. Me coucher sous un chêne quand j'avais eu une sale journée, regarder la découpe de ses feuilles sur le bleu du ciel, ne plus penser à rien et surtout pas aux explosions, aux corps déchiquetés, aux hurlements de panique, aux familles en pleurs, aux déclarations creuses du ministre, aux sempiternelles restructurations devant nous rendre plus efficaces, à cette pétasse de Lidia qui couchait avec le chef pour avoir ma place... Me fondre dans cette végétation pour oublier la folie des humains.

Peut-être que cette pauvre Marina apprécierait aussi de se promener dans mon jardin. Elle me faisait pitié. Elle avait mis une semaine à se remettre de la vision de cette momie que je me réjouissais tellement d'étudier. Grâce à elle, j'allais enfin avoir du travail intéressant. Je pouvais bien lui offrir une tasse de thé sous le caroubier. J'en parlerai à Ahmad la prochaine fois que je le verrais. J'étais sûre qu'il viendrait aux nouvelles. Il m'avait l'air du genre tenace.

*29 juin*

**Ahmad**

J'avais imaginé l'institut d'archéologie comme un grand bâtiment à colonnes avec un portier auquel j'aurais pu demander où se trouvait le département des momies. Je suis arrivé devant un immeuble banal. J'ai pensé que je m'étais trompé d'endroit. Puis, j'ai vu une petite plaque à côté de l'entrée qui indiquait l'institut

d'archéologie au deuxième étage. Je suis entré, personne. Je suis monté au deuxième étage, toujours personne. J'étais étonné que la police scientifique travaille dans un bâtiment non gardé. J'ai pris un couloir au hasard. Enfin, j'ai croisé un homme âgé. Je lui ai demandé le département des momies.

– Il n'y a pas de département des momies. Vous cherchez Lea Caccini qui examine la momie nubienne qu'une femme un peu dérangée a trouvée dans son grenier? Je vais l'appeler.

Après un moment, elle est arrivée. Elle avait meilleure mine qu'à l'hôpital, peut-être à cause de son maquillage. Elle m'a salué avec un sourire et m'a tendu la main.

– Bonjour Ahmad. J'ai pensé que vous viendriez.

«Zut! Même si je lui aurais serré la main avec plaisir, je devais absolument éviter de la toucher.» J'ai fait un pas en arrière, j'ai mis ma main droite sur mon cœur et me suis incliné, comme on le fait en Afghanistan. Je lui ai rendu son sourire et j'ai répondu, en espérant que ça ne sonnerait pas trop faux :

– Puisque vous m'appellez par mon vrai nom, je préfère vous saluer à la manière afghane.

Elle a froncé le sourcil.

– Vous ne serrez pas la main aux femmes, c'est ça?

«Voilà le boulot de ces connards d'intégristes! Évidemment qu'elle ne m'aurait pas posé cette question si j'avais été boudhiste.» J'ai réussi à dire sans cesser de sourire :

– Pas du tout. Pour moi, la salutation de mon pays d'origine est celle du cœur. Alors, vous avez pu examiner cette momie?

– J'ai commencé. Il s'agit d'une pièce absolument extraordinaire. Venez voir.

– Je suis étonné que l'institut d'archéologie de la police scientifique ne soit pas mieux gardé.

– Ce n'est pas l'institut de la police, c'est l'institut d'archéologie tout court. Comme ils ont coupé les crédits, plus personne

ne travaille ici, à part quelques retraités qui viennent soi-disant étudier du matériel inexploité. En fait, ils passent la matinée à boire le café en se rappelant le bon vieux temps. J'ai fait apporter la momie ici parce qu'il y a tout l'équipement nécessaire pour l'examiner : labo climatisé, loupe binoculaire, microscope, détecteur isotopique, scanner... Des instruments en parfait état que plus personne n'utilise. Quel gâchis ! La police scientifique est plutôt équipée pour les analyses criminelles. Et puis, je dois vous dire que j'aime bien venir ici. C'est reposant. Ces vieux radotent un peu, mais ils sont adorables.

Elle a ouvert la porte.

– Bienvenue dans mon labo.

J'ai regardé autour de moi. Je n'avais jamais mis les pieds dans un labo. J'imaginai une pièce remplie de tuyaux avec des compteurs, des robinets et des récipients en verre remplis de liquides colorés. J'étais un peu déçu. Il y avait un long bureau avec un ordinateur et un microscope. Contre les murs, il y avait des armoires et des étagères pleines de livres. Je me serais plutôt cru dans une bibliothèque.

J'ai jeté un coup d'œil aux photos posées à côté de l'ordinateur. J'aime bien regarder les objets avec lesquels les gens décorent un endroit impersonnel, comme un bureau ou une chambre d'hôtel. Sur l'une des photos, on la voyait plus jeune en train de partager une barbe à papa avec un petit garçon aussi blond qu'elle dans une fête foraine. Sur l'autre, elle posait devant une pyramide très pointue, seule Européenne au milieu d'un groupe d'Africains. Cette photo avait sûrement été prise au Soudan. J'aime bien ce que disent les photos. Elles rappellent généralement les moments dont les gens aiment se souvenir. J'aime aussi imaginer ce qu'elles ne disent pas. Là, j'ai remarqué qu'elle avait une photo avec son fils petit, alors qu'il devait être maintenant adolescent. Elle n'avait donc aucune photo ni du mari ni du fils qui n'étaient pas venus la voir à l'hôpital.

– Cette pièce est climatisée exprès pour la conservation du matériel fragile. J’ai mis la momie ici, a-t-elle continué en ouvrant le couvercle du sarcophage qui était posé sur deux chevalets. J’ai pu établir son origine nubienne, grâce aux cartouches des rois de Napata, une dynastie de pharaons nubiens égyptianisés, suite à la conquête du royaume de Kerma. Ils ont ensuite régné sur les deux terres – l’Égypte et la Nubie – pendant près d’un siècle, jusqu’à la victoire des Assyriens sur l’Égypte à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Par contre, il y a deux choses très bizarres. D’une part, l’âge de la momie ne correspond pas à celui du sarcophage. Le sarcophage date effectivement du VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, alors que la momie est récente. Dans certains villages des environs du site de Napata, on m’a raconté que, malgré les conquêtes successives et l’arrivée de l’islam, certains avaient conservé l’art égyptien de momifier les corps. L’autre chose encore plus étonnante, c’est que cette momie est une chimère.

– Une quoi ?

– Une chimère, un être mythique composé de deux ou plusieurs autres, comme les sphinx, les sirènes ou les centaures.

– On ne peut pas momifier une créature qui n’existe pas.

– C’est justement ce qui est troublant. Vous voyez la tête – le masque funéraire a probablement été volé – il s’agit d’un adolescent. Le reste du corps est entouré de bandelettes, mais vous remarquerez que le bas du corps est trop étroit pour être constitué de jambes. Je l’ai passé ce matin au scanner et voilà ce que ça donne, a-t-elle dit en me tendant un papier. Un corps d’homme avec une queue de serpent.

J’ai regardé le papier sans y croire. Effectivement, le haut du corps était humain, les côtes ne s’arrêtaient pas au bas du thorax, mais continuaient en se rétrécissant. Ce jeune homme n’avait pas de bassin. Ses côtes devenaient de plus en plus étroites et formaient une queue de serpent.

J'ai dit :

– C'est sûrement une blague, une déco pour le carnaval ou quelque chose de ce genre.

– C'est ce que j'ai d'abord pensé. Les chimères n'existent pas. Il y a forcément un trucage, mais il est vraiment bien fait : trouver une momie de jeune homme et de serpent et les coudre ensemble, sans qu'on voie la transition entre les deux... Bien sûr, ils ont pu rajouter des côtes en plastique de la bonne dimension au niveau de la transition. Pour savoir s'il s'agit d'un seul être ou de deux, il faudrait faire une analyse ADN des différentes parties de son corps.

– Eh bien, faites-le. Pourquoi est-ce que vous me racontez tout ça ? Je n'y connais rien à l'archéologie et je ne comprends pas la moitié de ce que vous me dites.

– Dommage. Je pensais que ça vous intéresserait. Salah al-Din... Ce n'est pas un nom afghan, n'est-ce pas ? Pour avoir séjourné un certain temps au Soudan, je crois même pouvoir dire que c'est un nom soudanais. Je me trompe ?

J'ai dû faire une drôle de tête. Elle était perspicace. Ses yeux bleus me fixaient en guettant ma réaction. J'ai essayé de répondre le plus naturellement possible :

– Effectivement, mon père était soudanais.

– Qu'est-ce qu'il faisait en Afghanistan ?

– Il était venu combattre les Soviétiques. Il est mort à la guerre quand j'avais huit ans. Je ne vois vraiment pas le rapport entre cette momie et lui.

– Vous pas, d'autres peut-être. Votre père vous parlait de son pays ?

– Euh, rarement. Il luttait contre l'occupant. Je ne le voyais pas souvent. J'ai peu de souvenirs de lui. Je me rappelle qu'il me parlait toujours en arabe pour que je sois capable de comprendre le Coran et pas seulement de le réciter par cœur comme...

À ce moment, Tonio est entré. Il faisait une sale tête.

– Lea, ça vient de péter au resto «La Trattoria della spiaggia». Heure de l'apéro. Belle journée. Un type a vidé le chargeur de son fusil sur la terrasse bondée avant de se suicider. Je te laisse imaginer le carnage. Le chef m'a dit de passer te prendre. Départ immédiat. J'ai toutes tes affaires dans ma voiture.

Lea est devenue toute pâle. Elle a murmuré :

– «La Trattoria della spiaggia», à cette heure ! C'est monstrueux ! Ma copine Elena adore ce resto. Pourvu que... Bon, j'arrive.

Tonio s'est avisé de ma présence.

– Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? J'espère que vous n'allez pas vous mettre à crier Allah akbar après ce que je viens de raconter.

J'ai soupiré et j'ai regardé par la fenêtre pour me forcer à rester calme. J'en avais tellement marre de ces abrutis qui mettent tout le monde dans le même panier et prennent tous les Afghans pour des terroristes !

Lea s'est énervée.

– Tonio, ta gueule ! C'est moi qui l'ai invité à venir voir que la police n'a rien à cacher et que j'étudie la momie scientifiquement.

– Comme ça, il peut repérer les lieux pour le prochain attentat. Depuis quand on fait entrer les prévenus dans les locaux de la police ?

– Tu sais très bien que ce ne sont pas les locaux de la police et que personne n'aurait l'idée de faire sauter un bâtiment vide. T'es vraiment qu'un pauvre con !

– Je sais. Tu me le rappelles assez souvent. N'empêche que si le chef l'apprenait...

– Tu n'es quand même pas tombé aussi bas !

– Non. Tu sais bien que je n'ai pas envie que tu te fasses virer. J'aime trop mater ton beau petit cul. N'empêche que je

ne te protégerai pas éternellement. Dans deux ans, je suis à la retraite. D'ici-là, il faudra que tu aies appris à rentrer dans le rang et à arrêter de fricoter avec les suspects. D'ailleurs, je suis chargé de te dire que tu es dessaisie de cette affaire de momie.

– Pardon ?

– Ouais, le boss a refile ce dossier à Lidia.

– Elle n'y connaît rien.

Tonio a haussé les épaules. Lea a répliqué :

– De toute façon, il n'y a rien à lui refiler. J'ai terminé l'expertise. Cette momie est un faux. J'ai fini le rapport. Il n'y a plus qu'à l'imprimer. Demain à la première heure, il est sur le bureau du chef.

Elle s'est tournée vers moi.

– Monsieur Rossi, je suis désolée de devoir écourter votre visite pour une raison aussi dramatique. En ce qui me concerne, cette affaire est terminée. Vous devriez recevoir prochainement votre acquittement et celui de votre femme. Au revoir.

Elle a prononcé ces phrases d'un ton sec, sans me laisser le temps de répondre. Elle a refermé la porte de son bureau à double tour et a suivi son collègue à pas rapides dans le couloir. Je les ai regardés s'éloigner. Je ne comprenais pas que Lea puisse changer d'attitude aussi brusquement. Quant à Tonio, il me dégoûtait.

*1<sup>er</sup> juillet*

**Lea**

Je venais de passer près de deux jours sans dormir. J'étais dans un état épouvantable. J'arrivais à peine à garder les yeux ouverts. Dès que je les fermais, les scènes d'horreur revenaient me tourmenter. Notre macabre travail sur ce qui restait de «La Trattoria della spiaggia» nous avait pris toute la soirée et une

bonne partie de la nuit. Ensuite, pas question de prendre un somnifère et d'aller me coucher. J'avais dû rédiger ce fichu rapport, dont je n'avais pas écrit la première ligne, quand j'avais assuré à Tonio qu'il était terminé. Vu mon état, j'étais allée à l'essentiel : âge de la momie et du sarcophage non concordants, scanner révélant une queue de serpent, donc manifestement un canular. En conséquence, je n'avais pas poussé les investigations plus loin. Point.

En général, après un attentat, nous avons droit à une cellule de soutien psychologique, puis à quarante-huit heures de congé, censées nous permettre de récupérer. J'aurais préféré lire un bon roman d'espionnage dans mon hamac pour me changer les idées, mais j'étais tout de même allée à la cellule psychologique pour faire comme tout le monde. Apparemment, le chef m'avait à l'œil et je devais faire attention. Je voulais retourner à l'institut d'archéologie et prélever des échantillons sur différentes parties de la momie pour en examiner l'ADN. Avec tous les échantillons que nous aurions à analyser pour l'identification des victimes, je pourrais facilement en glisser quelques-uns de plus, sans que ça ne se remarque.

Je suis arrivée à l'institut à l'heure où les vieux buvaient leur café. Ils m'ont accueillie avec leur habituelle gentillesse, ce qui, vu mon état d'épuisement aussi bien physique que psychique, m'a beaucoup touchée. « Ma pauvre Lea, tu as un boulot bien difficile par les temps qui courent. Tiens, je t'ai apporté des cantuccini. Je sais que tu les aimes avec ton café. Un peu de douceur dans ce monde de brutes, ça fait toujours du bien. Ça me rappelle que j'en mangeais des kilos quand je faisais des fouilles en Sicile, c'était la belle époque... » Je leur ai dit au moins dix fois combien leur compagnie me faisait du bien après la nuit que j'avais passée. Au cas où on les interrogerait, ils pourraient témoigner que j'étais venue à l'institut chercher du réconfort.



J'ai ensuite prélevé discrètement des échantillons de différentes parties de la momie. J'ai aussi délicatement écarté les bandellettes pour voir à quoi ressemblait la transition homme-serpent. Le nombril était encore clairement humain, puis des écailles apparaissaient çà et là et devenaient de plus en plus nombreuses sur ce qui aurait dû être le bas-ventre et pour finir se touchaient toutes, comme sur une peau de serpent. Aucune trace de couture ou de collage. La transition paraissait parfaitement naturelle.



Quelques jours plus tard, j'ai reçu une enveloppe du laboratoire d'analyses. Je l'ai ouverte les mains tremblantes. Le résultat de l'examen confirmait que l'ADN était le même pour toutes les parties de la momie. J'étais donc bien en présence d'une chimère. Au cours de mes recherches en archéologie, je m'étais plusieurs fois demandé si les représentations des divinités égyptiennes, tantôt sous forme humaine, tantôt sous forme animale, ou encore sous forme d'humains à tête d'animaux auraient pu signifier une possible transformation d'humain en animal ou inversement. Selon la croyance des anciens Égyptiens, le défunt acquérait une nature quasi divine lorsqu'il parvenait dans les «champs de roseaux», l'équivalent du paradis. Cela lui conférait-il le pouvoir de se métamorphoser? La chimère aurait-elle pu constituer une étape de cette transition? Ou alors résulter de l'union entre un humain et un animal? Après tout, dans l'évolution de la vie, les animaux dits supérieurs étaient apparus très tardivement et avaient beaucoup de points communs. La barrière de l'espèce n'était peut-être pas aussi étanche que ce que les biologistes essayaient de nous faire croire. Est-ce qu'ils avaient essayé d'hybrider des humains avec d'autres espèces, avant de prétendre que c'était impossible? Ces questions n'avaient pas fini de me tarauder.

Au niveau scientifique, je venais de faire une découverte majeure, mais je pressentais qu'elle serait difficile, voire impossible à exploiter. J'avais signé un rapport attestant qu'il s'agissait d'un faux. Difficile à présent d'annoncer le contraire sans perdre ma crédibilité et mon job. Il était clair que le chef avait voulu me dessaisir de cette affaire pour m'humilier, étant donné que pour une fois j'aurais eu une tâche valorisant mes compétences. J'avais bouclé moi-même le dossier en vitesse pour qu'il ne le refille pas à Lidia. Est-ce que c'était une bonne idée? Est-ce que je n'aurais pas mieux fait de la laisser se débrouiller avec? Non. Elle serait venue vers moi en minaudant: «Leaaa, je pourrais te demander un conseil? Le chef m'a donné un travail délicat...» Et moi, j'aurais dû me retenir pour ne pas lui coller une baffe, lui fournir les renseignements demandés et la laisser les reprendre à son compte.

Du point de vue professionnel, il me semblait aussi avoir pris la bonne décision, d'autant plus que la momie restait ainsi sous mon contrôle, sauf si les époux Rossi souhaitaient la récupérer – après tout, ils en étaient légalement propriétaires – ce dont je doutais. En revanche, au niveau scientifique, c'était un bel autogoal. J'avais fait une découverte extraordinaire et en même temps, je m'étais ôté les moyens de la valoriser. Quelle nulle! Démissionner, voilà que l'idée me reprenait. Ne plus être confrontée à ces scènes insoutenables, quitter ces collègues hypocrites et ce travail pénible.

Après chaque attentat, la police était critiquée pour n'avoir pas su le prévenir. On ne parlait bien sûr jamais de ceux qu'elle avait déjoués. Les trains qui arrivent à l'heure ne font pas vendre les journaux. J'ai soupiré. Pas question de démissionner. J'avais trop besoin d'argent. La science ne nourrit plus son homme, ni sa femme, d'ailleurs. Même si ma découverte était publiée dans une revue prestigieuse, cela m'apporterait de la renommée, mais pas un centime. Il ne me restait plus qu'à faire comme Mauro, Flavio,

Sergio et les autres: attendre ma retraite et rédiger un article sur ma découverte révolutionnaire entre deux cafés. Dans trente ans, tout le monde aurait oublié ce foutu rapport. Par contre, l'institut n'existerait probablement plus et Mauro ne serait plus là pour m'offrir des cantuccini. Pff... Quelle vie!

En attendant de publier l'article qui me rendrait célèbre, je devais examiner sérieusement le sarcophage. Il comportait des hiéroglyphes, dont je n'avais pas eu le temps d'établir la signification. La momie elle-même ne m'avait sans doute pas non plus livré tous ses secrets. Et puis cet Ahmad, toujours sur la défensive, prétendant ne rien savoir... C'était tout de même étrange que cette momie dans un cercueil nubien se retrouve précisément chez un gars d'origine soudanaise. Je comprenais qu'il cherche à se débarrasser au plus vite de son inculpation qui menaçait son emploi et angoissait sa femme. Je pouvais également imaginer qu'il n'ait aucune confiance en la police après ce que lui avait expliqué l'avocat de Fraternità et la désastreuse image que Tonio lui en avait donnée. Peut-être que maintenant que j'avais rendu mon rapport devant permettre son acquittement, il se montrerait plus bavard?

Je n'avais pas son numéro de portable pour le recontacter. Par contre, je pouvais trouver celui de son fixe. Je tomberais probablement sur Marina, que j'inviterais à prendre le thé avec son mari sous mon caroubier.

*23 juillet*

**Ahmad**

Pourquoi est-ce que Marina avait accepté cette invitation? Une fois de plus, je n'avais pas osé lui dire le fond de ma pensée pour qu'elle ne se mette pas à pleurer. Pour une fois, elle avait

l'air motivée, alors que d'habitude, rien ne l'intéresse. «Tu te rends compte Ahmad, rien que parce que tu lui as dit que me promener dans le parc de la Pietà me faisait du bien, elle nous invite à prendre le thé chez elle. Quelle femme charmante! Il paraît qu'elle a un grand jardin avec des arbres où il y a encore des pinsons. Elle voit même parfois un écureuil. Tu imagines? Je ne savais pas qu'il restait des écureuils à Telazzo. Je n'en ai plus vu depuis que j'ai quitté mon village dans les Abruzzes.»

À tout prendre, je préférais entendre ma femme parler d'écureuils que se plaindre qu'elle n'avait pas le moral. Effectivement, quand elle avait perdu son travail, elle avait trouvé une occupation pour oublier son état de chômeuse: attirer des oiseaux sur notre balcon et les regarder se chamailler pour les graines. Ensuite, ils avaient coupé les arbres de notre rue et les oiseaux avaient disparu. Marina s'était rabattue sur les séries à la télé, mais elles ne lui avaient pas fait le même effet et son moral avait sérieusement baissé.

J'aurais préféré qu'elle aille chez Lea sans moi, mais depuis qu'elle avait perdu son boulot, tout l'angoissait. Elle n'osait plus sortir seule. Depuis qu'il y avait des attentats, elle essayait aussi d'éviter au maximum les endroits où les gens se rassemblent. On ne pouvait même plus aller manger une glace sur la plage. Et puis que penser de cette Lea à l'humeur si changeante? J'étais sûr qu'elle allait encore essayer de m'interroger sur l'Afghanistan, mon père, mes liens avec le Soudan... J'essayais d'oublier mon passé douloureux. En vain. Il refaisait surface à la première occasion. Entre ma femme qui s'éloignait, Lea qui m'attirait et l'âme de mon premier amour qui me hantait, je me sentais de plus en plus désorienté. J'avais l'impression qu'un épais brouillard enveloppait progressivement ma vie.



La propriété était entourée de hauts murs avec des tessons de bouteilles au sommet. Marina a sonné au portail. J'ai remarqué une caméra de surveillance. Lea avait peur des voleurs. Elle nous a ouvert avec un grand sourire. Elle a fait la bise à Marina et répondu d'un signe de tête à ma salutation à l'afghane. Elle a refermé le portail avec une clé qu'elle a gardé dans sa main. Ça m'a donné envie de repartir, alors que j'étais à peine arrivé. Je me suis promis de regarder où elle la poserait, car vu la hauteur des murs et les tessons de bouteilles, nous étions ses prisonniers.

Marina n'a pas eu l'air de le remarquer. Elle a admiré les arbres, demandé leurs noms, dit que ça lui rappelait les Abruzzes et qu'elle avait été très triste quand ils avaient coupé les platanes de notre rue. Lea avait l'air très contente de parler de ses arbres et ne faisait pas attention à moi, ce qui me permettait d'observer tranquillement la propriété. Elle était immense. Je me suis dit que Lea devait être très riche pour posséder un pareil domaine. Pourquoi est-ce qu'elle tenait tellement à son travail ? J'ai changé d'avis en arrivant au bout de l'allée. Il y avait une maison qui avait dû être magnifique il y a un siècle, mais qui maintenant aurait sérieusement besoin d'être retapée. Le crépi se détachait, les volets s'écaillaient et il manquait des tuiles sur le toit.

Lea avait installé une table sur la terrasse, ce qui ne me paraissait pas très prudent, étant donné le temps menaçant. Elle nous a offert de la limonade avec une tranche de gâteau. Elle s'est excusée pour l'état de la maison et nous a expliqué qu'elle était l'héritière d'une famille aristocratique, mais que son père l'avait ruinée au casino. Cette propriété lui coûtait une fortune en impôts fonciers et elle n'avait pas les moyens d'entretenir la maison avec son modeste salaire de fonctionnaire.

– J'espère que je ne serai jamais obligée de vendre, a-t-elle continué. Cette propriété, c'est toute ma vie. J'y ai passé mon enfance. La vendre me rendrait millionnaire, mais me briserait

le cœur. Un terrain de cette taille tout près du centre-ville, ça vaut plusieurs millions. J'ai déjà eu des propositions d'achat, mais je les ai toujours refusées.

– Il ne faut pas vendre, a dit Marina. C'est tellement beau, ici. C'est vrai que vous avez encore des pinsons? Ça fait tellement longtemps que je n'en ai plus vu.

– Oui. L'hiver, je leur donne des graines. L'été, ils se débrouillent tout seuls. Si ça vous fait plaisir, on peut essayer de les attirer. Attendez.

Elle est entrée dans la maison et en est ressortie avec un paquet de graines qu'elle a tendu à Marina. Elle lui a aussi offert un pot de confiture.

– Merci beaucoup, a dit Marina émue. Vous êtes vraiment très gentille.

La situation commençait à m'agacer. Lea était en train de draguer Marina. Dans quel but? Uniquement par gentillesse ou pour se rapprocher de moi via ma femme? Comment le savoir? Difficile de partir sans être impoli. Marina, incapable de voir le mal chez qui que ce soit, avait l'air vraiment intéressée par les arbres et les pinsons, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps. J'ai essayé de lui faire comprendre discrètement que je voulais partir, mais elle était tellement captivée par ces oiseaux qu'elle n'a rien remarqué.

À ce moment, il a commencé à pleuvoir. Lea m'a demandé de l'aider à rentrer la table. Nous nous sommes installés dans la cuisine. J'ai regardé autour de moi et j'ai mieux compris pourquoi elle nous avait reçus sur la terrasse. Sa cuisine était vieille et mal entretenue. Lea s'est une nouvelle fois excusée.

– J'adore le jardinage et je chouchoute mes plates-bandes. Par contre, je ne suis pas du tout bricoleuse et je néglige un peu l'intérieur. Cette cuisine aurait besoin d'un coup de peinture, mais je n'ai jamais eu le courage de m'y mettre.

– Ahmad est très bricoleur, a fait Marina. Il pourrait sûre-

ment vous donner un coup de main, n'est-ce pas Ahmad?

Heureusement, je n'ai pas eu à répondre. Un garçon d'environ quinze-seize ans avec un t-shirt et un caleçon informes est entré en traînant les pieds.

– Y a plus de corn-flakes? a-t-il demandé avec une prononciation déformée en ouvrant l'armoire.

Lea a pâli.

– Alex! Ça t'étoufferait de dire bonjour à mes invités? Marina, Ahmad, je vous présente mon fils Alessandro. Il préfère qu'on l'appelle Alex.

Il a tourné la tête vers nous, puis vers sa mère.

– Salut. C'est les gens dont tu m'as parlé, qui ont leur chip géolocalisé? Pas très prudent de les amener ici.

Marina a poussé un cri et s'est mise à trembler. Alex n'avait plus de mâchoire inférieure gauche et une grosse cicatrice, partant du coin de sa bouche, barrait ce qui lui restait de joue.

Lea s'est énervée.

– Qu'est-ce que tu fiches ici à cette heure? D'habitude, tu ne te lèves pas avant la fin de l'après-midi.

– On a même plus le droit d'être matinal? Papa a appelé il y a un quart d'heure. Il m'a réveillé. D'ailleurs, il m'a dit de te dire qu'il t'aime et qu'il t'embrasse. Putain! Ils sont où ces corn-flakes?

Lea a rougi.

– Je ne veux pas entendre ce mot. Il y en a deux boîtes en réserve à la cave. Maintenant, file. Tu me fais honte.

– Tu vois bien que je fais peur à tout le monde avec ma gueule de monstre. Bon, ben tcho alors.

Il a pris une brique de lait dans le réfrigérateur, un bol et une cuillère dans une armoire et il est parti en traînant les pieds. J'ai regardé Marina. Elle avait de nouveau une crise d'angoisse: souffle court, palpitations, sueurs, tremblements, tout y était.

J'ai demandé à Lea de l'emmener à la Pietà.

Nous avons confié Marina aux sœurs. Lea a soupiré :

– Je suis vraiment désolée. Je voulais faire passer un moment agréable à Marina pour lui changer les idées et mon crétin de fils a tout gâché. Je peux vous offrir un café ?

J'ai accepté.

– Parfait. « La Trattoria della spiaggia » est à deux pas.

– Ça ne vous gêne pas de vous montrer avec un prévenu. Votre fils a sans doute raison...

Elle a haussé les épaules.

– Nous sommes en démocratie, que je sache. Je bois le café avec qui je veux. D'ailleurs vous n'êtes plus prévenu. J'ai rendu mon rapport il y a plus de trois semaines. J'espère que vous avez reçu votre acquittement.

– Non.

– Ce n'est pas possible ! Ils se fichent du monde ! Il faut en parler à Fraternità.

– J'ai essayé, mais leurs avocats sont débordés en ce moment. Il y a ce bateau plein de réfugiés, que le gouvernement telazzien refuse de laisser accoster. Fraternità remue ciel et terre pour que ces gens puissent débarquer. Il y a des bébés, des malades... En attendant, ils essaient d'approvisionner le bateau avec de la nourriture, de l'eau potable et des médicaments. En comparaison, mon cas n'est pas urgent...

Je me suis tu, incapable de prononcer une parole de plus. Depuis que la mer avait avalé ma fiancée, suite au naufrage du canot qui nous emmenait vers la Grèce, je détestais les bateaux. Leur seule évocation me donnait la nausée. Lea a dû remarquer que je luttais contre mes larmes et a respecté mon silence. Au bout d'un moment, je me suis repris et j'ai changé de sujet.

– Ce café doit vous rappeler de mauvais souvenirs. Si vous préférez, il y a « Da Mario » juste un peu plus loin.



– Je mets un point d'honneur à retourner à chaque endroit où j'ai dû intervenir après un attentat. C'est ma façon de surmonter ma peur, de me prouver que malgré tout ce qui se passe, cette ville reste la mienne et que personne ne me la prendra. Je vous conseille la granita aux amandes. C'est la spécialité de la maison. D'ailleurs, vous savez que la tuerie qui a eu lieu ici n'était pas un attentat lié au terrorisme islamique, mais la vengeance du patron du café, qui n'a pas supporté d'être évincé par son associé ?

– Non. Je ne lis pas les journaux. Ça n'a pas empêché votre collègue de me faire une remarque totalement déplacée.

– Tonio est infréquentable. Il est raciste, sexiste, cynique, alcoolique et affreusement vulgaire.

– Je ne sais pas comment vous pouvez travailler avec lui.

– Je n'ai pas vraiment le choix et puis je dois dire qu'il est très expérimenté et que c'est le seul type correct de mon unité.

– Correct ?

– Quand nous avons mis en évidence que l'affaire de la « Trattoria della spiaggia » était une vengeance, notre chef, pour plaire au ministre, a voulu attribuer ce crime aux islamistes plutôt qu'admettre publiquement qu'un citoyen telazzien, honorablement connu, pouvait avoir eu un accès de folie et tuer huit de ses compatriotes. Tonio a eu la trempe de se fâcher et de menacer notre chef de tout déballer aux médias s'il ne communiquait pas lui-même la vérité. Personne d'autre n'aurait osé de peur de perdre son boulot. Tonio s'en fout. Il est à deux ans de la retraite. Il n'arrête pas de dire que, vu l'état de son foie, il n'a rien à perdre. Ça lui permet une franchise que je lui envie.

– N'empêche que la remarque qu'il m'a faite était terriblement insultante et totalement injuste, vu qu'il ne savait pas encore qui était responsable de cet attentat. J'essaie de garder la tête froide, de ne pas me laisser contaminer par la paranoïa des Telazziens,

ni par celle des musulmans, mais quand on a affaire à des types comme Tonio, ça devient vraiment difficile.

– Je ne lui cherche pas d'excuses. Il a été détestable avec vous. D'ailleurs, je lui ai fait remarquer qu'il dépassait les bornes.

– J'ai apprécié... Et Alex, que lui est-il arrivé ?

– L'attentat dans le cinéma « Plaza », à la fin de l'année passée. Ça vous rappelle quelque chose ?

– Non.

– Alex était dans le cinéma avec un copain quand le kamikaze s'est fait exploser. Un fragment de bombe lui a pulvérisé la mâchoire. Son copain est mort. Alex est resté un mois à l'hôpital. L'os a été tellement endommagé qu'il était impossible d'y fixer une prothèse. De plus, l'hôpital de Telazzo n'a pas de spécialiste en chirurgie reconstructive. On m'a parlé d'un expert à Milan qui pourrait réopérer Alex quand il aurait terminé sa croissance. Ce médecin n'opère que dans une clinique privée et ce genre d'intervention coûte environ vingt mille euros, somme que je n'ai évidemment pas. Depuis qu'il est hors de l'hôpital, Alex ne veut plus sortir ni voir qui que ce soit. Il refuse de se couper les cheveux et de suivre une formation. Ça me rend folle.

– Il est pourtant venu à la cuisine pendant que nous y étions.

– Je vais vous dire pourquoi il est venu. C'est de la pure provocation. Avant l'attentat, Alex sortait avec Dana, la sœur de son copain Miloš et la fille de mon amie Elena. Depuis, il communique avec elle par Internet, lui dit qu'il l'aime toujours, mais refuse de la voir. Elena me dit que Dana est malheureuse de cette situation et s'estime suffisamment sûre de ses sentiments pour accepter Alex tel qu'il est devenu. Entre nous, je trouve Dana très patiente. À ma connaissance, elle n'a toujours pas de nouveau copain, alors que c'est une jolie fille très sympa. Il y a quelque temps, j'ai dit à Alex qu'il n'était pas correct et que s'il tenait vraiment à elle, il devait arrêter de la faire souffrir et ac-

cepter de la revoir. Il s'est fâché et ne m'a plus adressé la parole pendant deux semaines. Tout à l'heure, il a fait exprès de débarquer dans la cuisine sale et négligé, l'air le plus idiot possible, en prenant bien soin de vous montrer sa mutilation, juste pour vous choquer et me prouver que Dana le trouverait repoussant. Or, maintenant qu'il a les cheveux longs, il peut les coiffer du côté gauche, de manière à cacher son infirmité. Propre, avec un jeans et un t-shirt à sa taille, il est tout à fait présentable.

– À quoi passe-t-il ses journées ?

– À dormir. C'est un fan d'informatique. La nuit, il discute sur Internet avec ses copains en Amérique ou en Asie. Il développe des programmes et joue à des jeux. Quand j'insiste beaucoup, il me donne un coup de main au jardin. Ça lui fait faire un peu d'exercice physique et grâce à son aide, je produis un surplus de légumes, que je vends à un restaurant. Ça me rapporte environ cent cinquante euros chaque mois, que je mets de côté pour lui payer un jour sa chirurgie reconstructive.

Je ne savais pas quoi dire. En Afghanistan, les personnes défigurées se comptent par milliers et ne peuvent pas se permettre de traîner en pyjama en jouant à des jeux vidéo. De plus, un jeune homme seul avec sa mère se sentirait le devoir de l'aider, plutôt que de lui réclamer des corn-flakes en jurant... Est-ce qu'il était vraiment seul avec elle ? Il avait parlé de son père. J'ai demandé prudemment où il était.

– En prison.

– Excusez-moi. Je ne voulais pas être indiscret.

Elle a soupiré en remuant la paille dans sa granita et a répondu sans me regarder :

– Quand Claudio a appris que l'attentat qui a défiguré Alex a été revendiqué par un groupe terroriste islamiste, il s'est vengé en organisant une « expédition punitive » avec quelques autres pères de victimes. Ils ont lancé des cocktails Molotov à travers

les fenêtres du centre de requérants d'asile. Le centre était bondé, comme d'habitude, les dortoirs pleins d'affaires inflammables. Les gens ont paniqué. Bref, il y a eu six morts et treize blessés. Mon mari et ses acolytes ont été arrêtés. Je n'aurais jamais cru Claudio capable d'une chose pareille. J'ai été révoltée qu'il se comporte exactement comme le salaud qui avait défiguré notre fils. Je n'ai pas supporté de devenir la femme d'un assassin et j'ai demandé le divorce. Malheureusement, il s'y oppose et je n'ai pas les moyens de m'offrir un bon avocat, donc la procédure traîne.

Elle a levé les yeux sur moi et ajouté :

– Vous avez de quoi payer le séjour de Marina à la Pietà ?

J'ai bu une gorgée de ma granita. Lea avait raconté son histoire calmement et la terminait en se souciant de moi. À ce moment précis, son attitude et le ton de sa voix m'ont fait penser à Zaï nab, ma fiancée. Elle avait perdu sa mère à l'âge de douze ans et la remplaçait auprès de ses quatre jeunes frères et sœur sans jamais se plaindre, ni perdre sa sérénité. Malgré son travail, elle trouvait le temps de me broder des mouchoirs. Le chagrin que j'essayais de contenir au plus profond de moi a refait surface. S'échappant du passé, je le sentais noyer lentement mon âme. « Zaï nab, ma bien-aimée ! Pourquoi fuir pour s'aimer ? L'amour serait-il un crime ? En quoi la couleur de ma peau me rendait-elle indigne de toi ? Pourquoi ton père s'est-il opposé à notre amour ? Savait-il qu'en nous contraignant à l'exil, il te condamnait à mort ? »

Le souvenir de Zaï nab disparaissant dans les flots me broyait le cœur. « Mon amour, me pardonnerai-je un jour de ne pas avoir pu te sauver ? Sans toi, je ne suis plus qu'un corps sans âme. »

J'ai une nouvelle fois essayé de dompter ma souffrance et réprimer les larmes qui envahissaient mes yeux. Je ne voulais pas inspirer de pitié à Lea.

– J'espère avoir l'occasion de faire des extras avant l'arrivée de la facture.

– Ça m’ennuie que vous soyez dans le pétrin à cause de cet imbécile d’Alex. Vous savez ce que font exactement les sœurs pour soigner votre femme ?

– Elles lui donnent un médicament pour calmer ses crises d’angoisse. Je crois que l’atmosphère du couvent convient bien à Marina. Le calme, les arbres, les messes, les prières... Il me semble que ça lui donne l’impression d’être dans un monde meilleur que le nôtre.

– Ça fait longtemps qu’elle est malade ?

– Elle n’est pas malade, c’est juste qu’elle n’a pas le moral. Trois ans après notre mariage, elle a perdu son travail de réceptionniste dans un hôtel. Ils l’ont remplacée par une machine qui débite votre carte de crédit en échange d’une carte magnétique pour ouvrir la chambre.

– Actuellement, presque tous les hôtels ont ce système.

– Sauf les hôtels de luxe, comme le Palace. Mais là, il leur faut des mannequins super stylés qui parlent au moins cinq langues. Marina est un peu enveloppée, se ronge les ongles et ne parle qu’un peu d’anglais. À l’époque, ça passait, plus maintenant. Elle a fait des centaines d’offres, elle a trouvé quelques remplacements comme caissière dans un supermarché, mais là aussi, il y a de plus en plus de scanners et de moins en moins de personnel. Petit à petit, elle s’est découragée. Quand elle travaillait, elle trouvait le temps de faire du bénévolat pour Fraternità. Elle distribuait des habits et de la nourriture dans le camp de réfugiés qui se trouve de l’autre côté du fleuve. C’est là que nous nous sommes rencontrés. Depuis qu’elle ne travaille plus, et qu’elle aurait plein de temps pour une activité bénévole, ça ne l’intéresse plus.

Lea m’écoutait attentivement. Elle me fixait de ses yeux bleus. Impossible cependant, de savoir à quoi elle songeait vraiment. J’avais parfois l’impression que ses pensées s’échappaient

brèvement de notre conversation, pour y revenir aussitôt. Elle me posait des questions froides et logiques pour bien cerner la situation. Alors qu'elle m'avait rappelé Zaïna il y a quelques instants à peine, j'avais à présent l'impression qu'elle me soumettait à un interrogatoire. C'était vraiment une femme déconcertante. J'ai bu une nouvelle gorgée de granita et me suis tu. Ma vie privée ne la regardait pas. Je ne lui dirais rien de plus.

Je n'allais par exemple pas lui expliquer que j'en avais vraiment assez de voir Marina dans cet état. Tous les efforts que je faisais pour lui remonter le moral ne servaient à rien. Bien sûr, nous vivions moins bien qu'avant, mais nous avions toujours mon salaire. En comptant chaque euro, nous arrivions à boucler les fins de mois. Nous n'avions pas de dettes. Si je ne devais pas utiliser mes extras pour l'Ospedale della Pietà, nous pourrions même aller de temps en temps au restaurant. Et puis, j'aurais tellement aimé fonder une famille ! Au début de notre mariage, nous avons essayé, mais ça n'a pas marché. Maintenant, elle ne veut plus que je la touche... Alors, je traîne au bistrot avec mes coéquipiers après l'entraînement de foot. En rentrant du boulot, je fais de plus en plus souvent un détour par le café portugais, histoire de fuir la maison...

Je me suis revu il y a six ans, quittant le camp de réfugiés d'où Marina me tirait en m'épousant. Je me suis souvenu de mon émotion quand nous nous sommes dit oui devant le maire. Je croyais être arrivé au bout de mon errance, avoir enfin une vie qui devrait être celle de tous, à l'abri du froid, de la faim et des bombes. J'avais cru au bonheur et m'étais promis de combler ma femme. Que restait-il de cet espoir ? J'ai soupiré, les yeux dans le vague.

- Est-ce qu'elle voit un psychologue ? a demandé Lea.
- Euh... Non.
- Au fond, les sœurs ne lui font pas grand-chose. Elle a eu

l'air d'aimer mon jardin, non? Elle pourrait passer la journée chez moi pendant quelque temps. Vous la déposeriez avant d'aller au travail et vous la reprendriez en rentrant. Je demanderai à Alex de s'assurer qu'elle prenne bien ses médicaments.

– Justement, c'est à cause d'Alex...

– Il coiffera ses cheveux du côté gauche. J'y veillerai. Qu'est-ce que vous pensez de cette idée?

– Et Alex, vous croyez qu'il sera d'accord? Il n'a pas l'air...

– Je n'ai pas l'intention de lui laisser le choix. Il doit apprendre à assumer ses bêtises. Et puis, il est un peu bougon, mais il n'a pas un mauvais fond.

– Bon, eh bien merci. Demandez-lui tout de même. De mon côté, j'appelle Marina pour voir si ça lui convient. S'ils sont tous les deux d'accord, je vous l'amène demain matin.

*24 juillet*

**Lea**

Même si j'étais furieuse, j'ai réussi à dominer ma colère et à ne pas gronder Alex pour avoir provoqué la crise d'angoisse de Marina. Je crois même avoir manœuvré assez finement. Je lui ai expliqué qu'elle ne souffrait pas que d'angoisses, mais aussi de dépression et que les sœurs de la Pietà profitaient de sa vulnérabilité pour la soigner au prix fort, alors qu'Ahmad et elle ne roulaient pas sur l'or. Alex me répétait sans arrêt que la communauté virtuelle était solidaire et que quand on posait une question sur un forum, il y avait toujours un mec cool quelque part dans le monde pour y répondre. Je lui ai donc posé comme défi d'activer la « communauté » pour trouver un psy afin de traiter correctement Marina.

– Trop easy ton truc, c'est pas un challenge. Tu te rappelles

Davide? Son père est psychiatre dans une clinique super réputée à Rome.

– Il nous faut quelqu'un ici à Telazzo dans un hôpital public. Et puis tu crois que ce type a le temps de répondre aux questions d'un ado sur un forum?

– Attends. D'abord, Davide, c'est mon pote. Ensuite, c'est le roi des glandeurs. Son père, avec le job et la réputation qu'il a, veut absolument que son fils aille à l'université. Pour ça, fallait d'abord qu'il passe au lycée. S'il y a réussi, c'est que je l'ai fait bosser un minimum. On répétait ensemble cette foutue physique. Il s'y prenait toujours à la dernière minute, mais comme il est pas con et que moi, j'explique mieux que le prof, il arrivait à avoir la moyenne. J'ai jamais accepté un cent. Si je le lui demande, son père va filer un rancart à Marina.

– Elle ne va quand même pas aller à Rome...

– T'as entendu parler des visioconférences, ma p'tite Maman? Il va évaluer son cas et la recommander à un psy de Telazzo. C'est pas compliqué. T'as pas un challenge un peu plus sérieux?

– Si. Être habillé et coiffé correctement quand tu sors de ta chambre, surveiller que Marina prenne son médicament avec son repas de midi et en gros, être sympa avec elle. Tu vas lui montrer le jardin, mettre des graines pour attirer les oiseaux, lui proposer une partie de scrabble... Bref, il faut qu'elle se sente à l'aise chez nous.

– Debout pour le repas de midi? T'es dingue!

– Ce serait sympa qu'elle ne soit pas seule pour manger. Tu retourneras faire la sieste après.

– J'entre en matière à partir de trois heures de l'après-midi si elle prépare des trucs plus mangeables que toi.

– Vois avec elle si ça lui convient, mais ne t'avise pas de la prendre pour ta bonne.

– Bien, Chef.



*5 septembre*

**Ahmad**

Je ne l'aurais pas cru, mais Alex, même s'il n'avait pas l'air très malin, a réussi à obtenir un rendez-vous pour Marina avec le professeur Gianfranco della Chiesa par Internet. Elle a été très impressionnée qu'un médecin qu'elle avait vu à la télé s'intéresse à elle. Il lui a trouvé un psy à Telazzo, chez qui je l'emmène maintenant une fois par semaine. Quand je lui demande ce qu'elle fait chez ce type, elle me répond: «Je parle et il m'écoute. Parfois, il pose des questions.» Je ne comprends pas pourquoi ça coûte aussi cher, mais comme c'est le système sanitaire qui paie et que Marina trouve que ça lui fait du bien, je ne dis rien.

Même si elle est maintenant «suivie», comme il faut le dire, je suis content que Marina continue à passer ses journées chez Lea. Ça l'oblige à se lever le matin en même temps que moi et à s'habiller pour que je l'accompagne là-bas, plutôt que traîner en robe de chambre toute la journée à la maison. Elle a l'air de vraiment aimer ce jardin. Elle me parle du caroubier, dont les feuilles commencent à tomber, des courges qui grossissent et de l'écureuil qu'elle voit parfois sauter d'une branche à l'autre.

Une chose qui m'étonne et qui m'énerve un peu, c'est qu'elle a l'air de bien s'entendre avec ce glandeur d'Alex. Avec son bon cœur, elle a pitié de sa mâchoire fracassée, alors elle lui fait des pizzas, la seule chose qu'il mange avec les spaghettis et les corn-flakes. Quand il en reste un morceau, elle le rapporte le soir et me le réchauffe. Je travaille toute la journée pour faire bouillir la marmite. Je mériterais quand même de la pizza fraîche.

*7 octobre*

**Lea**

– Alex ! C’est quoi ce truc sous un drap dans le salon ?

– Touche pas, tu vas avoir une attaque.

– J’ai quand même le droit de savoir avec quoi tu encombres mon salon.

– D’abord, c’est pas moi qui encombre ton salon, c’est Marina. Je sais que tu as très mal supporté ta scolarité dans une école catho et que tu attrapes des boutons dès que tu vois un crucifix. Alors, je t’explique, mais tu restes zen, OK ? Donc sous ce drap, il y a une madone.

– Quoi !

– Zen mec. Tu m’as bien dit d’être sympa avec Marina pour qu’elle se sente à l’aise chez nous, non ?

– Oui, mais une madone dans mon salon, tout de même... Et puis elle vient d’où ?

– Attends. D’abord, j’ai suivi tes conseils. J’ai mis des graines sur la terrasse. Les pinsons sont venus. Marina était contente. Ensuite, elle a voulu voir l’écureuil, mais il aime pas les graines. Tu sais ce qui l’a attiré ?

– Non.

– Les corn-flakes. Tu savais, toi, que les écureuils aiment les corn-flakes ?

– Euh, non.

– Donc le matin, elle donne des corn-flakes à Abraham pour qu’il vienne lui dire bonjour.

– Le nom d’un patriarche pour un écureuil, pauvre bête...

– Mais non, pas le patriarche ! Il s’appelle Abraham, comme Lincoln, celui qui a aboli l’esclavage, un mec bien, quoi.

– Admettons. Ça ne m’explique toujours pas la présence d’une madone dans mon salon.

– C'est bon, j'y viens. Tu m'avais dit de jouer au scrabble avec Marina, mais c'est pourri comme jeu. J'ai voulu lui montrer mes jeux vidéo «Super Sniper», «Shark Attack», «World of Darkness» ou «Jurassic Horror». C'est quand même vachement plus cool que le scrabble. Mais bon... Échapper à des tyrannosaures ou flinguer des snipers, ça lui a donné des palpitations. Pour finir, je lui ai trouvé un jeu pour gamins de quatre ans avec Babar et Céleste qui essaient de faire un gâteau, avant que leurs mioches aient bouffé toute la pâte crue. Ça, ça lui a plu, mais j'avais pas envie de lui prêter mon ordinateur toute la journée pour ces gamineries. Alors on a regardé ce qu'elle aimait faire d'autre. Elle m'a dit que se recueillir lui faisait du bien et qu'un oratoire dans le jardin lui plairait.

– Un oratoire !

– Calmos, hein ! C'est là que c'est cool d'avoir des potes. J'ai demandé à Miloš. Figure-toi que lui, il a reçu une imprimante 3D pour son anniversaire. Juste en passant, si tu as besoin d'une idée pour le mien, cherche pas trop loin. La DZX3W Power Pro m'irait très bien.

– Igor et Elena gagnent bien leur vie, contrairement à moi. N'y pense pas.

– J'disais juste ça au cas où tu serais devenue moins pingre. Donc, avec Marina, on a regardé un modèle de madone qui lui plaisait. Moi, j'aurais bien vu une meuf un peu exotique, tu vois, genre black avec un look gothique.

– Tu ne lui as quand même pas proposé ça !

– Ben si. Tu sais, avec mon logiciel «Easypainting», c'est super facile de changer la couleur de la peau, du voile, de rajouter des piercings ou des tatouages... Bref, je voulais lui montrer qu'elle avait le choix, mais elle a préféré rester dans le classique : une blonde aux yeux bleus avec un voile blanc. J'ai pas discuté, hein, moi, je m'en fous, tant que ça lui plaît. Ensuite, j'ai envoyé

les paramètres à Miloš qui l'a imprimée en 3D. Y a juste eu un petit bug.

– Lequel ?

– Tu sais que le père de Miloš est chimiste dans une boîte où ils fabriquent justement des plastiques pour les imprimantes 3D. De temps en temps, il prend son fils avec lui dans son labo et ils expérimentent des trucs. Miloš aimerait bien réussir à recycler ces foutues bouteilles en plastique que les gens balancent sur la plage. Donc avec son père, il teste différents polymères à partir de plastiques recyclés. Celui avec lequel il a imprimé la madone n'est pas encore cent pour cent au point. Elle est restée tout l'après-midi au soleil et elle a fondu.

Je commençais à m'amuser.

– Sans blague. Je peux voir ?

– Ouais.

J'ai soulevé le drap et me suis retenue de pouffer.

– Moche, hein ? a repris Alex. Heureusement, Marina n'a rien vu. Miloš a imprimé une nouvelle madone. Il passe tout à l'heure l'échanger contre celle-ci et quand Marina reviendra demain, elle ne s'apercevra de rien.

– C'est sympa de la part de Miloš. Dis-lui de rester dîner avec nous.

– Miloš est un vrai pote qui respecte ma décision de ne voir personne. Il passe faire l'échange, mais on ne se verra pas.

J'étais déçue, mais je savais qu'il valait mieux ne pas insister.

– Dommage. En attendant, il faut trouver un coin à l'ombre pour cette nouvelle madone.

– Ouais, sous le caroubier, peut-être ?

– Pas question, c'est la place de mon hamac. Tu peux lui dire d'utiliser l'atelier de ton père pour faire son oratoire. Je n'y mets plus les pieds.

– Hé, t'as qu'à lui dire toi-même. C'est toi qui es allergique

aux bondieuseries, pas moi. Sa madone me dérange pas plus que tes tableaux impressionnistes. En plus, Marina fait des super pizzas. J'ai même plus besoin d'en commander chez Gianni pour manger décemment.



J'ai dégusté chaque minute de l'étude du cercueil de la momie comme les « orecchiette alle cime di rapa » de ma grand-mère. Un moment rare et intense qu'il fallait apprécier à sa juste valeur. À cela s'ajoutait la satisfaction de savoir qu'il s'agissait d'un plaisir que Lidia ne me volerait pas, malgré toutes ses manigances. J'ai ainsi appris que ce cercueil était destiné à un prêtre du temple de Mehen, le dieu-serpent qui entoure et protège la barque de Rê lors de sa navigation nocturne à travers le monde inférieur. Suivait le nom du prêtre, associé au cartouche de Taharqa, le plus connu des pharaons nubien qui régnait donc probablement à l'époque du décès du prêtre. J'ai pu ainsi établir que ce cercueil avait été utilisé au VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Ensuite ? Mystère. J'avais bien entendu fait le rapprochement entre ce cercueil destiné à un serviteur du dieu-serpent et la queue de reptile de la momie. Quel pouvait être le rapport entre ce cercueil et son actuel occupant ? Comment avait-il été préservé pendant 2'800 ans ? Comment était-il arrivé jusqu'à nous ? Qui était cet être fabuleux ? Ma curiosité ne me laissait pas en paix, J'avais toujours été fascinée par le culte des morts dans l'Égypte antique en étant persuadée qu'il ne s'agissait que de mythes. À présent, j'avais devant moi la preuve qu'ils reposaient sur un phénomène réel, mais inexplicable, du moins pour le moment. Moi qui avais toujours adoré les énigmes, j'étais servie.



J'ai confié le résultat de mes recherches à Ahmad, espérant toujours – mais de moins en moins – qu'il me donne des indices.

– Dans quelle partie du corps se trouve l'âme? m'a-t-il demandé pour toute réponse.

«Voilà bien une interrogation qui ne m'avait jamais effleurée.» J'ai répondu, surprise:

– Euh, je n'en sais rien. Pourquoi cette question?

– Ça fait un moment que je me demande s'il faut traiter cette momie comme un être humain ou comme un serpent. Moi je pense que l'âme se trouve plutôt dans le cœur ou la tête et pas dans les orteils. Donc, cette momie devrait être traitée comme un être humain. Il faudrait lui donner une sépulture décente.

– C'est quoi une sépulture décente pour une chimère momifiée?

– D'être enterrée, j'imagine.

– Où?

– Dans un cimetière, de préférence.

– Où on vous demandera un certificat de décès que vous ne pourrez pas fournir. On dirait que vous cherchez de nouveaux ennuis.

– Effectivement. Je me suis dit que ce serait compliqué de la faire admettre dans un cimetière, alors j'ai pensé à votre jardin... Sous l'un de vos beaux arbres.

– Mais enfin, Ahmad, c'est quoi votre problème? C'est une pièce unique. Des embaumeurs se sont donné la peine de la momifier, on ne va quand même pas la livrer à la pourriture et aux asticots!

– Mon problème, c'est le mot «pièce» que vous employez. Vous traitez ce corps comme un objet et pas comme un être humain.

– C'est de la déformation professionnelle. J'essaierai de ne plus utiliser ce mot devant vous. Je ne le considère pas comme

un objet. Je l'ai appelé Latif. Chaque fois que j'ouvre le couvercle de son cercueil, je le salue et je lui dis que je suis contente de le voir. Je lui explique les analyses que je vais faire et quand je bute sur un hiéroglyphe à moitié effacé, je lui demande conseil. Heureusement que je suis seule dans mon labo, les gens me prendraient pour une folle s'ils m'entendaient parler à une momie. Vous voyez que je le traite comme un être humain. En fait, j'aimerais bien que quelqu'un vienne me voir et me parle quand je serai morte. Je me suis déjà dit que je ne manquerais pas à grand monde. Alex sera sûrement embauché à la Silicon Valley, je suis fille unique... Elena, peut-être, si elle trouve le temps... Elle est tellement occupée...

– Arrêtez de parler comme ça !

*25 octobre*

**Ahmad**

Il y a eu un nouvel attentat. Cette fois, j'ai été l'un des premiers à le savoir, étant donné que je l'ai vu de mes yeux. J'étais au boulot, comme d'habitude, debout devant la porte. Je regardais la mer. J'ai entendu une explosion et j'ai vu un énorme nuage de fumée s'élever au-dessus d'un des paquebots amarrés dans le port. Encore un de ces fichus bateaux ! J'ai ensuite entendu des sirènes et j'ai vu des ambulances, des voitures de police et des camions de pompiers arriver au port, puis des gens monter en courant sur le bateau d'où sortait la fumée.

À la fin de mon service, j'ai été convoqué par mon chef. Il avait sa tête des mauvais jours.

– Dan, comme tout le monde, j' imagine que tu as vu l'explosion sur « L'Étoile du Levant » ? Le mec s'est fait exploser dans le hall d'accueil, là où les passagers attendaient qu'on leur attribue

une cabine. Vingt-sept morts et cinquante-huit blessés, dont beaucoup grièvement. Le kamikaze était musulman et faisait le même boulot que toi. Il accueillait les passagers et les aidait à monter leurs bagages.

Je n'ai rien dit. Une fois encore, il allait me coller cette foutue étiquette. Est-ce qu'il arriverait à me considérer un jour simplement comme un être humain ? Il a continué :

– Notre hôtel est une cible qui a pas mal de points communs avec ce paquebot. Il représente le luxe, le multiculturalisme, les jeux d'argent, la tolérance, bref, tout ce que ces islamistes détestent.

– On est sûr qu'il s'agit d'islamistes ? Pour la « Trattoria della spiaggia », on les a accusés, alors que...

– Tout à fait sûr. Le type était connu des services de renseignement.

– Pourquoi est-ce qu'ils laissent ce genre de mecs en liberté ?

– C'est ce que beaucoup de gens se demandent. Le ministre va sûrement nous annoncer de nouvelles mesures de sécurité. En attendant, nous renforçons les nôtres. À partir de demain, tu seras soumis à une fouille complète.

– Nous sommes déjà fouillés.

– Non. Vous passez seulement au détecteur de métaux et on fouille uniquement vos affaires. À partir de demain, tu devras te déshabiller complètement devant un agent de sécurité, qui te donnera tes vêtements de travail.

– Me déshabiller complètement !

– Ordre de la direction.

– Donc, les cent cinquante employés de l'hôtel vont devoir faire ce cinéma ? Ça prendra des heures !

– Pas tout le personnel. Seulement les employés sensibles.

– Comment est-ce que je suis arrivé dans la catégorie « sensible » ? Quelqu'un s'est plaint de mon travail ?



– Ne fais pas l’idiot. Tu sais très bien que ta religion n’est pas particulièrement en odeur de sainteté en ce moment, surtout après ce qui vient de se passer. En cas de pépin, nous devons pouvoir prouver que nous avons pris toutes les mesures pour que notre personnel ne soit pas mis en cause. C’est pour ton bien.

– Mon bien, mon bien... Et quoi encore? C’est de la discrimination, rien d’autre. Je croyais que l’Europe promouvait l’égalité, les droits humains...

Il a coupé :

– Tu peux être content de ne pas être viré. On est tous complètement sous le choc. La direction flippe à mort. La semaine prochaine, nous accueillons un congrès sur l’avenir du sionisme, la suivante, nous avons quarante chambres réservées pour les participants à la gay pride, le mois prochain, un prince saoudien avec sa suite et une conférence de l’OMC : des cibles parfaites pour qui voudrait frapper Telazzo là où ça lui ferait très mal.

– Ils vont demander à tous ces gens de se déshabiller devant un agent de sécurité? Et d’abord, qui fouille l’agent de sécurité? Et les bagages? Qui s’occupe des valises des clients? J’essaie de ne pas trop y penser, mais chaque jour, je vois au moins dix occasions de faire sauter cet hôtel. Si cette mesure n’est pas appliquée à tout le monde, elle sert juste à nous humili...

Il s’est énervé :

– On vient tous bosser la peur au ventre. La direction est obligée de prendre des mesures de sécurité supplémentaires, mais elles doivent gêner le moins possible les clients. Donc, soit tu en prends ton parti, soit tu cherches du boulot ailleurs. J’ai été assez clair?

J’étais furieux, mais je voyais bien que ça ne servait à rien d’insister. J’ai dit «OK» et je suis parti. Je n’avais jamais été aussi en colère depuis que je travaillais au Palace. Voilà comment on appréciait mon travail irréprochable depuis six ans :

en m'humiliant ! Et bien sûr, je devais continuer à leur faire des sourires et des courbettes, autrement ils me remplaceraient par un type moins « sensible ». Telazzo de merde ! Voilà le résultat de mes efforts d'intégration : du mépris ! Je commence à comprendre comment certains pètent un plomb. Tiens, prends ça, toi ! J'ai shooté un caillou en direction d'un chien errant. Je l'ai atteint à la tête. Il a poussé un gémissement, s'est effondré et n'a plus bougé.

Je l'ai regardé un moment et j'ai réalisé ce que j'avais fait. J'avais été victime d'une injustice et je n'avais rien trouvé de mieux que de me venger sur plus faible que moi. Alors que je me croyais immunisé contre la violence, je venais de me comporter comme n'importe quel salaud. J'ai poussé le cadavre du chien dans un coin en pensant que s'il n'avait pas mérité que je le tue, sa mort m'avait sans doute empêché de faire quelque chose de pire.

Avec tout ça, j'étais en retard. Je n'avais plus le temps de récupérer Marina et de la ramener à la maison avant mon entraînement de foot. Or, si j'avais besoin d'une seule chose, c'était bien de taper dans un ballon pour me défouler. J'ai essayé d'appeler Lea sur son portable pour lui demander si je pouvais passer chercher Marina après mon entraînement. Pas de réponse. J'ai soupiré. Ce que les Européens sont compliqués. Même pour simplement passer chercher ma femme, il faut leur fixer un rendez-vous. J'ai ensuite essayé sur le fixe et suis tombé sur Alex avec sa prononciation difficile à comprendre et son ton traînant qui m'énervait.

– Pas de souci Ahmad, Marina peut rester chez nous. Même que si t'as envie d'aller boire un verre après ton entraînement, elle peut dormir ici. La baraque est assez grande. T'inquiète.

– Tu es sûr que ça ne dérange pas ta mère ? J'aurais aimé lui parler. Elle n'est pas encore rentrée ?

– T'as entendu ce qu'il s'est passé sur « L'Étoile du Levant » ?

Elle va pas revenir très tôt à mon avis.

Je m'en suis voulu de ne pas y avoir pensé.

– La pauvre. Elle va être dans un sale état. Tu lui prépareras une tisane à son retour.

– Si t'as envie de jouer au Saint-Bernard, je te retiens pas, mais ça sera sans moi. Les types qui balancent des bombes au milieu d'une foule, j'ai déjà vu ça en live et j'ai plus besoin qu'on m'explique. Allez, à plus.

J'ai raccroché, agacé. Je préparerais moi-même une tisane à Lea. Ce garçon avait des manières détestables et je ne supportais pas son attitude envers sa mère.



Un bruit de pneus crissant dans l'allée m'a réveillé. Il était près de deux heures du matin. L'eau que j'avais mise à chauffer pour la tisane était froide depuis longtemps. Je me suis levé pour rallumer la bouilloire électrique. J'ai entendu des portières claquer, puis la voix de Lea :

– Merci de m'avoir ramenée, Tonio. À demain.

– Eh, tu m'offres pas un petit verre pour me remercier ?

– Non. Je vais prendre un cachet et me coucher.

– Tu pourrais être un peu plus sympa avec ton vieux Tonio qui se donne tellement de peine pour toi.

– Je suis crevée. Ciao.

J'ai vu que Tonio lui prenait le bras.

– Allez, un dernier petit verre.

Je devais intervenir, mais je ne voulais pas qu'il me reconnaisse. J'ai attrapé un gros pull qui traînait sur le canapé et me suis enveloppé la tête dans un foulard accroché au porte-manteau. J'ai essayé d'imiter la démarche traînante d'Alex, en comptant sur le fait que Tonio ne verrait que ma silhouette sur le fond du couloir

éclairé. J'ai ouvert la porte d'entrée en faisant un maximum de bruit et me suis immobilisé sur le seuil.

– C'est qui ce mec ? a demandé Tonio.

– T'occupe, a répondu Lea.

– T'as un nouveau mec et tu ne m'as rien dit ?

– T'es vraiment lourd. Dégage.

– OK, je vous laisse entre amoureux. Fais-moi juste une petite bise pour la route.

Il l'a attirée vers lui, alors qu'elle essayait de se dégager.

– Lâche-moi, connard !

C'était plus que je ne pouvais supporter. J'ai descendu les marches du perron et j'ai tiré brusquement Lea en arrière. Sous l'effet de la surprise, Tonio l'a lâchée. J'ai poussé Lea dans le couloir et refermé la porte à clé, puis j'ai enlevé le foulard qui me cachait le visage.

– Ahmad ! s'est écriée Lea, tu m'as fait une de ces peurs !

– Ce type est vraiment immonde.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je t'attendais avec une tisane et des amaretti. J'ai pensé que ça te ferait du bien après la journée que tu as passée.

– Il ne fallait p... Euh, c'est gentil de ta part. Je suis vidée.

J'ai versé la tisane dans une tasse que je lui ai tendue.

– Merci. Après cette sale journée, j'aurais besoin d'une goutte de grappa. Tu me passerais la bouteille qui se trouve dans l'armoire derrière toi ?

Je lui ai donné la bouteille à contrecœur en observant :

– L'alcool n'est pas la meilleure solution pour résoudre ses problèmes. Tu as vu dans quel état est Tonio ?

– Tonio n'a pas besoin d'être bourré pour être vulgaire. Ce soir, il était particulièrement collant, parce qu'il était à bout et qu'il voulait retarder le moment où il se retrouverait seul avec son whisky.

– Ce type est un porc. Pourquoi est-ce que tu lui cherches des excuses ?

– Je ne lui cherche pas d'excuses, je constate, c'est tout. Tout le monde est à cran au boulot et la moindre broutille prend des proportions énormes.

J'ai hoché la tête et lui ai tendu la boîte d'amaretti. Elle en a pris un, m'a remercié, puis a continué :

– Suite à l'attentat d'aujourd'hui, j'ai entendu le ministre annoncer qu'il allait intensifier les contrôles à la frontière. C'est vraiment de la foutaise. Des milliers de personnes la passent tous les jours. Tu imagines la cohue, s'ils commencent à contrôler tout le monde ? Et puis, c'est tellement simple de se procurer une arme ou de fabriquer une bombe. Il faudra bien s'habituer à cette nouvelle forme de criminalité. Intensifier les contrôles... Quelle blague. Avec quel personnel, hein ? Il a déjà suspendu nos congés. Personne n'a pu prendre de vacances cet été. Tu imagines dans quel état sont les gens ? Et bien sûr, pas question de renforcer les effectifs, on ne va tout de même pas augmenter les impôts et risquer de réduire l'attractivité fiscale de notre belle république, n'est-ce pas ? Ces flemmards de fonctionnaires n'ont qu'à faire un petit effort. Actuellement, j'ai plus peur qu'un de mes collègues pète un plomb et vide son revolver sur nous que d'un attentat.

Elle a reversé de la grappa dans son tilleul. Je ne l'avais pas attendue aussi longtemps pour la regarder se saouler. J'ai proposé :

– C'est presque la pleine lune. On pourrait aller faire un tour dans le jardin.

Une fois dehors, elle a remarqué :

– J'ai vraiment de la chance d'avoir ce parc. Il m'aide à tenir le coup. Mes collègues prennent tous des calmants. Moi, j'avale seulement des somnifères les jours qui suivent un attentat. En général, j'arrive à récupérer en constatant que même si les hommes deviennent fous, la terre continue de tourner et les sai-

sons de se succéder, les arbres de jaunir, puis de reverdir.

J'ai approuvé :

– Tes arbres sont très beaux et j'espère du fond du cœur que tu pourras en profiter toute ta vie. Tout de même, ça vaudrait la peine de cultiver ta force intérieure.

– Ma force intérieure ?

– Tout ce qui nous est extérieur peut nous être volé. La seule chose qu'on ne peut pas nous enlever, c'est ce qu'on a en nous. Quand j'habitais en Afghanistan, je me préparais à reprendre l'échoppe de cordonnier de mon oncle qui m'avait enseigné son métier. J'étais amoureux d'une fille et j'essayais de convaincre son père d'accepter qu'elle m'épouse. Bien sûr, il y avait la guerre, mais jusque-là, ma famille et moi avions réussi à survivre. Bref, j'avais des projets d'avenir. Un vendredi, à l'heure de la grande prière, une bombe a explosé dans la mosquée de notre quartier. Ma mère et mes petites sœurs ont été tuées. Ce jour-là, j'ai cru que je mourais de douleur. Si je ne suis pas devenu fou, c'est grâce à la poésie. Avant l'invasion soviétique, ma mère avait étudié la littérature persane. Elle adorait les poètes classiques comme Rûmi, Hafez, Omar Khayyâm, Saadi et plein d'autres. Elle me les lisait quand j'étais enfant. Si nous devions nous réfugier dans un abri, elle nous apprenait des poèmes pour tromper notre peur. Elle avait la conviction que même dans les pires moments, on doit garder une place au fond de soi pour la beauté, une beauté que personne ne peut nous prendre. Pour elle, c'étaient ces poèmes.

J'ai vu que Lea m'avait écouté avec attention.

– Une belle conviction. C'est devenu la tienne aussi ? Pourquoi tu m'as raconté ça ?

D'habitude, j'évitais d'évoquer mon passé. Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai eu cette impulsion à ce moment-là. Sans doute que j'ai voulu convaincre Lea de puiser sa force morale dans la beauté, plutôt que dans la grappa. J'ai haussé les épaules :

– Ça peut toujours servir, surtout dans les circonstances actuelles, non ?

– Et maintenant, tu continues à te réciter des poèmes quand tu as des problèmes ?

J'ai frémi. Depuis sa mort, je récitais chaque soir un poème à Zaï nab, en espérant qu'elle m'entende, là où elle se trouvait. Je venais de réaliser que depuis mon mariage, je n'avais plus récité un seul poème, ni pour Zaï nab, ni pour me reconforter. J'ai murmuré comme pour moi-même :

– Ces poèmes m'ont beaucoup aidé sur la pénible route de l'exil et ensuite quand je me suis retrouvé seul et misérable dans ce camp boueux. Quand j'ai épousé Marina, j'ai été tellement heureux, tu ne peux pas t'imaginer. Je devenais un résident légal avec une femme, une maison et un travail. Je voulais obtenir un jour le passeport européen. J'ai fait beaucoup d'efforts pour apprendre l'italien et m'habituer à la mentalité des gens d'ici. J'ai cru que j'étais arrivé au bout de mon errance et j'ai oublié une partie de moi-même.

Lea a hoché la tête.

– On n'est jamais arrivé nulle part. Nos vies peuvent basculer d'un moment à l'autre. Ta mère t'a fait un immense cadeau. Il faut l'entretenir, comme un jardin. Par les temps qui courent, c'est de plus en plus difficile de ne pas tomber dans la haine... Tiens, moi aussi je vais te montrer quelque chose qui me fait du bien dans les moments difficiles. Tu as des chaussures fermées, c'est bon. Viens par ici. Figure-toi que quand je faisais des fouilles au Soudan, j'ai été mordue par une de ces vipères du désert, dont le venin est mortel. Par chance, j'étais avec Saïd, un collègue soudanais, qui m'a dit qu'il y avait trois heures de route pour aller dans un hôpital qui avait du sérum et seulement dix minutes jusque chez un vieux qui guérissait les morsures de serpents à la manière traditionnelle avec des incantations, des herbes et des fumigations...

À ce moment, il m'a semblé que quelqu'un nous observait. Un frisson m'a parcouru. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu du bruit dans les fourrés. J'ai demandé à Lea si elle l'avait entendu aussi.

– Non. Peut-être un renard ?

Je n'étais pas convaincu. Un renard n'aurait pas fait autant de bruit. Je suis resté sur mes gardes. Lea a continué :

– Comme je n'avais aucune chance d'arriver vivante à l'hôpital, j'ai accepté d'aller chez le vieux. Il a entaillé la morsure, aspiré le venin et fait brûler des plantes, dont il a mis la cendre dans la plaie. Il m'a aussi donné ces herbes à fumer pour combattre l'action du venin dans mon sang. Il m'a enfermée dans une case et est resté à me tenir les mains en récitant des incantations. La fumée me brûlait les yeux et la gorge, mais je ne pouvais pas bouger. Ensuite, je ne sais plus très bien, si je me suis endormie ou si la fumée était hallucinogène. En tout cas, j'ai eu une vision vraiment étrange. Quand je me suis réveillée, je me sentais parfaitement bien. J'ai voulu payer le vieux, mais il a refusé mon argent. Il m'a donné un petit sac avec des graines et il m'a dit : « Elles t'ont acceptée. Tu n'as plus rien à craindre d'elles. Tu es l'une des leurs maintenant. Cultive leur plante sacrée, l'atchita. Tu devras désormais leur rendre hommage et répondre présente si elles font appel à toi. » J'ai voulu demander comment on rend hommage à des vipères, mais il ne m'a pas répondu et il est parti sans se retourner.

Mes mains sont devenues moites. L'histoire de Lea réveillait en moi de vieux souvenirs. Mon père m'avait dit plusieurs fois de me méfier du vieux. Qui était ce vieux ? Était-ce le même que celui qui avait soigné Lea ? J'ai de nouveau entendu du bruit dans les fourrés. La désagréable sensation d'être observé ne me quittait pas. J'ai demandé à Lea si elle avait aussi cette impression.

– Non. Qui pourrait nous observer à cette heure ? Voilà, nous y



sommes. J'ai semé les graines d'atchita dans le coin le plus sec et le plus sableux du jardin. Elle y a bien poussé. Tu vois, c'est cette grande herbe avec un plumet au bout. Ce n'est pas très spectaculaire pour une plante sacrée. J'en fume un peu de temps en temps. C'est un peu âcre, comme la clématite. Tu aimerais essayer?

J'étais de plus en plus mal à l'aise.

– Non merci. Je peux voir ces graines?

Elle a secoué un plumet dans ma main.

– Bizarre, ces graines en forme d'étoile, n'est-ce pas? Pas du tout typique pour une graminée. J'ai fait plein de recherches sur Internet pour essayer d'en savoir plus sur cette plante, mais je ne l'ai trouvée nulle part.

Je commençais à avoir le tournis. J'ai éclairé les graines avec mon téléphone. Mon père m'avait donné exactement les mêmes. J'ai essayé de prendre une inspiration, mais c'était comme si un étau me broyait la poitrine. J'avais la chair de poule. Lea n'a pas remarqué mon malaise. Elle a continué:

– Le plus bizarre, c'est que les vipères ont adopté ce coin. Je ne sais pas du tout comment elles sont venues. Il ne s'agit pas d'une espèce européenne, mais de la vipère des sables qui m'a mordu au Soudan. J'ai construit cette petite cabane. J'y stocke de l'atchita séchée et j'en brûle de temps en temps pour avoir de la cendre en réserve. On ne sait jamais.

J'ai continué à me sentir oppressé et j'ai de nouveau eu l'impression qu'on nous observait. Je n'ai plus rien osé dire. Je me sentais aussi vulnérable que dans une forêt, épié par des dizaines de bêtes sauvages. À tout hasard, j'ai ramassé un caillou. Lea a ôté ses chaussures et s'est couchée dans le sable au milieu des atchitas.

– Comme tu es là, je garde mes vêtements. Quand je suis seule, je me déshabille complètement. Elles viennent se balader sur mon ventre, ça chatouille un peu, c'est vraiment marrant. Ne viens pas trop près et ne bouge pas. On ne sait jamais. Je vais les appeler.

– Salut tout le monde, pas encore en hibernation ? J’ai de nouveau eu une journée pourrie et ça me ferait du bien de vous voir. Je suis venue avec un copain. J’espère que ça ne vous dérange pas.

La recommandation était inutile. J’étais pétrifié. J’ai vu trois vipères sortir des herbes, le genre de sales bêtes au museau retroussé qui vous expédient dans l’au-delà en quelques minutes. Une à une, elles ont d’abord grimpé sur les pieds de Lea, puis sont remontées lentement le long de ses jambes. Elle en a pris une dans sa main, l’a caressée sous la tête comme un chat, puis l’a enroulée autour de son poignet. Elle l’a laissée grimper le long de son bras, passer derrière son cou, puis se glisser sous son t-shirt. Elle en a pris une plus petite et s’est amusée à la faire passer entre ses doigts, tandis que la dernière, qui était montée sur sa jambe, passait à présent sous sa jupe.

Je regardais la scène, horrifié. En même temps, je n’arrivais pas à détourner les yeux. Je ne pouvais pas laisser Lea jouer ainsi avec sa vie ! Qu’est-ce que je ferais si un de ces affreux reptiles la mordait ? Est-ce que je devrais l’amener à l’hôpital, en espérant arriver à temps, ou plutôt essayer la méthode du vieux ? J’ai discrètement reculé en direction de la cabane. Un rameau sec s’est cassé sous mon pied. J’ai sursauté, le corps couvert de sueur.

Sans quitter Lea des yeux, je me suis baissé pour prendre un peu de cendre d’atchita, afin d’être prêt en cas de d’accident. Lea, par contre, complètement absorbée par son jeu et sans paraître se rendre compte du danger, avait l’air de s’amuser comme une folle. Elle riait aux éclats comme une petite fille. Je ne l’avais jamais vue aussi joyeuse. Jusqu’ici, elle m’avait donné l’impression d’une femme sensée. Pourquoi est-ce qu’elle prenait un pareil risque ? Comment pouvait-elle jouer avec des animaux aussi dangereux ? Ma main moite tripotait nerveusement la cendre d’atchita, qui maintenant me collait aux doigts. Paralysé par l’angoisse, je ne savais pas quoi faire pour ramener Lea

à la raison, sans risquer une morsure. Au bout d'un moment qui m'a paru interminable, elle leur a annoncé qu'elle était fatiguée, les a remerciées de leur compagnie et leur a souhaité une bonne fin de nuit en embrassant leur affreux museau écaillé. Elle a rajusté son t-shirt, remis ses chaussures, puis nous sommes retournés vers la maison.

– Pourquoi est-ce que tu m'as montré ça? ai-je demandé encore sous le choc. C'était vraiment...

– Vraiment quoi?

– Je ne sais pas comment dire... Dégoûtant. Effrayant. Comment est-ce que tu peux t'amuser avec ces animaux repoussants qui peuvent te tuer d'une minute à l'autre? Et puis, c'est de la sorcellerie, non? Les vipères, ça ne s'apprivoise pas. J'ai eu si peur qu'elles te mordent! Regarde, mes mains en tremblent encore.

– J'en avais tellement besoin après ce que j'ai vu sur «L'Étoile du Levant». Ça me fait du bien de me prouver que je sais encore rire.

– Franchement, les poèmes d'amour, c'est tout de même beaucoup plus réconfortant que ces horribles bêtes.

– Quand j'étais dans la cabane du vieux alors qu'il brûlait de l'atchita pour me soigner, j'ai justement vu en rêve ces vipères grimant sur mes jambes et se baladant ensuite sur mon corps. Au lieu de paniquer, je m'amusais avec elles. Grâce à cette vision prémonitoire, j'ai été étonnée, mais pas effrayée, quand je les ai observées ici pour la première fois. Je me suis aussi souvenue que le vieux m'avait dit que j'étais l'une des leurs. Je me suis donc assise au milieu d'elles et j'ai commencé à leur parler, à leur demander ce qu'elles faisaient ici, comment elles étaient arrivées dans mon jardin... Je n'ai jamais eu de réponse. Ayant accepté de soigner de ma morsure grâce à un moyen non reconnu par la science, je devais maintenant admettre la survenue de phénomènes étranges autour de moi. Ça faisait en quelque sorte partie du marché. Comme je te l'ai déjà dit, les mythes me fas-

cinent et une partie de moi a terriblement envie d'y croire. C'est pour ça que j'ai accueilli ces vipères dans mon jardin et dans ma vie avec bienveillance. Comme tu as pu le voir, elles n'étaient pas du tout agressives.

Le danger était passé, mais j'étais à bout. Je n'avais pas du tout envie de continuer à l'écouter me raconter ses hallucinations, mais juste celle de rentrer me coucher. J'ai grogné :

– Tu aurais pu me raconter ça avant, ça m'aurait évité de flipper.

– Je ne pensais pas qu'elles te feraient aussi peur. Allez, remets-toi. Tiens, note-moi le nom de ces poètes persans. Ils ont sûrement été traduits en italien. J'essaierai de me procurer quelques-uns de leurs livres. Demain, enfin, tout à l'heure, je vais aller voir Latif. Tu aimerais m'accompagner ? Il y a une inscription en arabe à moitié effacée sur son cercueil que je n'arrive pas à lire. Tu pourrais m'aider.

J'avais eu ma dose d'émotions fortes pour la soirée et j'en voulais à Lea d'avoir pareillement joué avec mes nerfs. J'ai répondu sèchement :

– Non, je travaille. Et puis, je ne veux plus mettre les pieds là-bas avec mon chip géolocalisé. On pourrait me soupçonner s'il arrive quelque chose. Tu n'as qu'à prendre l'inscription en photo. Je t'aiderai à la lire. Maintenant, je vais rentrer.

– Ça ne vaut plus la peine de rentrer à cette heure. Va rejoindre Marina dans la chambre d'amis.

*5 novembre*

**Lea**

Arrivée à la maison, je n'ai pas vu de voiture dans l'allée. Qui avait pu la prendre ? Dans la cuisine, j'ai trouvé un mot sur la table. « On est allé voir Papa. On rentre pas tard. Alex »

Je me suis passé la main sur le front. «Quelle idée!» Dans quel état trouverait-il son père? Après près d'une année de détention, il serait sûrement marqué. C'était la première fois que Claudio verrait son fils mutilé. Comment réagirait-il? Comment Alex vivrait-il ces retrouvailles, lui qui craignait tellement le regard des autres?

Je suis sortie dans le jardin chercher un peu de roquette. Comme d'habitude, je n'ai pas réussi à me limiter à ma cueillette. J'ai arraché une mauvaise herbe, puis une autre, puis me suis avisée qu'il était temps d'enlever mes plants de tomates qui ne donnaient plus rien. J'ai commencé mon arrachage et j'ai vu Ahmad qui venait chercher Marina. Il a eu l'air contrarié quand je lui ai dit qu'elle n'était pas rentrée.

– Bah, ai-je dit, elle ne va pas tarder. Les visites à la prison se terminent à vingt heures. Ils devraient être rentrés vers vingt heures trente. Viens prendre une tasse de thé en attendant,

– J'ai mon entraînement de foot à vingt heures, a-t-il grogné. Déjà que je double mon temps de trajet entre la maison et le boulot parce qu'elle a la trouille de sortir seule, elle pourrait au moins m'éviter de poireauter.

– Tu n'as qu'à aller à ton entraînement. Elle pourra dormir ici à son retour. Je te fais quelque chose à manger pour que tu ne coures pas le ventre vide? Je n'avais pas prévu d'avoir de la visite. Tagliatelles au pesto, ça te va?

– C'est parfait. Pourquoi est-ce que c'est si simple pour toi de faire cuire des pâtes et si compliqué pour Marina?

– Je ne suis pas dépressive.

– Elle a bon dos sa dépression. Marina glande toute la journée, moi je me crève au boulot et si je veux manger quelque chose le soir, c'est encore à moi de l'acheter et de le préparer.

J'ai soupiré. Ce n'était pas la première fois qu'il se plaignait et malgré mes explications, il n'arrivait pas à considérer la dépres-

sion de sa femme comme une maladie. J'ai essayé de positiver :

– Il me semble que depuis qu'elle voit un psy, qu'elle prend des médicaments adaptés et qu'elle passe ses journées ici, elle va un peu mieux. Tu n'as pas cette impression ?

– Bof.

– En tous cas, je trouve qu'elle a une influence très positive sur Alex.

– Sur Alex ?

– Oui, il lui parle. Ce n'était pas gagné d'avance. Ça me fait plaisir qu'il discute avec une vraie personne et qu'il réussisse à affronter son regard. Ensuite, il cherche à lui être agréable, ce qui montre qu'il est à nouveau capable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui-même. En ce moment, il l'aide à transformer l'atelier de Claudio en chapelle. Plutôt sympa, non ?

– Ça ne te gêne pas qu'il ne soit pas venu te voir à l'hôpital, mais qu'il s'occupe de Marina ?

– Quand j'ai appris ce qui s'était passé au cinéma Plaza, j'ai cru que j'avais perdu mon fils. Ensuite, les médecins nous ont donné un pronostic très incertain. Ils ne savaient pas si le cerveau ou des nerfs vitaux avaient été touchés. J'ai vécu des moments épouvantables. Même s'ils n'ont pas pu tout réparer, Alex n'a au moins pas de paralysie, ni de lésion cérébrale. Par rapport à ce qu'on pouvait craindre, il s'en est bien sorti. Maintenant qu'il est tiré d'affaire, il lui reste à surmonter le traumatisme de se voir défiguré, ce qui n'est pas la partie la plus simple de sa guérison. Il refuse de voir un psy et prétend aller très bien. Je ne sais pas quoi faire. Il me parle très peu, en général pour me réclamer des corn-flakes ou un crédit pizzas chez Gianni. Donc, je vois chaque petit signe de resocialisation comme une amélioration de son état. J'ai l'impression que Marina a fini par accepter mon drôle de fils. C'est sympa de sa part de l'avoir emmené voir son père. Ça fait presque une année qu'il ne l'a pas vu.

– Et toi ?

– Même chose. Une fois que j'ai pris la décision de divorcer, j'ai écrit une lettre à Claudio pour lui expliquer mes raisons. Cela fait, je ne voyais pas l'utilité de lui rendre visite pour entendre ses supplications, voire ses menaces ou ses insultes si je maintenais ma position.

– Tu avais peur de céder ?

– Je voulais surtout m'épargner une épreuve supplémentaire. Tu imagines sans peine que ça aurait été moins dur pour moi de supporter ce qui est arrivé à Alex si j'avais pu compter sur le soutien de mon mari, plutôt que subir son coup de folie. Je pense aussi qu'Alex surmonterait mieux son traumatisme avec des parents unis. Je vois bien que le crime de son père le déchire.

J'ai baissé les yeux pour ne pas montrer à quel point ils étaient humides et j'ai continué d'une voix moins ferme que je ne l'aurais souhaité :

– Ils étaient très proches. Claudio a perdu son travail il y a huit ans. Il faisait du calcul actuariel à l'aide d'algorithmes très compliqués pour une société d'assurance. Un jour, on lui a dit que les programmes qu'il avait développés étaient tellement bons, qu'on n'avait plus besoin de lui, un simple technicien suffisant à les faire tourner.

– Comme Marina, on l'a remplacé par une machine.

– Exactement. Après avoir vainement recherché du travail, Claudio est devenu père au foyer. Il s'est beaucoup occupé de son fils. Ils programmaient des jeux vidéo ensemble et jouaient dans le même club de basket. Le soir, quand j'arrivais, Alex était douché, il avait fait ses devoirs et le repas était sur la table. Après le repas, nous jouions à un jeu de société ou regardions un film en famille. Moi, je rentrais crevée du boulot. Je n'étais pas en état de me poser des questions et j'étais contente que Claudio fasse si bien marcher la maison. Il ne m'a jamais fait

part de la moindre frustration. Quand la police a enquêté sur son cas, elle a mis en évidence ses liens avec l'extrême droite. Je m'en suis tellement voulu de ne pas avoir vu qu'il se radicalisait !

– Il n'allait pas s'en vanter. Je pense que tu n'aurais rien remarqué, même si tu avais été plus attentive.

– Peut-être.

– Tu pourras un jour lui pardonner ?

– Je ne sais pas. En tous cas, ce jour n'est pas encore là et s'il arrive, je dois pouvoir pardonner sans contrainte. C'est pour ça que je veux absolument divorcer. Je ne supporte pas l'idée qu'il débarque ici à la fin de sa peine en étant dans son bon droit de réclamer la poursuite de notre vie conjugale. D'ailleurs, c'est encore un aspect positif de la présence de Marina ici. Elle fait des pizzas à Alex. Il n'a plus besoin d'en acheter chez Gianni et c'est tout ça d'argent que j'ai pu utiliser pour que mon avocat fasse avancer mon divorce.

– C'est pas à moi que Marina ferait des pizzas.

J'ai réprimé un soupir d'agacement et j'ai changé de sujet.

– Tiens, regarde plutôt la photo de l'inscription en arabe. Elle est récente. Il me semble qu'on distingue la lettre «dal» puis «ra». Ce mot pourrait signifier «destin», mais je n'arrive pas à lire le début de l'inscription.

Pendant qu'Ahmad étudiait la photo, je l'observais attentivement. Je l'ai vu froncer le sourcil. J'ai demandé :

– Tu comprends ce qui est écrit ?

– Non. Effectivement, ce mot signifie «destin». Avant, je vois un «ra» et un «ba» mais ça ne forme aucun mot que je connais. Bon, je dois y aller. Merci pour les tagliatelles.

Je l'ai suivi des yeux un peu rêveusement, alors qu'il se fondait dans la nuit. Arriverais-je un jour à percer son mystère ? Pourquoi était-il si fuyant ? Il était visiblement mal à l'aise chaque fois que je lui parlais de Latif, mais trop poli pour me dire clai-



rement de cesser d'aborder le sujet. J'avais décidé de partager avec lui les résultats de mes investigations au sujet de la momie, sans attendre d'intérêt ni de collaboration de sa part, mais en guettant ses réactions. Jusqu'à présent, ça ne m'avait pas fait avancer d'un millimètre. Il avait eu l'air épouvanté de me voir m'amuser avec les vipères. Bon, je devais avouer que c'était un jeu un peu particulier qui aurait pu en effrayer plus d'un. Il lui avait aussi semblé sentir une présence, alors que je ne percevais rien. Il était peut-être juste un peu parano. De ça non plus, je ne pouvais rien tirer.

Je ne lui avais pas encore confié la découverte que je venais de faire, tellement elle me paraissait incroyable. J'avais comparé le profil ADN de Latif avec ceux contenus dans la base de données des résidents de Telazzo. Celui qui en était le plus proche était celui d'Ahmad. Craignant un hasard ou une erreur, j'avais recalculé les similarités des profils à l'aide de différents modèles statistiques qui m'avaient confirmé à chaque fois une proche parenté.

Qu'est-ce que je pouvais faire de ce résultat ? Le lui annoncer et guetter sa réaction ? Il hausserait les épaules en disant que ce n'était pas possible. Ce serait aussi ma réaction si on m'annonçait ma parenté avec une chimère. Alors à quoi m'avançait cette découverte ?

J'avais maintenant la certitude que Latif n'était pas arrivée dans le grenier d'Ahmad par hasard. Quelqu'un connaissant leur lien familial devait l'y avoir déposé. Qui ? Dans quel but ?

J'ai continué l'arrachage de mes plants de tomates. Peu après, j'ai entendu la voiture arriver. Même si j'imaginai que mon fils n'aurait pas envie de partager ses impressions avec moi, je me suis sentie obligée de l'accueillir, de lui demander comment s'était passée la visite et comment allait son père. Alex a claqué la portière sans me regarder.

– Comment il va ? Comme un taulard !

Il a ouvert la porte d'entrée d'un coup de pied et est parti s'enfermer dans sa chambre. Mon cœur s'est serré. « Mon pauvre Alex, qu'attendais-tu de cette visite à part de la souffrance ? »

8 novembre

**Ahmad**

« Nul n'échappe à son destin ». J'avais beau me répéter le quatrain d'Omar Khayyâm :

*N'appréhende donc point ce que sera demain*

*L'infortune pourrait s'en trouver altérée*

*Tu solliciteras gens et livres en vain*

*La clé du destin n'est pas à ta portée.*

la phrase que j'avais déchiffrée sur le cercueil de Latif m'obsédait. C'est à moi qu'elle s'adressait, j'en étais sûr. Mon destin... Seul Dieu le connaissait. J'avais espéré travailler comme portier le temps de mettre assez d'argent de côté pour m'installer comme cordonnier, mais ça faisait déjà six ans que je faisais ce boulot et aucune perspective d'avoir un jour les moyens de me mettre à mon compte. Pouvais-je avoir un autre destin que continuer mon travail jusqu'à ma retraite aux côtés de Marina ? J'ai repensé au bonheur de nos premières années de mariage. Ce souvenir m'a arraché un sourire d'amertume. Pouvais-je espérer que ma femme redevienne celle dont je m'étais épris et me donne un jour des enfants ? Divorcer ? Impossible sans perdre mon permis de séjour. Je me sentais piégé.

J'ai soupiré. Mon père ne m'avait jamais dit qui était le vieux, ni pourquoi je devais le fuir. Lui, en revanche, semblait parfaitement savoir qui j'étais et où me trouver. Combien de temps

allais-je jouer au chat et à la souris avec lui, maintenant qu'il m'avait rattrapé? J'étais sûr que c'est lui qui avait fait du bruit dans les fourrés l'autre soir chez Lea. Pourquoi obéirais-je aveuglément à mon père? Ne devrais-je pas plutôt affronter le vieux pour savoir ce qu'il me voulait? Et puis Lea avait ressuscité un vieux souvenir avec son histoire de morsure. Son destin serait-il lié au mien?

*12 novembre*

**Lea**

– M'man, tu prêterais ta voiture à Marina? Elle n'ose pas te le demander.

– Pour aller où?

– Dans les Abruzzes.

– Qu'est-ce qu'elle veut aller faire là-bas?

– Chercher des potes pour Abraham. Elle pense qu'il est trop seul et que ça le rend triste. Elle est sûre que c'est le dernier écureuil de Telazzo. Si on ne fait rien, il n'y en aura plus du tout. Marina, ça lui fend le cœur. Elle veut absolument sauver les écureuils telazziens de l'extinction.

– Comment elle peut être sûre que c'est le dernier?

– On a fait un sondage sur les réseaux sociaux. Personne n'en a plus vu depuis cinq ans. La dernière fois, c'était dans le Parco del Principe, avant qu'ils coupent les chênes. D'ailleurs, ce sondage, c'était juste une confirmation. Même si tu fais marcher à fond tes petits neurones, tu ne trouveras pas un autre coin aussi cool pour les écureuils. Ils ont tout détruit avec leur urbanisme de m....

J'ai acquiescé. Effectivement, étant donné l'exiguïté de Telazzo, chaque mètre carré valait une fortune et il ne restait plus

d'espaces verts, à part le Parco del Principe et mon jardin.

– Comment est-ce qu'elle compte les attraper ?

– Tu vois, c'est ça qui est cool avec la communauté. Miloš va fabriquer une cage avec son imprimante 3D. Il a une copine à Bologne qui peut nous filer des détecteurs infrarouges. Moi, j'ai un pote à Vancouver qui a des enregistrements d'écureuils en rut pour attirer les femelles et un autre à Bruxelles qui va fabriquer le système qui déclenche la fermeture de la cage quand l'écureuil passe devant le détecteur. C'est top, non ? J'aurai plus qu'à assembler tout ça.

Je trouvais l'idée parfaitement farfelue, mais elle indiquait que Marina avait un projet et qu'elle avait su y intéresser Alex, ce que je n'aurais jamais cru possible.

– Alors, M'man, t'en penses quoi ?

« Ne pas montrer mon scepticisme. »

– C'est sympa comme idée. Je ne savais pas que tu t'intéressais aux écureuils.

– En fait, je m'en fous des écureuils. J'essaie d'éduquer Marina. Ça, c'est un challenge. Elle est encore pire que toi avec l'informatique. Elle sait tout juste envoyer un e-mail. Maintenant qu'elle est arrivée au niveau cinq du jeu de Babar, je me suis dit qu'il fallait passer à l'étape suivante. Quand elle m'a raconté son souci à propos d'Abraham, j'ai eu cette idée pour lui attraper des potes et montrer à Marina comme la communauté peut faire des trucs cools. Alors, tu lui prêtes ta bagnole ?

– Pourquoi doit-elle aller jusque dans les Abruzzes ?

– Elle voudrait en profiter pour visiter sa famille, qu'elle n'a pas revue depuis trois ans, surtout sa mère qui a la sclérose en plaques.

– Pourquoi ne va-t-elle pas la voir plus souvent ?

– C'est toute une histoire. Quand Marina et Ahmad se sont mariés, ils ont décidé qu'ils garderaient chacun leur religion en

respectant celle de l'autre. Ils ont beaucoup discuté pour trouver des compromis dans toutes les situations qui pourraient leur poser des problèmes. Ils ont décidé qu'ils se marieraient à l'église et à la mosquée. Marina a annoncé la nouvelle à ses parents, qui ont commencé à organiser la méganoce à l'italienne. Seulement, le curé du village a refusé de célébrer le mariage si Ahmad ne se faisait pas baptiser. Ça, c'était pas dans leur deal. Alors, ils se sont mariés à Telazzo, où Marina a trouvé un curé un peu moins borné qui a accepté de la marier avec un musulman. Cette histoire a foutu la honte aux parents de Marina, surtout à son père qui était le maire du village et qui avait déjà invité la moitié du bled au mariage de sa fille. Depuis, il ne lui parle plus. Tant que Marina a eu une voiture, elle retournait trois ou quatre fois par année au village. Elle allait chez sa cousine où sa mère venait la voir. Quand elle s'est retrouvée au chômage, Ahmad a vendu la voiture parce qu'elle leur coûtait trop cher. Elle a pas trop osé râler parce qu'elle se sentait coupable d'avoir perdu son salaire, mais elle n'était pas contente. Pour elle, la vente de cette bagnole, c'était la perte de sa liberté et la cassure du lien déjà abîmé avec sa famille.

– Comme ça, Marina te raconte sa vie ? Ça t'intéresse ?

– Pas trop. Enfin, ça dépend. Cette histoire de curé qui a refusé de la marier avec un type pas baptisé, c'est bon à savoir. Dana est catholique, je sais que le mariage, c'est important pour elle. Si on reste ensemble, je me suis dit que j'accepterais de me marier à l'église. Mais faut quand même pas déconner, je vais pas me faire baptiser alors que je suis athée. On devra bien choisir le curé.

J'ai fait un gros effort pour rester impassible. « Mon fils se marie à l'église ! Il ne manquerait plus qu'il me demande de le conduire à l'autel ! » J'ai aussi eu un pincement au cœur. La semaine passée, j'avais aperçu Dana, main dans la main avec

un autre garçon. Elle en avait sans doute eu assez des tergiversations d'Alex. Il n'était manifestement pas au courant. Était-ce à moi de le lui dire? Je décidai que non, mais cette rupture me brisait le cœur. Alex en souffrirait énormément, alors qu'il en bavait déjà bien assez. J'ai soupiré en tentant de chasser cette pensée. Puis, au prix d'un gros effort, j'ai essayé de m'intéresser à ce qu'il me racontait.

– Il me semble que tout n'est pas encore au point dans ton projet.

– J'aurais dû me douter que tu allais essayer de le casser.

– J'aimerais que tu arrêtes de me prendre pour le diable en personne et que tu fasses entrer dans ta petite tête qu'une critique peut être constructive, OK?

– C'est bon, on se calme. Alors c'est quoi tes critiques constructives?

– On ne connaît pas le sexe d'Abraham, donc il faudrait trouver le moyen de capturer des écureuils des deux sexes, pas seulement des femelles. Ensuite, pour éviter la consanguinité, vous devriez en rapporter au moins une vingtaine. Il y aura aussi des autorisations de capture et d'importation à obtenir. Et puis ton pote de Vancouver doit s'assurer qu'il t'envoie des enregistrements d'écureuils européens et pas américains. Donc en résumé, je trouve le projet chouette s'il est bien préparé. Par contre, je vois malheureusement un gros obstacle qui va tout faire rater, c'est que Marina est toujours assignée à résidence à Telazzo.

Alex m'a jeté un drôle de regard.

– Ça, c'est pas le plus compliqué.

– Qu'est-ce que ça veut dire?

– Ça veut dire que c'est pas le plus compliqué.

– Et donc, ça signifie que je devrais prêter ma voiture à Marina pour qu'elle essaie de quitter illégalement le pays? Son chip va déclencher une alarme dès qu'elle essaiera de passer la frontière.

Les douaniers verront qu'elle conduit ma voiture. Au mieux, je perds mon boulot et au pire, je rejoins ton père en prison. Donc, je ne lui prête pas ma voiture avant qu'elle ait reçu son acquittement.

– Ils font exprès de ne pas l'acquitter pour gonfler leurs statistiques.

– Je sais. Et alors?

– Et alors, c'est dégueulasse. Si Ahmad et elle avaient des potes bien placés, ils auraient reçu leur acquittement depuis des mois.

– Je sais. Et alors?

– 'tain, c'est tout ce que tu trouves à dire? Tu vois des injustices et tu fais rien?

– J'ai fait ce que je pouvais. J'ai rendu mon rapport.

– Tu te défiles, hein?

– C'est quand même grâce à ce job que je paie tes corn-flakes et ton wifi. Je n'ai pas envie de le perdre.

– Bref, t'es résignée.

– Je considère plutôt que j'ai le sens des responsabilités.

– Moi, je ne suis pas résigné. Je suis un rebelle. Si tu devais choisir entre ton fils et ton boulot, tu choisirais lequel?

– Mon fils bien sûr, espèce d'imbécile! Pourquoi tu me poses une question pareille?

– Je veux dire: si je faisais une connerie, tu me dénoncerais aux flics?

– Ça dépend de sa gravité. Si, comme ton père, tu fais du mal à quelqu'un, je te dénoncerais sans hésiter. Si je t'attrape à fumer un joint, tu auras juste droit à l'une de mes punitions habituelles.

– Donc, si je fais quelque chose d'illégal qui ne fait de mal à personne, tu ne me balanceras pas à tes chers collègues?

– Tu es en train de me demander de te couvrir?

– Peut-être.

- Alex, ne joue pas avec le feu.
- Tu es mal placée pour me faire la morale. Pourquoi tu accueilles des prévenus chez toi?
- Par gentillesse. Ça t'étonne, hein? Tu vois, moi qui croyais n'avoir besoin de personne, j'ai appris la valeur de ce mot. Quand ton père a été arrêté, alors que tu te trouvais entre la vie et la mort à l'hôpital, j'ai cru devenir folle. Elena a été super. Elle m'a invitée chez elle pour que je ne reste pas seule. En plus, je ne risque rien, la police sait très bien qu'ils n'ont commis aucun délit.
- T'es un peu comme Marina. T'aimerais te croire dans le monde de Babar, alors qu'en réalité, on est plutôt dans celui de Super-Sniper.
- Je sais bien que nous ne vivons pas dans le monde de Babar. Tu ne peux pas me reprocher à la fois ma résignation et mon manque de réalisme. Je fais une appréciation du risque, c'est tout. Vu que mon rapport prouve que Marina est innocente, je ne vois pas de raison de l'empêcher de profiter de mes caroubiers. Par contre, je ne vais pas lui prêter ma voiture pour qu'elle se fasse pincer à la douane.
- Et si je te garantis qu'elle ne se fera pas attraper?
- Tu ne le peux pas.
- Si.
- Comment?
- Justement, je ne sais pas si je peux te faire assez confiance pour te le dire.
- Putain, Alex, dans quel guêpier tu vas te fourrer?
- Je ne veux pas entendre ce mot. Ça fait déjà plusieurs mois que j'y suis et tu t'es aperçue de rien.
- Pourquoi tu m'en parles maintenant?
- Pour permettre à Marina d'aller voir sa mère.
- Pourquoi tu te mets dans l'illégalité pour ça?
- Par gentillesse. Ça t'étonne, hein? Je suis pourtant ton fils.



Tu connais Marina. Déjà que ça la déprimait de ne plus pouvoir aller voir sa mère, maintenant qu'elle sait qu'elle est malade, ça la déprime encore plus. Je dois aussi dire que le challenge me plaît bien.

J'ai soupiré en songeant avec tristesse que mon fils était prêt à braver la loi pour Marina, mais qu'il n'avait pas affronté le tram pour me rendre visite à l'hôpital.

– Bon, a repris Alex, c'est toi qui m'as mis Marina dans les pattes avec mission d'être sympa avec elle. Moi, je fais mon boulot et toi tu me mets les bâtons dans les roues, comme d'habitude. La cohérence, c'est pas ton truc.

– Donc en résumé, tu me demandes un chèque en blanc : ma promesse de ne pas te dénoncer, quoi que tu aies fait d'illégal.

– T'as tout compris.

– Tu peux me promettre que bien qu'illégale, ta manigance ne fait de mal à personne ?

– Oui. Enfin... Ma «manigance», comme tu dis, n'est en soi ni bonne, ni mauvaise. Ça dépend de l'utilisation qu'on en fait. C'est pour ça que très peu de gens sont au courant, seulement des gens très fiables. Donc si je te dis de quoi il s'agit, non seulement tu ne dois pas me balancer aux flics, mais en plus tu ne dois en parler à personne, même pas à Elena.

J'ai essayé de réfléchir efficacement, mais je n'y arrivais pas. Mes pensées se bousculaient dans ma tête, sans que je parvienne à leur trouver un sens. Je me sentais emportée par un tourbillon de sentiments. Comment réagir ? Depuis des mois, Alex ne me parlait que par monosyllabes. Là, il recherchait ma confiance en échange de la sienne. Pouvais-je refuser cette main tendue ? Mon cœur de mère et mon cerveau de flic s'opposaient totalement sur cette question. Je savais que la policière avait perdu d'avance. Bien sûr que j'avais juré de servir ma patrie. Jusqu'où devait aller ma loyauté, quand la patrie en question ne

respectait plus ses propres lois et méprisait ses fonctionnaires ?

– OK, je te promets de ne rien dire à personne. De quoi s’agit-il ?

– J’ai maquillé le chip de Marina.

– Comment as-tu fait ?

– J’ai craqué le système de protection de la police, j’ai accédé à la base de données qui contient les infos sur les habitants et j’ai désactivé la géolocalisation du chip de Marina. J’ai fait la même chose sur celui d’Ahmad, vu qu’il traîne aussi souvent ici. Pour que tes collègues ne s’en aperçoivent pas, j’ai créé des avatars géolocalisés qui se baladent là où Marina et Ahmad sont censés être, c’est-à-dire pas ici. Donc, si Marina passe la frontière, son chip ne déclenchera pas d’alarme.

Je n’arrivais pas à croire ce que je venais d’entendre. Je me suis pris la tête dans les mains pour les empêcher de trembler et éviter de croiser le regard d’Alex. J’ai essayé d’accuser le coup. Au bout d’un moment, j’ai levé les yeux sur mon fils qui guettait ma réaction.

– Tu réalises ce que tu as fait ? Ça vaut des années de prison si on t’attrape.

– C’est pour ça que je prends des précautions.

– Tu as pris un risque pareil juste pour permettre à Marina d’aller voir sa mère ?

– Non. Tu connais Yannis ?

– Le fils de ton prof de natation ?

– Oui. Sa mère est syrienne. Quand la situation est devenue impossible là-bas, elle a essayé de faire venir sa sœur, son mari et leurs enfants. Malheureusement, ils ont été coincés en Turquie. Pour passer en Grèce, ils ont dû payer un passeur, qui les a largués en plein hiver, de nuit dans les montagnes. Ils se sont perdus. Il faisait un froid épouvantable. Walid, le cousin de Yannis a attrapé une engelure aux orteils. D’abord, il n’y a pas fait attention et il ne voulait pas embêter ses parents qui

avaient déjà assez de problèmes. Quand ils sont enfin arrivés ici, le gouvernement telazzien a refusé la demande de regroupement familial déposée par la mère de Yannis, sous prétexte que sa sœur aurait pu rester en Turquie, vu qu'elle n'y était pas menacée. Du coup, Walid et ses parents sont restés dans le camp de l'autre côté du fleuve, où s'entassaient tous les gens qui débarquent à Telazzo sans pouvoir obtenir des papiers de résidents. La mère de Yannis devenait folle de voir sa sœur coincée dans un camp boueux à deux kilomètres de chez elle. Entre-temps, ils ont remarqué que l'engelure de Walid dégénérait et menaçait de lui gangrener le pied. Un jour, Yannis a rendu visite à Walid dans le camp et il est revenu complètement effondré. Il m'a dit :

– Si seulement je pouvais prêter mon chip à Walid pour qu'il puisse se faire opérer à l'hôpital de Telazzo !

– Ça m'a donné l'idée de pirater la base de données des résidents de Telazzo, trouver les données de Yannis, les transférer sur un chip vierge et le mettre sur le bras de Walid pour qu'il puisse sortir du camp et se faire enregistrer à l'hôpital sous l'identité de Yannis.

– Et ça a marché ?

– Ouais. Bon, on a dû bosser comme des fous, parce que ce foutu système est quand même bien protégé.

– Comment va Walid ?

– Ben, même si on a travaillé comme des dingues presque jour et nuit, ils ont quand même dû lui amputer trois orteils. Du coup, il boite un peu, mais par rapport à ce qui l'attendait si on ne faisait rien, il s'en est quand même bien sorti.

– Donc, pendant le temps de son hospitalisation, il y a eu deux Yannis, celui qui se faisait opérer et celui qui allait au lycée. La police ne s'est aperçue de rien ?

– Non. Pendant les deux jours où Walid est resté à l'hôpital,

Yannis a pris sa place dans le camp. La mère de Yannis est allée avec Walid à l'hôpital et répondait à sa place en racontant qu'il était autiste, pour maquiller le fait qu'il ne parlait pas l'italien.

– Personne n'a remarqué qu'aucun diagnostic d'autisme n'était indiqué sur le chip de Yannis?

– On avait rajouté ce diagnostic sur son chip et on l'a enlevé une fois que Walid est sorti de l'hôpital. On a aussi effacé l'amputation, histoire que si Yannis est un jour hospitalisé, personne ne s'étonne qu'il ait toujours ses dix orteils.

– Où est Walid, maintenant?

– Il est retourné dans le camp. Ses parents et lui sont parqués là-bas pour un moment, étant donné que personne ne veut d'eux et qu'ils ne peuvent pas retourner en Syrie. Son père a repris son boulot de savonnier. Les parents de Yannis lui fournissent de l'huile et de la soude et ils ont trouvé une boutique de cosmétiques qui lui achète ses «véritables savons d'Alep». Walid se retrouve à touiller l'huile et la soude sous les ordres de son père, qu'il ne peut pas saquer, alors qu'il venait de terminer son bac avec des super notes et avait commencé des études d'ingénieur. Cette situation le rend dingue et il est devenu agressif avec tout le monde. Même Yannis qui l'adore commence à en avoir marre de lui.

Je ne savais pas comment réagir. J'étais à la fois époustouflée par l'ingéniosité de ces jeunes et épouvantée de ce qu'ils encourraient si on découvrait leur piratage. J'ai pris Alex dans mes bras et lui ai chuchoté :

– Je suis fière de toi, mais je t'en supplie, fais attention.

Il s'est dégagé.

– C'est toi qui devrais faire attention. Tu te crois dans le monde de Babar et tu ne te rends pas compte de la fascisation rampante de Telazzo.

– « La fascisation rampante ! » Qui t'a appris cette expression ?

– Karel, le grand-père de Miloš. Il a fui la Tchéquie quand son pays a été envahi par les Russes, pour se réfugier dans le pays libre qu'était Telazzo.

– À l'époque c'était la Tchécoslovaquie.

– Peut-être. En tous cas, ce qu'il a vécu là-bas l'a rendu super sensible à tout ce qui peut ressembler à un glissement vers la dictature. Il tient un blog sur lequel il recense tous les signes de fascisation rampante : les frais de port plus élevés pour les journaux d'opposition, la détention de gens qui n'ont commis aucun délit dans un camp pourri, les perquisitions dans les locaux d'ONG, comme Fraternità, l'augmentation du nombre de non-lieux en cas d'agressions racistes ou homophobes, etc. D'ailleurs lui-même a été tabassé avec son copain alors qu'ils rentraient d'un concert main dans la main. L'agression a été filmée, mais leur plainte a été classée.

– Le grand-père de Miloš est gay !

– Ouais. Il a fait son coming-out assez tard et ça n'a pas trop plu à sa femme, mais c'est une autre histoire.

– Se balader main dans la main, c'est quand même de la provocation.

– 'tain, t'es grave, toi ! Tu ferais mieux de demander à tes collègues pourquoi ils ont pas réussi à coincer les agresseurs malgré les caméras de surveillance, alors que, comme par hasard, quand la mère de Davide, la femme du fameux psy Gianfranco della Chiesa s'est fait arracher son sac à main par un réfugié, ils ont tout de suite retrouvé le mec grâce aux mêmes caméras. D'ailleurs, tes collègues ont fait fermer le blog de Karel. Il a été obligé de le délocaliser sur un serveur tchèque. Ça l'a fait marquer. Il trouve que c'est une sacrée ironie de l'histoire et il s'est pas gêné de la raconter aux médias. Ici, personne n'en a parlé. Par contre, en Tchéquie, il est passé à la télé et à la une des journaux. Depuis, la fréquentation de son blog a triplé.

– Bon, tu veux en venir où ? ai-je demandé agacée.

– Au fait que même si t’aimes pas les gays, tu peux remercier Karel de m’avoir dit que tu allais t’attirer des ennuis en laissant Marina squatter ici. C’est comme ça que j’ai eu l’idée de désactiver la géolocalisation de son chip.

– Tu en auras de bien pires si tu te fais attraper.

– Ils m’attraperont pas. Si t’as la trouille, vire Marina et je réactive la géolocalisation de son chip.

J’ai soupiré une nouvelle fois en essayant de rassembler mes esprits. Effectivement, la police devait ignorer que Marina passait ses journées chez moi, autrement j’aurais déjà été convoquée chez mon chef. Karel avait probablement raison de parler de fascisation rampante du pays, une dérive que je minimisais sans doute pour exercer mon travail la conscience tranquille. Comment réagir face à Alex qui secouait mon déni ? Chasser Marina comme il le suggérait ? Je ne m’en sentais pas capable. Elle réapprenait à mon fils à vivre avec ses semblables, alors que je n’y parvenais pas. Le sortir du monde des ordinateurs pour le ramener dans celui des humains, ça valait de l’or. En promettant mon silence à Alex, j’avais choisi mon camp. Il ne me restait plus qu’à continuer mon boulot l’air de rien, l’estomac noué, en espérant que personne ne remarquerait les agissements de mon fils.

– Bon, tu as eu toutes les explications que tu voulais. Tu lui prêtes ta voiture ?

– Laisse-moi quelques jours. J’ai besoin de réfléchir.



Contrairement à moi, Elena ne voulait plus mettre les pieds à la « Trattoria della spiaggia », nous nous retrouvions donc désormais au « Castello ».

– Lea, je dois te parler de Dana. Cette gamine dysfonctionne

complètement.

– Je l’ai vue l’autre jour avec un garçon. Ça lui fait sûrement du bien d’avoir un nouveau copain. Je ne peux pas lui en vouloir, même si Alex en souffrira beaucoup le jour où il l’apprendra.

– Ce n’est pas ce que tu crois. Dana sort avec tous les gars du lycée, de son club de karaté et d’ailleurs, uniquement pour rendre Alex jaloux. Elle les trouve tous nuls en comparaison de ton fils.

Je n’en croyais pas mes oreilles ! J’ai failli laisser tomber ma tasse.

– Donc Alex est au courant ?

– Il semblerait que oui, d’après les miettes d’informations que j’arrive à glaner.

– Comment il le prend ?

– Ce serait plutôt à moi de te poser cette question. Apparemment, Alex discute aussi peu avec toi que Dana avec moi. D’après mes bribes de renseignements, il dit qu’il veut son bonheur, même si c’est avec un autre, vu que lui ne pourra plus jamais la rendre heureuse.

– Quel abruti !

– Je n’irai pas jusque-là, mais en tous cas, il faut faire quelque chose. Je ne peux pas laisser Dana continuer à se conduire comme ça. Tu imagines un peu la réputation qu’elle est en train de se faire ? Qui voudra d’elle pour une relation sérieuse après ça ? Si tu savais comme les gens jasant ! Ça me rend malade. À Telazzo, tout le monde se connaît. Elle est sortie avec les fils de certains de mes clients. Pas super pour l’image de mon cabinet d’audit.

« Nous y voilà, ai-je pensé. La santé de son entreprise la préoccupe au moins autant que celle de sa fille... »

J’ai soupiré.

– La dernière fois que j’ai évoqué Dana avec Alex, il ne m’a plus parlé pendant deux semaines et ça n’a pas changé son comportement envers elle.

- Je sais.
- Dana voit un psy?
- Elle refuse. J’ai pensé à la mettre en pensionnat. Les sœurs la cadreraient sûrement mieux que moi.
- Pauvre gamine! Ça l’achèverait. Tu as essayé de lui couper le wifi? Si elle n’avait plus de contacts avec Alex, peut-être qu’elle finirait par l’oublier.
- Oui. Nous lui avons coupé le wifi pendant deux mois. Ses notes de maths ont plongé. Nous lui avons payé un répétiteur. Rien à faire. Elle ne comprend ses maths que quand Alex les lui explique.
- Alex ne va pas au lycée. Comment est-ce qu’il est au courant du programme de maths?
- Il déduit la théorie à partir des exercices de Dana. Parfois, il doit chercher un peu sur Internet, mais c’est rare. Ton fils est un surdoué.
- J’ai observé tristement :
- C’est surtout un ado malheureux qui fait souffrir ceux qui l’aiment. Donc, j’imagine qu’après ces deux mois, Igor et toi avez craqué.
- Bien sûr. Nous ne voulions pas compromettre ses études pour une bête histoire de wifi. Est-ce que tu pourrais t’arranger pour que Dana parle à Alex? Je veux dire, la faire entrer chez vous, sans qu’il le sache? Qu’ils règlent leurs affaires de vive voix. Si Alex ne veut vraiment plus la voir, qu’il le lui dise en face. Une rupture me paraît préférable à cette situation floue et malsaine.
- Hum, je vais y réfléchir.



14 novembre

Ahmad

Depuis la nuit où j'avais vu Lea jouer avec les vipères, mon esprit ne me laissait plus en paix. Mon passé refaisait surface. Je repensais souvent à Zaïna, à son regard qui ensoleillait mon âme, à l'affolement mon cœur quand je sentais la tiédeur de sa main dans la mienne... Je revivais l'émotion qui m'envahissait quand je passais ma main sous son voile, effleurant son cou et caressant ses cheveux, à la douceur de ses lèvres sur les miennes, à son sourire quand je lui récitais les magnifiques vers de Rûmi qu'elle aimait tant...

*Quelle grâce, mon regard a vu ton regard  
J'ai découvert le chemin qui mène à toi  
Mes yeux en pleurs et fatigués  
Ont recouvert la lumière à ta vue*

Tous les matins, je me forçais à repenser au chien que j'avais tué pour m'aider à supporter l'humiliation de la fouille. La vision de Lea jouant avec les vipères revenait souvent à mon esprit. Depuis que j'avais assisté à ce jeu dérangeant, je me posais de plus en plus de questions sur ma situation et les éléments de plus en plus étranges qui s'y accumulaient. Qui était Latif? Qui avait pu le mettre dans mon grenier? De quoi était-il décédé? D'une mort naturelle? Le vieux aurait-il pu l'assassiner? Qui était ce vieux? Je n'en avais toujours pas la moindre idée. J'avais beau tourner ces questions dans ma tête, je ne leur trouvais pas de réponse. Je sursautais fréquemment, persuadé d'entendre des pas derrière moi quand je marchais dans la rue. Je me retournais en frissonnant, il n'y avait bien sûr personne. Parfois, j'avais peur de moi-même. Je me mettais alors à siffloter ou à claquer

des talons pour briser le silence. Ces hallucinations me faisaient douter des bruits que j'avais entendus chez Lea. Étaient-ils réels ou imaginaires ?

Un riche commerçant avait demandé la main de Zaïna. Son père avait accepté. L'idée de cette union forcée nous était insupportable à tous les deux. Un jour, avant l'aube, nous sommes partis vers l'ouest, la mort dans l'âme. Nous avons confié nos vies, devenues aussi fragiles que des papillons, à des passeurs pour quitter l'Afghanistan, traverser l'Iran, puis passer en Turquie.

Comme tant d'autres, nous avons pris place sur un bateau gonflable, espérant rejoindre l'Europe. Hélas, j'ai été le seul à l'atteindre. Pourquoi ces douloureux souvenirs refaisaient-ils surface alors que j'essayais de les oublier pour recommencer une nouvelle existence ?

« Nul n'échappe à son destin. » Je devais savoir qui était le vieux et pourquoi il me poursuivait.

*15 novembre*

**Lea**

L'air de rien, le discours d'Alex sur la fascisation rampante m'avait ébranlée. J'avais d'abord pensé envoyer un e-mail à Saïd, mon collègue de l'institut d'archéologie de l'université de Khartoum. Je m'étais ensuite ravisée et lui avais écrit une bonne vieille lettre, que j'avais postée en Italie. Je lui racontais la découverte de Latif et lui demandais s'il avait une piste pour expliquer sa nature chimérique.

J'ai attendu sa réponse avec la même impatience que les cadeaux du Père Noël quand j'étais petite. Quand elle est arrivée, j'ai soigneusement examiné la lettre pour m'assurer que personne ne l'avait ouverte, puis me suis enfermée dans ma

chambre pour la lire. Après les amabilités d'usage, il m'expliquait : « Le Soudan est un vaste pays, dont on ne connaît encore que partiellement la longue et riche histoire. Il y a différents mythes liés aux serpents en plus des dieux-serpents de l'Égypte antique. Il y a par exemple celui du python sacré, qui désigne le futur chef parmi les jeunes hommes qu'on lui présente en se couchant devant lui. Certains peuples du Sud, comme les Azandes, croient que les âmes des défunts se réincarnent dans différents animaux, dont les serpents, qui sont par conséquent sacrés. Pour les adeptes de ces croyances traditionnelles, le sacré est partout. Ce que nous considérons comme des mythes fait partie de leur réalité. Malgré son combat contre l'idolâtrie, l'islam n'a fait que se superposer à ces croyances sans les anéantir. Moi-même, bien que musulman et universitaire, je t'ai emmenée chez un guérisseur traditionnel plutôt que chez un médecin pour soigner ta morsure. Tu auras constaté par toi-même l'efficacité du traitement du vieux. Il est sans doute beaucoup plus compétent que moi au sujet des chimères et connaîtra peut-être un mythe pour expliquer leur existence. J'aurai prochainement l'occasion d'aller à Karima et je lui soumettrai ta question. Je te tiendrai au courant. » Suivaient les longues salutations dont les Africains ont le secret. J'ai replié la lettre un peu déçue. Saïd ne m'apprenait rien d'utile. J'espérais par contre qu'il arriverait à obtenir des informations du vieux.



Un doigt sur mes lèvres, j'ai adressé un sourire complice à Dana, je lui ai indiqué le salon, puis j'ai fait semblant d'aller aux toilettes. Je l'ai entendue s'exclamer : « Alex, t'es qu'un sale con ! », avant de refermer la porte derrière elle.

Je suis sortie sans bruit des toilettes et j'ai collé mon œil au

trou de la serrure de la porte du salon.

– Fous le camp ! a crié Alex en enfouissant son visage dans les coussins du canapé.

– Dans tes rêves !

Vive comme l'éclair, Dana s'est jetée sur lui, l'a retourné sur le dos en lui tordant le bras et s'est assise à califourchon sur lui.

Il y a eu un silence.

Au bout d'un long moment, Alex l'a rompu.

– T'as vu ce que tu voulais voir ? T'es contente de m'avoir humilié ? Fous le camp, maintenant.

– Ta gueule !

– Casse-toi !

– C'est moi qui décide.

– Qui décide de torturer ton prisonnier ?

– Fais pas ta chochette, je tire à peine sur ton bras.

– C'est pas avec ta clé de bras que tu me fais mal, c'est avec tes yeux.

– Déconne pas.

– Je déconne pas. Je vois dans tes yeux la même chose que dans ceux de mon père : de la pitié et du dégoût. Figure-toi que ce ne sont pas exactement les sentiments que j'ai envie de t'inspirer.

Dana est restée un moment silencieuse.

– OK, Alex, ça sert à rien que je te mente. J'ai regardé plein de photos de gueules cassées sur Internet pour me préparer, mais voir en vrai une personne défigurée, surtout son propre copain, c'est pas évident. En plus, j'avais pas pensé que la cicatrice tirerait ta bouche et que ça te causerait un problème de prononciation.

– Je t'oblige pas à rester.

– Toi, ça fait bientôt une année que t'as plus de mâchoire et tu t'acceptes toujours pas. Tu peux pas me demander de faire

comme s'il ne s'était rien passé. Donne-moi un peu de temps. Je vais essayer de m'habituer. Ta mère y est arrivée, non ?

– Elle se met toujours à ma droite pour ne pas voir tout le désastre.

– Je peux faire la même chose.

– Et si t'arrives pas à t'habituer ?

– Eh bien, je me casserai, mais en connaissance de cause. Je veux avoir mon mot à dire, mec. Ça me rend dingue que tu décides à ma place que tu n'es plus assez bien pour moi.

Il y a de nouveau eu un long silence, puis Alex a dit :

– OK, on essaie. De toute façon, ça sert plus à rien que je me cache. Mais alors, tu arrêtes de te faire tous les mecs de la ville.

– OK. Je romps avec Marco dès que je sors d'ici. Tu sais très bien pourquoi j'ai fait ça.

– T'aurais pu continuer encore longtemps, parce que j'avais pas l'intention de céder à ton putain de chantage.

– Ce que t'es con.

– Pas tant que ça. Quand j'ai vu ce dégoût dans tes yeux, je me suis dit que je préférerais encore crever de jalousie.

– Arrête !

– T'es marrante ! Imagine-toi deux minutes à ma place, toi qui as tellement besoin de plaire avec tes mèches, ton maquillage et tes fringues stylées. Et puis, y pas que ça. J'arrive pas à m'empêcher de penser que c'est à cause de moi que Khaled est mort. Il voulait voir « The next world » au Cosmos et moi « Space fight » au Plaza. Pour finir, je lui ai dit : « OK, on va voir « Space fight » aujourd'hui et on ira voir « The next world » samedi prochain. Putain ! Pourquoi j'ai pas proposé l'inverse ?

– Ouais, Khaled était un mec cool. Toute la classe était à son enterrement. On pleurait tous. Tu sais, depuis qu'elle a perdu son fils, sa mère ne porte plus le voile et ne met plus les pieds à la mosquée. Elle n'arrive plus à prier le dieu dont s'est réclamé

l'assassin de son fils. Pour donner un sens à sa douleur, elle est devenue membre d'une ONG qui essaie de déradicaliser les jeunes tentés par l'extrémisme.

– Cool de sa part.

– Ce que je veux dire, c'est qu'elle a réussi à transformer son chagrin en quelque chose de positif. Tu pourrais discuter avec elle. Elle a aussi sûrement culpabilisé un max. Tu sais, j'ai pas mal réfléchi à ce qui t'était arrivé. L'année passée, t'étais un mec à qui tout réussissait : bien foutu, des potes, une copine, des super notes, des parents pas trop cons... Un peu comme si t'avais une villa hyper classe au bord de la mer. Un ouragan l'emporte. Tu fais quoi ? Tu restes à pleurer sur la plage ou tu essaies de reconstruire une nouvelle maison ?

– Fous-moi la paix avec ta morale à la con.

Dana a tiré sur le bras d'Alex, lui arrachant une grimace de douleur.

– Tu vas m'écouter jusqu'au bout. On voudrait tous que Khaled soit toujours vivant et que tu aies encore ta mâchoire, OK ? Le problème, c'est que c'est pas possible. Même en admettant que ta mère trouve le fric, tu dois attendre tes dix-huit ans pour te faire opérer. D'ici-là, tu fais quoi ? Tu restes enfermé dans ta chambre à jouer à « Shark Attack » ?

– 'tain, si t'as la moyenne en maths, c'est pas grâce au Père Noël, que je sache. Et puis, si ça me plaît de jouer à « Shark Attack » jusqu'à mes dix-huit ans dans ma piaule ?

– T'as pas pigé, mec. Tu t'es vu ? T'es tout pâle et t'as plus de muscles. Je voulais la jouer diplomate, mais avec toi, ça marche pas, alors je vais être cash. Je peux m'imaginer sortir avec un mec défiguré, mais pas avec un loser. Alors tu te bouges le cul et tu fais quelque chose de ta vie. J'ai été assez claire, cette fois ?

Alex a soupiré.

– Tu me diras une autre fois ce que c'est « faire quelque chose

de ma vie». Pour le moment, j'ai trop envie de te prendre dans mes bras. Je suis devenu difficile à regarder, mais pas toi. T'es toujours aussi belle... Je te propose un truc. Tu lâches mon bras, tu te couches à côté de moi sur le canapé, tu fermes les yeux et tu te laisses aller.

J'ai vu que Dana hésitait.

– T'as pas envie que je t'embrasse, c'est ça ?

Elle a acquiescé, gênée.

– T'inquiète, j'en avais pas l'intention. Juste te serrer contre moi, caresser tes cheveux et respirer ton odeur. Tu m'as tellement manqué !

Dana a obéi en étouffant un sanglot.

« Mission accomplie », me suis-je dit avec satisfaction en me relevant de mon inconfortable position.

*30 novembre*

**Lea**

Je ruminais ma frustration en essayant sans trop de succès de me persuader que j'avais bien agi, et que, même si j'en souffrais, les conséquences de « ma trahison » étaient positives pour Alex et Dana. En effet, ça faisait deux semaines que je n'avais plus vu mon fils. Il ne sortait plus de sa chambre quand j'étais à la maison. Je savais qu'il me faisait payer d'avoir laissé entrer Dana contre sa volonté. En revanche, je croisais régulièrement cette dernière dans l'escalier, un carton de pizza dans une main et une bouteille de soda dans l'autre. Elle me saluait d'un « Bonsoir, je viens faire des maths avec Alex. » Je la voyais ensuite redescendre quatre à quatre à 21 heures 55 – ses parents la laissaient sortir jusqu'à 22 heures en semaine – les cheveux en bataille et les habits chiffonnés. Je la suivais des yeux, alors qu'elle quittait

la propriété au pas de course en songeant que le métier de mère était tout de même bien ingrat. Je n'osais pas penser à l'état de la chambre d'Alex : à la quantité de cartons de pizzas vides qui s'y entassaient, à l'armée de mouches attirées par les bouteilles de soda entamées, ni à l'odeur qui devait y régner, étant donné le combat que je livrais en temps normal pour qu'il aère son antre.

Entre-temps, j'avais réfléchi aux modalités du prêt de ma voiture à Marina et discuté avec elle de la santé de sa mère qui se dégradait. Je lui avais aussi demandé si elle était d'accord d'emmener Alex avec elle pour qu'il respire un air un peu moins vicié que celui de sa chambre. Elle m'avait remercié avec effusion de lui prêter ma voiture et assuré qu'elle prenait avec plaisir quelques jours de vacances avec un garçon aussi charmant que mon fils.

Restait à régler quelques questions avec l'intéressé. Si j'attendais qu'il sorte spontanément de sa chambre, Marina risquait de ne pas revoir sa mère en vie. J'ai donc, une fois encore, ravalé ma frustration et ma fierté pour aller à l'essentiel. J'ai frappé et passé la tête par l'entrebâillement de la porte. Étonnamment, il n'y avait que deux cartons à pizza sous le lit, l'atmosphère était respirable et les draps avaient été changés. Manifestement, Marina était passée par là. Il faudrait que je lui répète de ne pas encourager les vices de mon fils. Quand je lui ai adressé la parole, Alex a daigné tourner la tête et m'adresser un regard de murène.

– Je prête ma voiture à Marina à trois conditions. La première, c'est que tu l'accompagnes.

– Moi ? Pourquoi ?

– Eh bien, ton système de capture d'écureuils est bourré d'électronique trop compliquée pour Marina. De mon temps, on aurait utilisé une bête trappe, dont n'importe qui peut armer le ressort. Avec ta technologie, il faut un spécialiste au cas où il y aurait un pépin.

– Tu doutes de mon système ?



– Non, mais il nécessite des compétences. S’il y a un problème, Marina sera incapable de le régler, elle va paniquer et se culpabiliser de l’échec de la mission. Ce voyage doit lui faire du bien, pas du mal.

– Et moi, tu me demandes si j’ai envie d’y aller ?

– Bah, l’air de la campagne te fera du bien. Tu prendras une provision de corn-flakes de ta marque préférée et je ne peux pas imaginer qu’ils n’aient pas de wifi là-bas.

– Tu sais très bien pourquoi je veux pas sortir d’ici.

– Tu es tout de même allé voir ton père.

– J’irai plus. Je l’ai choqué grave.

– On est choqué si on t’a connu avant. Si tu fais bien attention de coiffer tes cheveux à gauche et de montrer ton profil droit, ce n’est pas si terrible. Même une personne impressionnable comme Marina s’y est habituée.

– En gros, tu me fais du chantage. Soit j’accepte d’aller respirer le bon air des Abruzzes, soit Marina ne va pas voir sa mère.

– C’est à prendre ou à laisser. Deuxième condition : je ne veux pas que Marina passe la douane avec ma voiture. Donc toi et moi, nous irons faire nos courses en Italie dans l’hypermarché qui se trouve un peu après la frontière, à droite sur la route de Bari. Marina nous y rejoindra en taxi. Nous ferons semblant de nous rencontrer par hasard au rayon cosmétiques et je lui refile-  
rai la clé de ma voiture. Même chose au retour.

– Son chip ne déclenchera pas l’alarme.

– Ce n’est pas négociable.

– Mmm. Et la troisième condition ?

– Que tu te comportes comme un être civilisé chez la cousine de Marina, que tu la remercies de son hospitalité, que tu manges ce qu’il y aura dans ton assiette, que tu l’aides à débarrasser la table etc. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

– C’est bon, j’ai plus six ans !

*1<sup>er</sup> décembre*

**Lea**

Un texto d’Ahmad : « Tu es à la maison ce week-end ? Je pourrais repeindre ta cuisine. Tu aimerais quelle couleur ? » J’ai relu le SMS, songeuse. Repeindre ma cuisine... Effectivement, elle en aurait bien besoin. Pourquoi est-ce qu’il me le proposait précisément le week-end où Marina et Alex étaient absents ? Alex aurait pu l’aider à pousser le frigo. Je n’avais pas envie de m’abîmer le dos à déplacer de lourdes charges. Ou alors voulait-il justement profiter de l’absence d’Alex ? J’avais remarqué que le courant ne passait pas entre eux. Possible aussi qu’il n’ait pas envie de rester seul tout le week-end. Il était peut-être de ces hommes qui n’arrêtent pas de critiquer leur femme, mais s’ennuient dès qu’elle s’absente. Cela dit, me retrouver seule avec lui ne me déplaisait pas... Toutefois, j’avais plutôt pensé passer le week-end dans mon hamac avec un bon roman. Si Ahmad venait repeindre ma cuisine, je me sentirais obligée de l’aider, de lui préparer à manger... Si je laissais passer ma chance, il ne me ferait sans doute pas cette proposition une deuxième fois. Aurais-je vraiment envie un jour de repeindre cette fichue cuisine ? Et puis réfléchir à une couleur... Rien que cette idée me fatiguait.

*3 décembre*

**Lea**

Je n’osais pas imaginer la quantité de cafards crevés, miettes agglomérées, lardons égarés et autres restes peu ragoûtants qui devaient traîner derrière ma cuisinière et mon frigo. Je ne pouvais pas laisser Ahmad contempler ce désastre. Je les avais donc déplacés moi-même et enlevé une quantité appréciable de saletés.

Avant même qu'il arrive, j'étais déjà crevée.

Il m'a reproché de ne pas l'avoir attendu pour déplacer mes meubles et s'est mis au travail. Il était efficace. Profitant du temps exceptionnellement doux pour la saison, j'avais préparé des grillades et un gâteau au chocolat pour le remercier. Il n'avait pas l'air d'avoir faim et mâchait silencieusement ses merguez les yeux dans le vague.

J'ai observé :

- Tu as l'air soucieux.
- J'aimerais retourner dans le coin aux vipères.
- Je croyais qu'elles t'effrayaient.
- Je ne les aime toujours pas, mais j'ai décidé d'affronter le vieux pour savoir ce qu'il me veut.

- Quel vieux ?

- Celui dont mon père me disait de me méfier. Je pense que c'est lui qui a mis Latif dans mon grenier, qui fait du bruit dans les fourrés et me suit dans la rue.

J'ai tressailli. Depuis le début, je sentais qu'il me cachait quelque chose. À présent, j'allais découvrir quoi. Il m'a fallu tout mon professionnalisme pour cacher mon émotion et demander sur un ton neutre :

- Tu as une idée de qui il pourrait s'agir ?
- Non.
- Pourquoi est-ce qu'il se manifesterait dans le coin aux vipères ?

Il a baissé la voix.

- Parce que c'est là que j'ai entendu du bruit et parce que je pense que tout ça est lié.

- Comment ?

- Tu as fini tes merguez ? Alors allons-y. C'est là-bas que je dois te raconter ce qu'il m'est arrivé.

Je jubilais. Enfin, il s'était décidé. J'avais bien fait de ne pas le

lâcher. Je sentais que j'allais enfin en apprendre un peu plus sur ce mystérieux Latif.

Je ne sentais rien d'anormal, mais Ahmad marchait avec hésitation et regardait autour de lui avec appréhension, comme s'il s'attendait à voir surgir le vieux. Je l'ai invité à s'asseoir à côté de moi au milieu des atchitas. Il a obéi en continuant à scruter les alentours. Il regardait le sol et se taisait. Je ne savais pas comment l'encourager à parler. Un silence pesant s'est installé. Même les atchitas, qui l'instant d'avant bruissaient, agitées par la brise, restaient à présent immobiles. Au bout d'un moment, j'ai demandé :

– Tu penses que le vieux dont parlait ton père aurait un lien avec celui qui a guéri ma morsure ?

– Oui.

– Pourquoi ?

Il a commencé d'une voix hésitante :

– Tu ne vas pas me croire. Il m'est arrivé la même chose qu'à toi. J'ai été mordu par un serpent à l'âge de sept ans. Quand mon père l'a vu, il a crié « La malédiction du vieux ! » Il m'a porté en courant jusqu'à la maison. Il a entaillé la morsure, aspiré le venin, fait brûler des herbes et mis la cendre dans la plaie. Ensuite, il m'a enfermé dans une pièce sans fenêtre dans laquelle il brûlait des herbes. Il a appuyé sa grosse main sur ma poitrine pour m'empêcher de me lever, alors que je suffoquais. J'étais terrifié. Il psalmodiait dans une langue que je ne connaissais pas. Comme toi, j'ai dû perdre connaissance et j'ai eu une vision ou un rêve prémonitoire, comme tu voudras. Je me suis vu, cherchant ce vieux dans un endroit étrange avec des arbres énormes et tortueux, des broussailles épineuses et des yeux qui m'épiaient : ton jardin. Quand je me suis réveillé, mon père était toujours assis sur mon lit et me tenait les mains. J'ai ouvert les yeux, il m'a serré dans ses bras à m'étouffer. Il m'a dit que les

serpents m'avaient accepté puisque j'avais survécu, que désormais, je ne devais plus les craindre, mais leur rendre hommage en cultivant leur plante sacrée et me méfier du vieux qui voudrait me faire tomber en son pouvoir. Mon père m'a aussi donné un petit sac avec d'étranges graines en forme d'étoile.

– Ton père ne t'en a jamais dit plus sur ce vieux ?

– Non. Il m'impressionnait beaucoup. Je n'osais pas lui parler sans qu'il m'interroge. Quelques mois plus tard, j'ai marché sur la queue d'un serpent. Au lieu de me mordre, il est parti. J'ai raconté l'événement à mon père. Je pensais qu'il serait content que ses soins m'aient rendu invulnérable. Au lieu de ça, il m'a dit : « Remercie Dieu pour ta guérison et demande-lui pardon pour mon idolâtrie. Dans son infinie miséricorde, il comprendra que j'ai agi comme je l'ai fait, uniquement pour sauver ce qu'il m'avait donné de plus précieux : mon fils. » Sur le moment, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Mon père était très pieux. Il ne manquait à aucun de ses devoirs de musulman et il combattait les infidèles. Je me disais que c'était bien la dernière personne au monde qu'on pouvait soupçonner d'idolâtrie. En repensant à cette histoire une fois adulte, j'ai compris que ce n'était pas en priant Dieu qu'il m'avait guéri, mais en invoquant je ne sais quelle idole.

J'ai hoché la tête. Pour moi, il n'était pas plus idolâtre de se prosterner devant Allah, que de se signer devant Jésus ou d'honorer un dieu égyptien. Ce n'était pas le moment de briser l'élan de confidences d'Ahmad. J'ai gardé mes réflexions pour moi et me suis bornée à remarquer :

– C'est tout de même troublant que nous ayons eu la même expérience avec les serpents.

Il paraissait très nerveux.

– Bien sûr que c'est troublant. Mais le plus bizarre, c'est ça. Relève ta manche.

Étonnée de cette demande, j'ai obéi en le questionnant du

regard. Mes yeux ont brièvement croisé les siens où j'ai lu un mélange d'anxiété et de détermination.

Il a délicatement effleuré mon avant-bras. Ébahie, j'ai vu des écailles se former sous ses doigts en même temps qu'une onde de bien-être me parcourait. Je n'en revenais pas. Je regardais alternativement mon bras et Ahmad qui guettait ma réaction avec inquiétude.

– Tu étais au courant de ce qui se passait si tu me touchais, n'est-ce pas? C'est pour ça que tu évitais de me serrer la main. Comment est-ce que tu le savais?

– Ta main avait glissé à l'hôpital quand tu étais inconsciente et je l'avais remise sur le lit.

– Donc, le phénomène est réversible. Je n'avais plus d'écailles en me réveillant.

– Elles disparaissent après quelques heures.

– C'est génial!

Je frémissais d'excitation. J'avais toujours été tiraillée entre ma rigueur de scientifique et ma fascination pour les mythes. À présent, je me sentais sur le seuil de l'un d'eux. Il ne me restait plus qu'une porte à pousser pour pénétrer dans ce monde qui m'avait toujours passionnée et que j'aurais tellement voulu connaître. À ce moment précis, plus rien d'autre ne m'importait que percer ce mystère. Toutes mes soucis quotidiens: ma maison, mon travail et même mon fils... s'effaçaient devant une attraction irrésistible. Ahmad ne partageait pas du tout mon enthousiasme. Il avait pâli et paraissait mort de peur. Ses mains tremblaient. Je les ai prises dans les miennes pour le réconforter. J'ai vu avec stupeur des écailles se former sur sa peau. Il a brusquement reculé.

– Ne me touche pas!

Je l'ai lâché.

– Ahmad, attends, calme-toi. Essayons de réfléchir à ce qui

nous arrive. Je suis sûre que nous venons de trouver le chemin qui mène au vieux et à Latif.

Il a sursauté et jeté des regards inquiets autour de lui.

– Tu as entendu ?

– Non.

– Quelqu'un a crié mon nom.

– Comment se fait-il que je n'entende rien ? Il se passe des choses vraiment bizarres qu'il faut tirer au clair. Allons-y.

– Où ?

– À la recherche du vieux. Il nous montre la route à suivre.

Il a fait la grimace.

– C'est quoi ces écailles qui se forment dès que nous nous touchons ? Tu crois que nous pourrions nous transformer en serpents ?

– Pourquoi pas ? Nous sommes des leurs.

– Et si nous ne pouvions plus redevenir humains ? Tu y as pensé ? Ça ne te fait pas peur ?

– Au contraire, je trouve ça incroyable. J'ai toujours adoré les énigmes. Bien sûr, il y a un petit risque, mais il m'effraie beaucoup moins que la perspective du prochain attentat ou celle de me faire virer.

– Tout de même, c'est de la sorcellerie.

– Sorcellerie, sorcellerie... C'est simplement la manifestation d'une religion qui nous est étrangère. Est-ce que tu as pensé que Marina pratiquait la sorcellerie la première fois que tu l'as vue communier ?

– Le christianisme est une religion du Livre.

– Et l'hindouisme ?

Il n'a pas répondu. J'ai essayé de ne pas montrer que je mourais de curiosité. J'ai repris :

– Pour moi, toutes les croyances se valent. Ça ne me fait pas plus peur de me frotter à ce vieux et à ces serpents qu'à n'importe

quel autre phénomène que la science n'explique pas. Il y a des gens qui guérissent les brûlures ou font tourner les tables. Depuis que le vieux a soigné ma morsure et que j'ai découvert la nature chimérique de Latif, je suis bien obligée de croire à l'existence de phénomènes paranormaux. En ce moment, je t'avouerais que je suis très curieuse de voir où nous mène la piste du vieux. Pas toi ?

– Je ne suis pas un scientifique. Je crois qu'il n'y a de dieu que Dieu. Dieu punit les idolâtres.

J'ai soupiré.

– Il ne s'agit pas de remplacer ta foi par celle du vieux, mais juste de savoir qui il est et ce qu'il te veut.

– Dieu ne peut pas vouloir que je me transforme en serpent.

Il commençait à m'agacer.

– Je te trouve bien prétentieux de prétendre connaître l'intention de Dieu envers toi. Ensuite, s'il n'avait pas voulu que tu puisses te transformer en serpent, il t'aurait laissé mourir le jour où tu as été mordu.

– Il n'a pas pris ma vie, il a pris celle de mon père.

J'avais de plus en plus de peine à garder mon calme.

– Tu ne vas pas me faire croire que Dieu a indiqué aux Soviétiques où placer la mine qui a tué ton père, alors qu'il combattait pour l'islam.

– Arrête !

Il avait raison. Ce genre de discussion ne menait à rien, j'aurais dû le savoir. Je me suis levée et j'ai épousseté ma jupe.

– Nous devons être deux pour aller à la rencontre du vieux. Je respecte tes réserves. Si un jour, tu les surmontes, tu sais où me trouver. Je suis prête pour le voyage.

– Attends, rassieds-toi. Ça ne t'arrive jamais de douter ?

– Si, bien sûr, je doute en permanence. Est-ce que je m'occupe correctement d'Alex ? Est-ce qu'il faudrait l'obliger à voir un psy ? À suivre une formation ? Est-ce que je devrais vendre ma



propriété pour payer la reconstruction de sa mâchoire ou accepter l'argent qu'Elena m'a proposé ?

– Non, je veux dire des doutes sur ton destin, le sens de ta vie...

– Non. Garder le cap, ne pas tomber dans la haine, remplir le frigo, pailler mes fraisiers... Tout ça m'occupe suffisamment l'esprit. Je n'ai pas le temps pour des questions existentielles.

– Tout de même, garder le cap, ne pas tomber dans la haine, ça demande une certaine force de caractère qui ne t'est pas venue de nulle part.

– Je t'ai montré mes trucs pour tenir le coup.

Il a de nouveau sursauté et m'a dit d'une voix mal assurée :

– J'ai senti comme un souffle sur ma nuque. Tu as remarqué quelque chose ?

– Non.

– Je ne sais plus quoi faire. Tu crois qu'il va jouer encore longtemps avec mes nerfs ?

– Jusqu'à ce que tu craques, j'imagine. Maintenant qu'il t'a retrouvé, il ne va plus te lâcher. Il va d'ailleurs sans doute augmenter la pression.

– Et il t'a payée pour le faire ? Ça t'amuse de me faire peur ?

– Pas du tout, je te dis ce que je ferais à sa place, si j'étais en face d'une tête de mule de ton espèce. Et puis manifestement, nous devons être deux pour aller à sa rencontre. Ça me paraît plus rassurant que le laisser t'effrayer avec des signes que tu es le seul à percevoir.

Il est resté un moment sans rien dire. J'imaginai la tempête de pensées contradictoires qui devaient s'agiter dans sa tête. Je comprenais ses réticences. En même temps, j'espérais qu'il allait les vaincre, et vite, car je bouillonnais. J'ai toutefois pris mon mal en patience et attendu qu'il rompe le silence.

– Tu as raison. Il faut savoir ce qu'il en est. Je ne vais pas laisser ce vieux me pourrir la vie en jouant au chat et à la souris

avec moi. Je dois l'affronter. L'autre jour, j'avais pris ma décision. Je ne sais pas pourquoi mes doutes m'ont repris.

– Je suis prête.

Il a doucement fait glisser mon lainage pour caresser mes épaules. L'onde de bien-être qui m'avait parcourue est revenue avec une intensité redoublée. J'ai déboutonné sa chemise et passé ma main sur sa poitrine en m'amusant des écailles que mes doigts y faisaient naître. Nous nous sommes embrassés. Je sentais qu'Ahmad s'abandonnait avec autant de délices que moi à cette étrange étreinte. Au fil de nos caresses, notre désir augmentait, nos corps s'allongeaient et nos membres se raccourcissaient. Le plaisir m'a envahie et j'ai perdu le contrôle de ce qui se passait.



J'ai rouvert les yeux sur un paysage désertique. J'avais la tête au ras du sol, ce qui me donnait une perspective tout à fait inhabituelle sur mon environnement. J'étais au comble de l'excitation et n'arrivais toujours pas vraiment à réaliser ce qu'il m'arrivait. J'ai essayé de me regarder, mais mes yeux, chacun d'un côté de ma tête, ne me le permettaient pas. En revanche, j'ai vu une vipère du désert à côté de moi. J'ai voulu demander « C'est toi, Ahmad ? », mais aucun son n'a franchi mes lèvres. J'ai toutefois entendu une voix dans ma tête qui me disait : « Oui, c'est moi. Tu sais où nous sommes ? »

J'ai rampé sur un rocher pour inspecter les environs. Mon premier réflexe a été de m'aider de mes mains, mais je n'en avais plus. J'ai toutefois été surprise de la souplesse avec laquelle mon corps s'est glissé jusqu'au sommet du rocher et de constater à quel point mes écailles ventrales me protégeaient de sa surface rugueuse, tout en permettant à sa chaleur de diffuser à l'intérieur de mon corps. J'ai reconnu la silhouette caractéristique du

Djebel Barkal, au pied duquel je distinguais les pyramides. J'ai répondu :

– Nous sommes au Soudan. Karima, le bourg où vivait le vieux, a beaucoup grandi depuis la dernière fois. Il arrive maintenant tout près du site archéologique. Ce n'est pas le bon moment pour chercher le vieux. J'ai peur que quelqu'un nous voie et nous assomme. Il vaut mieux attendre la tombée de la nuit sous un rocher.

– Plutôt que d'attendre la nuit ici, je préférerais m'assurer que nous puissions retourner dans ton jardin. Il faut faire honneur à ton gâteau au chocolat. Nous reviendrons ce soir.

– OK. Tu sais comment rentrer à Telazzo ?

– Par le même chemin, j'imagine.

Il s'est enroulé autour de moi. J'ai senti mes écailles se fondre dans ma peau, mes membres repousser et la volupté m'envelopper. Nous nous sommes retrouvés dans mon jardin.

*3 décembre*

**Ahmad**

Bizarrement, toute mon angoisse à l'idée de me métamorphoser en serpent avait disparu. Cette transformation en vipère, puis de nouveau en humain était finalement simple et tellement agréable ! Je me sentais détendu comme je ne l'avais plus été depuis longtemps.

Lea aussi était radieuse. Elle m'a tendu une tranche de gâteau et un verre de limonade.

– Le vieux sait s'y prendre pour nous donner envie de faire sa connaissance, a-t-elle observé le regard pétillant.

Je l'ai félicitée pour son gâteau.

– Résumons, a-t-elle continué. Nous n'avons pas rencontré le

vieux, mais nous pouvons raisonnablement supposer que ton vieux et le mien soient le même, puisque notre métamorphose nous a menée près de l'endroit où j'ai été mordue. C'est bizarre que tu aies l'impression de le sentir ici. Quand nous sommes arrivés là-bas, nous nous sommes retrouvés dans le désert à plusieurs kilomètres de Karima où ne risquions pas de croiser quelqu'un.

– Ça ne va pas être facile d'aller à Karima. Quelques kilomètres à pied, ce n'est rien, mais en rampant ! Rien que d'y penser, j'en ai mal au ventre...

– Effectivement. Et puis, je ne sais pas trop comment nous pourrions trouver le vieux et entrer en contact avec lui sous notre forme de serpent.

– Il doit avoir l'habitude. Tu es toujours partante ?

– Un peu !

*3 décembre*

**Lea**

Une fois le soleil couché, nous sommes retournés à Karima. J'apprivoisais petit à petit mon nouveau corps et regardais fièrement les belles ondulations que je laissais derrière moi sur le sable. Glisser sur le sable tiède n'était finalement pas si fatigant. J'étais étonnée de l'efficacité de mes muscles reptiliens.

Toujours pas de trace du vieux. Par contre, nos pérégrinations nous avaient menés dans une grotte du Djebel Barkal que je n'avais pas repérée à l'époque. Elle était manifestement utilisée pour des cérémonies. On y voyait des restes d'offrandes, mais pas âme qui vive. Nous avons vu les traces d'autres serpents. Nous les avons suivies, mais elles finissaient par se perdre dans le désert.

À la fin de la nuit, nous avons amélioré notre technique de reptation, mais toujours pas rencontré le vieux.

*4 décembre*

**Ahmad**

De retour dans le jardin de Lea après avoir rampé toute la nuit, j'étais crevé. Nous avons à peine repris notre forme humaine que j'ai à nouveau entendu du bruit dans les fourrés. J'ai chuchoté à Lea :

– Je l'ai de nouveau entendu. Peut-être que nous le cherchons au Soudan, alors qu'il est bêtement ici.

– OK. Essayons de le trouver.

Nous l'avons cherché un bon moment sans succès. Il ne pouvait pas avoir quitté la propriété. J'ai fait part à Lea de ma déception.

– Tu vois Ahmad, l'archéologie demande beaucoup de patience. Tu peux passer des mois à fouiller un site et ne trouver que des fragments d'os ou de poterie. Il faut énormément de persévérance et une bonne dose de chance pour tomber sur quelque chose d'intéressant.

J'ai répondu, agacé :

– Je me fous des os et des poteries. Je veux juste trouver ce vieux qui me pourrit la vie.

– Il a l'air d'aimer le mystère. Il veut peut-être te tester, te laisser découvrir le pays de ton père avant de faire ta connaissance. Pourquoi t'inquiéter ?

*Saisis l'instant, sachant que chaque jour de ton futur est un jour qui s'en va*

- Tu as lu «Le jardin des fruits» de Saadi. Ça t’a plu ?
- Oui, mais j’ai encore préféré Omar Khayyâm :

*Homme, puisque la vie en ce monde est un leurre,  
Pourquoi te plaindre de ton sort ? Pourquoi te torturer ?  
Abandonne ton âme aux caprices de l’heure.  
Le livre du destin n’est jamais raturé.*

- Bon, maintenant, allons dormir un peu.

J’ai approuvé en bâillant et me suis dirigé vers la chambre d’amis. Lea m’a proposé de l’accompagner dans la sienne. J’ai hésité. Elle l’a remarqué et m’a dit avec un petit sourire moqueur :

- Écoute encore une fois Omar Khayyâm :

*Pauvre homme, tu n’es sûr de rien.  
On te promet le paradis.  
Tâche plutôt, je te le dis :  
Ici-bas de créer le tien.*

*5 décembre*  
**Ahmad**

Nous avons peu de temps. Une fois Marina et Alex de retour, il serait très difficile de continuer nos recherches. Lea avait proposé de retourner dans la grotte. D’après elle, les restes d’offrandes étaient récents et montraient que des gens venaient régulièrement honorer une divinité. Nous avons cherché un trou confortable avec une deuxième issue au cas où on nous repérerait, puis nous avons attendu. Je me suis accordé une petite sieste.

J’ai été réveillé en sursaut par un tremblement de terre. J’étais sûr que ma dernière heure était arrivée et que j’allais mourir

sous une pluie de cailloux. La terre tremblait de plus en plus. Pourtant, les murs et le plafond de notre cachette ne bougeaient pas. Inquiet, j'ai glissé ma tête hors de notre cachette et j'ai vu des gens arriver, tenant des bassines sur leur tête. J'ai alors compris que le séisme n'était que le bruit de leurs pas.

Ils sont entrés dans la grotte et ont déposé les bassines sur le sol. Elles contenaient de la viande, des beignets et des fruits qu'ils ont disposés sur des plateaux. Ensuite, ils ont formé un cercle autour des plateaux et se sont mis à chanter en tapant des pieds et en claquant des mains. À chaque fois que leurs pieds frappaient le sol, j'avais l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. J'ai regardé Lea pour savoir si elle souffrait autant que moi, mais je n'ai pas réussi à déceler une expression dans ses yeux de vipère.

Au bout d'un moment qui m'a paru interminable, les gens sont partis en laissant les offrandes sur les plateaux. Bizarrement, pendant qu'ils étaient dans la grotte, je n'avais pas osé échanger une pensée avec Lea, comme si j'avais eu peur qu'ils nous entendent. Un homme d'un âge indéfinissable, petit et maigre, est entré dans la caverne. Il avançait prudemment en regardant autour de lui d'un air inquiet. Il s'est approché des offrandes et a tendu la main vers un morceau de viande. Soudain, avant qu'il puisse le toucher, un énorme serpent a jailli de l'obscurité en soufflant avec colère. Il a projeté l'homme sur le sol d'un coup de queue, puis il a avalé toutes les offrandes en quelques bouchées. Il n'a laissé qu'un morceau de viande et un beignet qu'il a poussés vers notre trou avec son museau.

J'étais terrorisé par cette apparition. Heureusement, l'entrée de notre cachette était trop étroite pour que cette horrible bête puisse y passer la tête. Elle a sorti sa langue bifide et l'a promenée à l'intérieur de notre cachette. Lea et moi étions collés contre la paroi le plus loin possible de l'entrée. J'aurais voulu

partir par l'issue de secours, mais je ne voulais pas laisser Lea seule et je n'osais pas lui adresser une pensée, de peur que le monstre nous entende. Enfin, il a retiré sa langue de notre abri. Il s'est couché devant notre trou et n'a plus bougé.

J'ai regardé Lea et me suis dirigé vers la sortie de secours en louant Dieu qui m'avait inspiré cette précaution. Lea a mangé la moitié de la viande et du beignet en m'indiquant de faire comme elle, puis elle m'a suivi. Une fois dehors, je me suis enroulé autour d'elle avec empressement pour fuir au plus vite. Elle s'est laissé faire sans conviction. On aurait dit qu'elle n'était pas pressée de rentrer. Quand nous sommes enfin arrivés dans son jardin, j'ai poussé un soupir de soulagement.

– Ahmad, c'était génial ! Pourquoi est-ce que tu étais si pressé de rentrer ?

– Génial ?

– C'était incroyable. Tu avais déjà vu une chose pareille ?

– Non, mais ça ne m'avait pas manqué.

– Nous sommes entrés dans la légende. La scène que nous avons vue correspond presque exactement à ce que Saïd m'a décrit.

– Possible, mais ça ne nous aide pas à trouver le vieux. J'ai bien regardé toutes les personnes qui dansaient, aucune n'était plus âgée que nous. Ou alors, est-ce que le vieux aurait pu être le type qui a essayé de voler l'offrande ? Il était un peu plus âgé que les autres, mais n'était pas vraiment vieux.

– Non, ce n'était pas lui, je l'aurais reconnu. Laisse-moi te raconter le mythe dont Saïd m'avait parlé. Peut-être que ça nous avancera. Chez certains peuples du Soudan, le futur chef doit être approuvé par un serpent sacré. S'il adopte le nouveau chef, il accepte son offrande, tourne autour de lui, puis se couche à ses côtés. S'il ne l'adopte pas, il souffle et le chasse. Ça ressemble drôlement à ce que nous avons vu, non ? Il a chassé le petit type maigre et a partagé l'offrande avec nous.



– Mouais. Ça voudrait dire qu'il nous reconnaît comme les futurs chefs? L'histoire de Saïd ne dit pas que le serpent sacré partage son offrande.

– Effectivement. Il y a une chose qui m'a beaucoup troublée. Nous nous sommes instinctivement abstenus de communiquer par la pensée dans cette grotte. Comment tu expliques ça?

– Ça va te paraître idiot, mais j'avais comme l'impression que les gens et le serpent auraient pu nous entendre si nous avions échangé des pensées.

– J'ai eu exactement le même sentiment. Si nous nous comprenons par la pensée, il n'y a pas de raison qu'il ne puisse pas faire la même chose. Nous devrions essayer d'entrer contact avec lui.

– Je n'ai pas envie de retourner là-bas. Il pourrait ne faire qu'une bouchée de nous.

– Tu as eu l'impression qu'il voulait nous manger? J'ai trouvé plutôt sympa qu'il partage son offrande avec nous. D'ailleurs, je t'ai encouragé à y faire honneur, parce que j'avais peur de le vexer en refusant son cadeau.

– Il voulait peut-être juste nous engraisser. Tu as vu comme il a passé sa langue dans notre trou? Heureusement qu'il était trop petit pour lui.

– Les serpents hument leur environnement avec leur langue qui est très sensible aux molécules odorantes. Il m'a paru curieux, mais pas agressif.

– Ensuite, il s'est couché devant notre trou pour nous empêcher de sortir. Heureusement qu'il y avait une issue de secours.

– D'après le mythe de Saïd, c'est plutôt bon signe quand le serpent se couche à côté de toi. Tu t'es senti en danger?

Je n'avais pas envie de lui avouer ma peur.

– Je trouvais ce serpent vraiment énorme par rapport à nous. S'il avait eu de mauvaises intentions, nous n'aurions pas fait le poids. Je suis rassuré d'apprendre que sa langue ne pique pas.

Mais bon, avec tout ça, nous ne savons toujours pas où se cache le vieux. Et puis... Je suis croyant. Ça me tracasse d'être en train de commettre des péchés comme l'idolâtrie et l'adultère.

Elle a haussé les épaules.

– Tu n'as pas adoré d'idole. Et puis l'infidélité... Tu y résisterais mieux, si tu avais une vraie vie de couple.

*Sur nos routes, Tu as multiplié les pièges.*

*Que nous nous fassions prendre et nous sommes perdus.*

*Rien n'arrive pourtant sans toi ou me trompé-je ?*

*S'il en est bien ainsi, que nous reproches-tu ?*

– Tu aimes bien citer Omar Khayyâm quand il t'arrange.

– J'adore sa façon de prendre la vie du bon côté. Allez, Ahmad, détends-toi. La vie nous a apporté assez d'épreuves. Si elle nous donne maintenant un peu de miel, dégustons-le.

Elle a caressé ma joue. J'ai repoussé sa main.

– Arrête. Je ne veux pas y retourner maintenant.

Je l'ai attirée sur mes genoux. J'ai refermé mes bras autour de sa taille en faisant bien attention de ne toucher que le tissu et l'ai serrée contre moi. Les yeux fermés, j'ai imaginé quelques instants ce que nous aurions vécu ensemble, si nous nous étions rencontrés avant nos mariages malheureux. J'ai continué :

– J'aimerais juste...

J'ai eu de la peine à trouver mes mots. Elle a complété :

– Être simplement un homme et une femme qui passent de bons moments ensemble, sans que ça les entraîne dans des histoires surnaturelles.

– Oui, c'est ça.

– Ça va être difficile.



Nous avons décidé de nous consacrer intensivement à la recherche du vieux pendant l'absence de Marina et Alex. Lea aurait voulu retourner dans la grotte du Djebel Barkal pour essayer de discuter avec le serpent géant. J'étais plutôt d'avis de rechercher le vieux là où il avait le plus de chance de se trouver. Lea se rappelait qu'il habitait une maison dans la palmeraie de Marawi au bord du Nil. Nous avons retrouvé la maison avec un bosquet d'atchitas à côté de l'entrée, mais elle était vide. J'ai suggéré qu'il était peut-être à la mosquée, étant donné qu'il était l'heure de la prière. Nous avons rampé jusqu'au centre de Karima en prenant bien soin de rester discrets. À la fin de la prière, nous avons observé les fidèles se disperser. Aucun ne s'est dirigé vers la palmeraie.

– S'il a déménagé, nous ne sommes pas au bout de nos peines, a grogné Lea. Karima est un gros bourg avec des centaines de maisons.

– Tu es sûre de ne pas t'être trompée d'endroit ?

– Oui, je suis sûre. Il y a ce bosquet d'atchitas à côté de la porte. Il a pu aller voir un malade ou boire le thé chez un ami. Essayons de faire un tour et de capter des conversations. Nous repasserons chez lui en fin de soirée pour voir s'il est revenu.

Nous avons rampé dans les rues, heureusement mal éclairées, nous sommes entrés dans plusieurs cours où nous avons entendu des voix. Le manque de pluie et la rareté du poisson revenait souvent dans les conversations. Une à une, les lumières s'éteignaient dans les cours. Nous sommes repassés dans la palmeraie. La maison du vieux était toujours vide.

*10 décembre*

**Lea**

Nous sommes retournés chaque soir à Karima. Nous avons

arpenté les rues, la palmeraie, les bords du Nil, laissé traîner nos oreilles - pour autant que les vipères aient des oreilles - dans les cafés, auprès des vieux qui discutaient à l'ombre d'un gros figuier, à la mosquée, au marché: rien.

En insistant, j'ai réussi à convaincre Ahmad de retourner dans la grotte du Djebel Barkal pour essayer d'entrer en contact avec le serpent, mais personne ne lui a apporté d'offrande et il ne s'est pas manifesté. Nous étions déçus. Alex et Marina allaient rentrer et nous devrions interrompre nos recherches. Je n'avais pas non plus envie de mettre un terme aux agréables préparatifs de nos voyages. Même si je m'étais juré de ne plus me laisser aveugler par l'amour, je devais reconnaître qu'Ahmad occupait une place croissante dans mes pensées. Je me surprénais de plus en plus souvent les yeux dans le vague à imaginer avec délectation notre prochaine métamorphose. Je lui ai donc proposé d'invoquer un changement d'horaire le forçant à rentrer tard au moins un soir par semaine, une fois Marina endormie dans notre chambre d'amis.

– Bonne idée, a-t-il approuvé. Tiens, moi aussi, j'ai pensé à nous.

Il a sorti deux paires de gants de soie. Il en a enfilé une et m'a tendu l'autre. Je me suis étonnée.

– Tu as froid?

Il a caressé ma joue de sa main gantée.

– Non. Même si j'aime jouer à la métamorphose avec toi, je te préfère de loin sous ta forme humaine. Avec ces gants, tu la garderas plus longtemps.

J'ai souri, amusée de son souci de prolonger les préliminaires, alors qu'il se montrait toujours tellement pudique, puis j'ai mis mes gants.

12 décembre

**Ahmad**

Lea a tellement insisté, que j'ai accepté de retourner dans la grotte du serpent un dimanche. Elle voulait essayer d'entrer en contact avec lui pour lui demander où était le vieux. Malgré ses théories, je n'arrivais toujours pas à me persuader que ce monstre nous voulait du bien. Toutes les pistes que j'avais proposées pour essayer de trouver le vieux n'avaient rien donné, j'avais donc fini par suivre Lea à contrecœur.

La même scène s'est reproduite. Lea est sortie de notre cachette et a dit poliment en pensée :

– Je vous remercie de votre générosité. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Lea Caccini et voici mon compagnon Ahmad Salah al-Din. Nous recherchons un monsieur âgé qui guérit les morsures de serpents. Pourriez-vous nous indiquer où il se trouve ?

Le rire du serpent a résonné dans ma tête et dans la grotte.

– Ismaïl m'avait prévenu que les femmes européennes manquaient de la plus élémentaire bienséance, mais je ne m'attendais tout de même pas à un pareil toupet.

– Je vous demande pardon, a dit Lea sans se démonter. Dans mon pays, la façon dont je vous parle est parfaitement courtoise. Si cela ne vous convient pas, dites-moi comment je dois m'adresser à vous sans vous manquer de respect.

Le serpent a de nouveau rigolé.

– Est-ce que tu sais qui je suis ?

– Euh... non, mais je serais ravie de l'apprendre.

– Je suis Mehen.

– Le dieu-serpent !

– Lui-même.

– Quel honneur !

– Je ne te le fais pas dire. Que fait-on en présence d'un dieu ?  
– On se prosterne, ai-je hasardé.  
– Très juste, a dit Mehen.  
– Comment une vipère des sables est-elle censée se prosterner ?  
a demandé Lea.

– Tu es vraiment drôle.

Il nous a touchés de son museau, ce qui nous a immédiatement rendu notre forme humaine. Je me suis jeté face contre terre. Lea m'a imité.

– Relevez-vous, a dit Mehen après un moment.

Je me suis dépêché d'attraper un plateau pour cacher ma nudité et j'en ai tendu un autre à Lea.

– Tu peux bien cacher tes organes reproducteurs. Devant ton dieu, tu es nu corps et âme. Quelle est votre requête ?

J'ai essayé de me retenir de penser que je n'avais de dieu que Dieu, sans y arriver. J'ai espéré que Mehen n'entendrait pas ce qui se passait dans ma tête.

– Ahmad aimerait savoir qui est la personne qui a mis une momie dans son grenier, qui le suit, l'appelle et lui souffle dans le cou sans jamais se montrer. En ce qui me concerne, je suis très intriguée par cette momie, par sa nature chimérique et sa présence dans un sarcophage vieux de 2'800 ans.

Mehen a de nouveau rigolé.

– Ismaïl, mon fidèle serviteur, a fait du bon travail. Il a bien profité du pouvoir que je lui avais donné et, comme je le lui ai demandé, il vous a guidé vers moi, tout en gardant le mystère qui sied à ma nature divine.

– Je serais bien sûr ravie que vous répondiez à nos questions, a dit Lea, mais j'imagine qu'Ismaïl ne s'est pas donné la peine de nous mener à vous uniquement dans ce but.

– En effet, je lui ai ordonné de vous conduire à moi parce que vous me devez allégeance. Je vous ai rendu la vie un jour où vous

auriez dû la perdre. Depuis lors, vous m'appartenez.

Le serpent a marqué une pause et nous a regardé alternativement Lea et moi en balançant sa grosse tête de gauche et de droite à quelques centimètres de nous. J'ai frissonné. J'essayais de m'abstenir de penser pour qu'il ne puisse pas deviner à quel point j'étais terrorisé, mais mes pensées se bousculaient dans ma tête. La phrase écrite sur le cercueil m'est revenue en mémoire: «Nul n'échappe à son destin». Ainsi, c'était ça! Mon destin était de devenir l'esclave ou, qui sait, la proie de cette horrible bête. J'aurais préféré mourir le jour où j'avais été mordu.

Mehen a poursuivi:

– Lea, je te veux pour épouse. Ahmad, tu seras mon prêtre.

L'étau d'angoisse qui m'oppressait s'est légèrement desserré. J'ai respiré un peu plus librement. Prêtre était déjà une perspective nettement plus enviable que celle que j'avais imaginée. Devais-je y croire ou s'agissait-il d'une ruse pour endormir ma méfiance? En quoi pouvait constituer la tâche de prêtre auprès de ce gros serpent? Pourquoi avait-il besoin d'un prêtre? J'ai réalisé qu'il entendait sans doute tout ce que je pensais et me suis concentré sur la situation présente, en essayant de m'abstenir de toute réflexion.

– Hum, a dit Lea avec son sens pratique habituel. Comme vous êtes un dieu, vous savez sans doute que dans mon pays, on demande le consentement des deux partenaires. De plus, j'ai des responsabilités familiales...

– Tu refuses de m'épouser?

– Je n'ai pas dit ça. J'aimerais pouvoir donner mon avis et pour en avoir un, je souhaiterais savoir ce que vous attendez d'une épouse.

J'étais sûr que Mehen allait la tuer ou au moins l'envoyer à terre d'un coup de queue, mais il s'est contenté de répondre sur un ton désabusé:

– J’ai des épouses nubiennes depuis la nuit des temps. J’ai voulu essayer une Européenne pour changer. Ismaïl m’a dit que les femmes blanches étaient très compliquées. Il a raison, le brave. Il me semble pourtant que tous les mâles du monde prennent une épouse pour la même raison : assurer leur descendance.

– Certains hommes ont aussi tendance à considérer leur épouse comme leur servante. Ce ne sont pas ceux que j’apprécie le plus.

– Comment oses-tu me comparer à un homme ? Je suis un dieu. La femme d’un dieu est toujours comblée. J’ai demandé une épouse européenne pour une deuxième raison. Cette région est infestée d’imbéciles qui creusent des trous partout et profanent les tombes de mes fidèles au nom de ce qu’ils appellent la science. Je veux que tu m’en débarrasses.

– Ces gens n’ont pas de mauvaises intentions. Ils sont fascinés par les civilisations anciennes et essaient de les comprendre à partir des vestiges qui ont subsisté jusqu’à notre époque. Je suis venue au Soudan pour la même raison qu’eux.

– Quand tu seras ma femme, je te raconterai tout ce que tu veux savoir sur ma civilisation sur l’oreiller. Tu n’auras plus besoin de commettre des sacrilèges pour assouvir ta curiosité. Tu trouveras un moyen d’amuser ces crétins ailleurs, pour qu’ils laissent mon Djebel Barkal en paix.

– Comment ?

– Je te laisse y réfléchir. Tu les connais mieux que moi.

Lea a souri.

– Vous dites que les Européennes sont compliquées et les archéologues des imbéciles. N’empêche que vous connaissez drôlement bien les arguments qui les convainquent.

Mehen lui a adressé un clin d’œil et s’est tourné vers moi. Puisqu’il n’était rien arrivé de fâcheux à Lea, je me suis risqué à demander :



– Pourriez-vous m'expliquer à moi aussi en quoi consisterait mon rôle à votre service?

– Veiller à mon bien-être, accomplir les rites, me tenir informé de la marche du monde. Les prêtres à mon service sont des gens puissants et respectés. Ismaïl te renseignera mieux que moi. Écoute ce qu'il a à te dire au lieu de le fuir.

– Où est-il?

Mehen s'est remis à rire.

– Il est là où le devoir l'appelle. Tu dois mériter la charge que je vais te confier et tu as encore des progrès à faire. Vous allez rentrer chez vous. Vous n'êtes pas prêts. Toi, Lea, tu poses beaucoup trop de questions et toi Ahmad, tu es encore habité par le dieu de ton renégat de père. Je veux que vous me vénériez sincèrement. Je ne suis pas pressé. J'ai l'éternité devant moi et de toute façon, vos vies m'appartiennent. Un jour, vous serez prêts à faire ce que j'attends de vous. Ce jour-là, je vous appellerai et vous serez heureux de me prêter inconditionnellement allégeance.

Là-dessus, il nous a touchés avec son museau, nous indiquant par-là que l'entretien était terminé.

*14 décembre*

**Lea**

– M'man, c'était trop cool les Abruzzes! Il y avait un wifi à super haut débit. Pourquoi tu me laisses végéter avec une connexion préhistorique?

– À cause du prix de l'abonnement.

– Encore tes histoires de fric. Et puis tu sais, j'ai mangé des corn-flakes bio trop bons, fabriqué à partir d'une variété de maïs rustique qui n'a pas besoin de pesticides. Comme ça, on lègue

des sols corrects aux générations futures. Ils sont super bons et on les trouve même à Telazzo chez «Orto verde» pour dix euros la boîte.

– Dix euros ! Je n'entre pas en matière. Tu as intérêt à te trouver un job pour te les payer ou à cultiver toi-même ton super maïs.

Alex m'énervait à nier en permanence notre situation financière délicate. J'ai soupiré. Je ne voulais pas me fâcher une nouvelle fois avec lui, alors qu'il était manifestement de bonne humeur. J'ai changé de sujet.

– Comment s'est passée la capture des écureuils ?

– Pas exactement comme je l'avais prévue. La cousine de Marina bosse pour le parc national des Abruzzes. Elle nous a expliqué qu'il était plus simple de faire nicher les écureuils dans des nichoirs. Une fois que les petits sont nés, on embarque le nichoir avec toute la famille et on les installe ici. Au début, les parents sont un peu paumés, mais s'ils trouvent plein de nourriture, ils s'adaptent assez vite. Faudra planter des noisetiers.

– Tu ne sais pas reconnaître un noisetier ? Il y en a plein dans le jardin !

– On se calme. Pratiquement, le transfert des écureuils n'est pas très compliqué, mais il faut des autorisations. Un parc national ne traite qu'avec des institutions officielles. Donc, la cousine de Marina a pris contact avec notre ministère de l'environnement, qui est d'accord sur le principe de réintroduire des écureuils à Telazzo. Par contre, il ne veut pas donner l'autorisation de les introduire dans un jardin privé qui peut être vendu du jour au lendemain. Alors, la cousine de Marina a proposé de créer une fondation officielle avec des buts, des statuts et tout, ce qui garantirait la protection du jardin à long terme. Notre ministère accepterait de traiter avec une fondation sérieuse, dans laquelle il serait représenté.

– Je ne fais pas confiance à ces gens. Ils n'ont jamais levé le petit doigt pour sauver les dernières surfaces vertes de Telazzo.

– Ouais, elle y a pensé. Son plan, c'est de minoriser ces enfoirés. Donc, dans le conseil d'administration, on inviterait un spécialiste des écureuils, un représentant du parc des Abruzzes, toi, plus quelques people intéressés par l'écologie, comme un prince héritier ou un acteur connu. Comme ça, notre ministre sera flatté de dîner avec des gens en vue et il n'osera pas proposer de vendre le terrain à un promoteur.

– Et moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ?

– Tu peux me remercier. J'ai dit que tu serais peut-être d'accord de vendre ta propriété à cette fondation, à condition que tu puisses continuer à habiter la maison, cultiver le jardin et te vautrer dans ton hamac. Donc, dans le contrat, il y aurait une clause qui te garantit la jouissance de la maison, ainsi qu'à tes héritiers.

– Qui finance cette fondation et combien est-ce qu'elle m'offre pour ma propriété ?

– Ben ça, je le sais pas encore exactement. La cousine de Marina a un pote, Francesco, spécialisé dans le financement participatif. Il trouve que l'idée de racheter le domaine d'une aristocrate ruinée pour le soustraire aux promoteurs et en faire une réserve à écureuils est assez vendeuse. Il a proposé de faire un petit film qu'on diffuserait sur les réseaux sociaux : on y verrait Marina donner un corn-flake à Abraham, expliquer comment elle a refusé d'accepter l'extinction des écureuils à Telazzo et eu l'idée de créer un sanctuaire pour ces animaux. Francesco trouve que Marina est parfaite pour ce rôle. Elle a la tête de Madame Toutlemonde, elle est gentille et rassurante. Il a déjà fait des récoltes de fonds de ce genre et a réuni entre cent mille et cent vingt mille euros.

– Quoi ! Cent mille euros ? On m'en a proposé quatre millions.

– Tss... Quatre millions si tu dégages d'ici, si on démolit la

maison de tes ancêtres et qu'on rase tes caroubiers chéris. Avec ce qu'on te propose, tu continues à vivre exactement comme maintenant, mais tu as cent mille euros sur ton compte et tu ne dois plus payer ces impôts fonciers qui plombent ton budget. Ça veut dire que tu pourras me payer une nouvelle mâchoire pour mes dix-huit ans, réparer le toit qui fuit, m'offrir une imprimante 3D et me nourrir aux corn-flakes bio. C'est Byzance, non ?

– Et moi dans tout ça, qu'est-ce que je deviens ?

– Ce que tu veux. Soit, tu continues ton boulot de flic comme maintenant, soit tu en profites pour changer de job. Avec tout le fric que tu vas recevoir, tu pourrais retaper une ou deux chambres pour les visiteurs. Quand Francesco a fait le modèle d'affaires, il s'est dit qu'une réserve à écureuils, ça allait attirer du monde. C'est mignon, les écureuils. Les gens qui auront financé la réserve auront envie de venir les voir. Ce serait bien d'avoir un centre d'accueil où ils pourront se renseigner sur le projet, boire un café et acheter des souvenirs. Pour ceux qui viennent de loin, ce serait cool de passer la nuit dans un authentique manoir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le matin : petit déjeuner avec confitures maison et jus d'oranges du jardin. Tu vois le genre ?

– Je ne me vois pas trop dans le rôle de l'aimable châtelaine accueillant ses hôtes.

– Moi non plus. Pour être franc, j'avais pensé que tu pourrais continuer ton boulot actuel quelque temps, histoire que l'affaire soit lancée et que l'argent commence à entrer. Marina est d'accord de s'occuper de l'accueil, faire les chambres, les petits déjeuners, etc. Elle a de l'expérience dans l'hôtellerie et trouve qu'elle te doit bien ça.

– Elle ne va quand même pas travailler pour rien.

– Ben, au début, elle se contenterait de ce qui reste une fois les frais déduits. Ensuite, bien sûr, elle espère que l'affaire marchera et qu'elle pourra gagner sa vie. Elle aimerait tellement

prouver à Ahmad qu'elle vaut encore quelque chose. Retrouver un salaire lui rendrait sa dignité. Elle en a vraiment marre de son air pincé chaque fois qu'elle lui demande de l'argent.

– Si Marina se charge de l'intendance et de l'accueil, qu'est-ce que je deviens dans votre plan ?

– Tu pourrais t'occuper de la gestion, du jardin, des rénovations, du contact avec le parc national et les autorités...

– Mmm. Et toi ?

– Du site Internet et de la promotion sur les réseaux sociaux.

– Sympa, mais pas très stimulant pour quelqu'un qui aime les défis. Igor m'a dit qu'il t'a transmis le lien de la mise au concours d'une bourse du MIT pour les jeunes prodiges de ton genre. Tu as eu le temps d'y jeter un coup d'œil ?

– Ouais. J'ai réussi la première série de tests.

– Bravo ! Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ?

– Parce que je ne vais pas continuer. Igor me saoule avec son ambition. Depuis que je ressors officiellement avec sa fille chérie, il faut que je devienne un beau-fils potable, genre : mutilé, d'accord, mais tellement brillant ! Il a rien compris, ce pauvre con. Papa aussi est un mec brillant, capable de pondre des algorithmes de ouf. Ça l'a pas empêché de péter un plomb quand il a eu un coup dur, alors que la mère de Khaled, qui torche les vieux dans un home, l'a surmonté en aidant des gens. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à faire des conneries ou des trucs positifs ? Pas le QI en tous cas. C'est ce genre de sujets qui me prend la tête ces temps. Mon défi, en ce moment, c'est d'encaisser ce qui m'est arrivé sans faire le con ni la victime. Avec Dana, on veut reconstruire notre relation. Elle doit apprendre à me regarder comme un mec normal et moi je dois accepter que ça soit pas facile pour elle. Entre-temps, je me suis remis à la muscu, demain, Yannis vient faire du basket et je vais désherber une plate-bande et planter du maïs rustique. Le plan, c'est d'être suffisamment

sûrs de nous pour aller au bal du lycée en fin d'année. Igor est complètement à côté de la plaque avec son MIT. Il peut se le foutre où je pense.



J'ai allumé un feu de cheminée et me suis allongée sur mon canapé. Je m'étais réjouie de la sortie du dernier Mankel, mais je n'arrivais pas à me concentrer sur ma lecture. Alex m'avait époustouflée par sa maturité. Je l'aurais volontiers serré dans mes bras pour lui dire combien j'étais fière de lui, mais je n'avais pas osé. Il m'était apparu pour la première fois adulte et cela m'avait intimidée. Avec son fichu caractère, Dana lui avait rendu sa fierté.

L'idée de la fondation n'était pas idiote. Combien de temps tiendrais-je seule face aux promoteurs? Je n'étais pas non plus à l'abri d'une expropriation. Cette solution me paraissait le meilleur moyen de protéger mes chers arbres. Tout de même, vendre mon domaine pour cent mille euros, alors qu'il en valait quatre millions...

De toute façon, est-ce que tout ça avait encore un sens, puisque j'allais épouser Mehen? Je n'aimais pas mon travail actuel, mais j'aimais encore moins que quelqu'un - fût-ce un dieu - décide de mon destin à ma place. J'avais le même problème avec le projet d'Alex, ce n'était pas le mien. Accueillir des touristes blasés et gérer le stock de papier toilette d'une chambre d'hôtes ne m'intéressait pas du tout.

Je m'étais rebellée contre mon éducation catholique. J'avais épousé un roturier contre l'avis de mon père et mené des recherches au Soudan contre celui de ma mère. Quand Claudio avait été licencié, j'avais trouvé ce travail à la police pour garantir un revenu stable à notre famille, puis quand il m'avait trahie, j'avais pris la décision de le quitter. Bref, j'avais été aux

commandes à chaque moment important de ma vie. Confier la barre du bateau « Lea » à quelqu'un d'autre, ne faisait pas partie de mon schéma de pensée.

Penser à mon avenir me rendait insomniaque. Je me réveillais souvent en sueur et restais des heures à me retourner dans mon lit à me demander ce que Mehen ferait de moi, comment je supporterais d'être séparée d'Alex et qui s'occuperait de lui quand je serai partie. Son père ? Quel genre d'homme Claudio serait-il devenu à la fin de sa peine ? Comment tolérer que cet extrémiste revienne à la maison et reprenne sa place de père auprès de mon fils ? Comment abandonner tout ce qui avait été ma vie pendant trente-sept ans ?

Je me torturais aussi l'esprit avec des questions auxquelles seul Mehen avait la réponse. Quand Ismaïl m'avait sauvé la vie, je n'avais pas du tout mesuré ce que signifiait prêter allégeance aux serpents. J'avais semé l'atchita, traité amicalement les vipères apparues dans le jardin et relégué cette histoire aux oubliettes. La boule au ventre, j'ai réalisé que, sans m'en rendre compte, j'avais échangé ma vie contre ma liberté.

Cette constatation m'effrayait et me révoltait à la fois. Je ne m'étais pas débarrassée du carcan d'une religion pour me retrouver sous l'emprise d'une autre... Cela dit, partager la vie d'un dieu de l'Égypte antique et bénéficier d'informations authentiques de toute première main ? Quelle archéologue n'aurait jamais osé en rêver ? Et puis, sous ses dehors impressionnants, mon futur mari avait l'air plutôt bon vivant, curieux d'épouser une Européenne malgré les complications que ça impliquait et doté d'un certain sens de l'humour. Cela le rendait tout compte fait assez sympathique et presque humain. De plus, il se donnait la peine de me séduire avec une proposition alléchante, alors qu'il pouvait simplement m'imposer ce mariage. Une partie de moi-même craignait de s'en remettre à un inconnu, mais l'autre

était terriblement tentée par l'aventure. Peut-être qu'il serait possible de négocier avec lui les modalités de cette union?

*10 mai*

**Ahmad**

Je suis entré discrètement dans la propriété de Lea. Elle m'avait donné la clé d'une entrée secondaire donnant sur une ruelle peu fréquentée. Comme tous les mercredis soir, j'avais rendez-vous avec elle dans le coin aux serpents. Je me suis approché sans bruit et j'ai vu qu'elle dormait, nue, appuyée contre le tas de sable. Elle avait dû jouer avec les vipères en m'attendant. Je l'ai contemplée un moment à la lueur de la lune, me remémorant les odes de Hafez. Je me suis assis à côté d'elle et j'ai commencé à écrire sur sa peau. C'était notre jeu. Je lui apprenais le persan en traçant des lettres écailleuses sur son corps, ensuite elle devait les reproduire sur le mien. Elle s'est réveillée en sursaut.

– Ahmad, espèce d'idiot ! Tu m'as fait peur.

– Je n'allais pas te regarder dormir toute la nuit, alors que nos moments d'intimité sont si rares.

– Je vois que tu as commencé la leçon sans moi. Qu'est-ce que tu as écrit ?

– « Éshqam ». Ça signifie « mon amour ».

– Tu es sérieux ?

– Pourquoi pas ?

– L'amour est un piège dans lequel je ne veux plus tomber.

– Faut-il toujours nommer les sentiments ? Ne peut-on pas simplement se laisser porter par ce qu'on ressent, surtout quand c'est agréable ? Voici le poème que j'avais prévu pour nous mettre en appétit :



*La brise du printemps vient rafraîchir les roses  
Effleurant ton visage alors que tu reposes  
Oublions le passé, même s'il fut heureux  
Le charme d'aujourd'hui est trop impérieux*

Elle a souri et copié « éshqam » sur ma poitrine.

– Omar Khayyâm, je parie. Encore une invitation à profiter du présent.

– Faisons-le durer le plus longtemps possible. L'avenir ne nous appartient pas. Prête pour un voyage à Karima ?



Nous avons arpenté Karima et ses alentours pendant des semaines, sans résultat. Nous connaissions à présent la région comme notre poche. La semaine passée, notre patience a enfin été récompensée. Nous avons vu de la lumière dans la maison du vieux. Nous avons passé la tête sous la porte et vu une vieille femme alitée, mais toujours pas de trace d'Ismail. Est-ce que nous le verrions ce soir ?

La vieille femme était à demi couchée sur une chaise longue devant la maison à côté d'un feu de bois, devant lequel un vieil homme était accroupi. Il découpait des tiges d'atchitas séchées en petits morceaux qu'il jetait un à un dans les braises. Je voyais enfin Ismaïl, un homme sec aux gestes précis, habillé et coiffé de blanc. Bizarrement, la fumée dégagée par l'atchita, que j'avais trouvée tellement âcre quand j'étais petit, me paraissait maintenant agréable et aiguïait mes sens. J'ai sorti ma langue pour mieux humer. Je voyais très nettement la scène, même s'il faisait nuit et que le feu n'éclairait que très peu. J'entendais chaque parole du vieil homme, alors qu'il chuchotait. Je comprenais qu'il priait Mehen de guérir sa femme, même s'il utilisait une

langue que je ne connaissais pas. J'ai essayé de retenir ses gestes et ses paroles. Ils me seraient sans doute utiles un jour. Ismaïl s'est agenouillé à côté de la vieille femme, il lui a donné à boire, lui a pris les mains et a continué de prier. Nous sommes restés à les observer, jusqu'à ce qu'il l'aide à se lever, l'accompagne à l'intérieur de la maison et éteigne la lumière.

*10 juillet*

**Ahmad**

Semaine après semaine, nous observions comment Ismaïl prenait soin de sa femme et priait Mehen. J'avais l'impression qu'il voulait que je sois capable de le louer avec les paroles adéquates, de bien doser l'atchita pour que sa fumée soit agréable à l'odorat, bref d'apprendre mon futur métier. J'avais un bon sens de l'observation et une excellente mémoire. Je pouvais maintenant prédire les paroles d'Ismaïl avant qu'il les prononce. Pour m'exercer au dosage de l'atchita, j'allumais du feu dans le jardin de Lea. Je me surprénais parfois à chanter dans la langue d'Ismaïl. De temps en temps, je voyais les vipères émerger de leur cachette et sortir leur langue bifide, comme si elles humaient la fumée que je produisais. Je ne les autorisais toujours pas à grimper sur moi, mais je ne les craignais plus. Parfois, je me demandais s'il s'agissait de vraies vipères ou d'humains incarnés en serpents. Depuis ma rencontre avec Mehen, je ne me sentais plus suivi et j'avais l'esprit beaucoup plus tranquille. Ismaïl m'apparaissait maintenant comme un maître à suivre, plutôt que comme un psychopathe à fuir.

L'idée de devenir prêtre me plaisait mieux que celle de rester portier au Palace pendant le restant de ma carrière. J'exercerais une fonction prestigieuse, Mehen me trouverait sûrement une

nouvelle épouse et j'aurais probablement l'occasion de continuer à voir Lea. Par contre, partir au Soudan me séparerait pour de bon de Marina. Même s'il ne restait plus grand-chose entre nous, cette pensée me remplissait de nostalgie.

*29 juillet*

**Lea**

J'attendais le mercredi soir avec une impatience croissante et savourais pleinement mes moments d'intimité avec Ahmad. J'essayais de chasser l'idée que nous devrions y mettre fin un jour. Quand je lui faisais part de mes doutes, il cherchait à me persuader que Mehen respecterait le lien qu'il avait fait naître entre nous. Selon lui un dieu, par essence infaillible, devait connaître son affaire et je n'avais pas à m'inquiéter. Il estimait que les leçons d'Ismaïl m'étaient utiles pour m'adresser correctement à mon futur époux, comprendre ses attentes et sa culture. En revanche, mes préoccupations au sujet d'Alex ne paraissaient pas l'intéresser. Quand je lui en parlais, il se la jouait Omar Khayyâm, me recommandant de ne pas appréhender ce que serait demain. Il me disait de fermer les yeux et de deviner les mots qu'il traçait en persan sur moi. Ce moment de détente me faisait du bien. Je m'abandonnais à ses caresses et mes soucis s'évaporaient le temps d'une métamorphose.



J'étais certaine qu'il existait un lien entre Latif, Ahmad, Ismaïl et Mehen, mais je n'arrivais pas à l'établir. Je ne comprenais toujours pas non plus comment Latif s'était retrouvé dans le grenier d'Ahmad, ni pourquoi il reposait dans un cercueil

ancien. Nos visites à Karima ne m'apportaient aucune réponse à ces questions. Si, en regardant Ismaïl, Ahmad apprenait son futur métier, ce n'était pas mon cas. Je ne me représentais toujours pas mon rôle auprès de Mehen. J'aurais aussi voulu en savoir plus sur les implications d'épouser un dieu. Est-ce que je ne finirais pas par m'ennuyer dans une grotte? Je réalisais que j'aimais le travail de détective qu'impliquait le métier d'archéologue. Est-ce que je souhaitais vraiment que Mehen réponde à toutes mes questions sur la culture des pharaons nubien? Ne préférais-je pas qu'ils gardent une part de mystère? Il ne serait sans doute pas question de publier ce que j'apprendrais et mes découvertes révolutionnaires ne feraient pas avancer les connaissances scientifiques.

Il me venait aussi des interrogations d'ordre plus intime. Comment Mehen comptait-il assurer sa descendance? Pouvait-il prendre une forme humaine? Si oui, à quoi ressemblait-il? Engendrerions-nous des chimères? Quel serait mon quotidien? Existait-il, quelque part dans les grottes, une société parallèle, héritière de la Nubie antique où les chimères avaient leur place? Comment annoncerai-je mon nouvel état matrimonial à Alex? Quand je songeais à mon fils, les larmes me montaient aux yeux. Le reverrais-je une fois mariée? Comment garderais-je le contact avec lui? Qu'adviendrait-il de lui? Comment se débrouillerait-il? Par certains aspects, c'était encore un gamin. Est-ce que sa relation avec Dana tiendrait au moins jusqu'à la reconstitution de sa mâchoire? Ils avaient tous les deux un caractère bien trempé. Une rupture risquerait de replonger mon fils dans sa solitude et ses jeux-vidéos. Bien sûr dans l'immédiat, sa resocialisation était prioritaire. Mais une fois sa mâchoire reconstruite? Est-ce qu'un garçon aussi intelligent se satisferait à long terme de la gestion d'une chambre d'hôtes? Est-ce qu'Igor ou Claudio aurait suffisamment de tact pour l'encourager à ten-

ter une nouvelle fois sa chance au MIT sans qu'il les envoie sur les roses? Est-ce qu'il pourrait me rendre visite à Karima? Je ne supportais pas l'absence de réponses à ces questions et l'idée d'abandonner mon fils m'était intolérable. Il fallait impérativement que je discute avec Mehen.



Cela n'a pas été facile à organiser, mais nous avons finalement réussi à retourner dans la grotte du Djebel Barkal un dimanche. Nous nous sommes cachés dans l'anfractuosité du rocher et avons attendu le départ des fidèles. Mehen a de nouveau partagé son offrande avec nous. Surmontant ma peur, je suis sortie dans la grotte. J'ai attendu qu'il me rende ma forme humaine et me suis immédiatement prosternée.

– Noble Seigneur, ai-je dit quand il m'a fait signe de me relever, je suis encore bien loin de mériter l'honneur de vous épouser. Toutefois, afin de vous montrer que je me prépare à mon futur rôle avec le plus grand sérieux, je me suis permis de solliciter cet entretien pour de vous soumettre une idée qui m'est venue pour empêcher les archéologues de s'intéresser de trop près aux tombes de vos fidèles.

– Je vois que tu as fait des progrès dans la manière de t'adresser à ton dieu. Mon brave Ismaïl a une fois de plus fait du bon travail. Je t'écoute.

– Sur la base de vestiges que vous feriez apparaître, une archéologue telazienne honorablement connue découvre un autre quartier de Napata, montrant que cette ville était encore plus grande qu'on ne le supposait jusqu'à présent. La ville de Karima déciderait alors d'agrandir l'actuel musée et d'ouvrir des salles dans lesquelles on pourrait visiter virtuellement la ville au temps de sa splendeur. Cette nouvelle découverte foca-

liserait l'attention des chercheurs. L'actuel site de Napata serait délaissé et se recouvrirait progressivement de sable. On peut également imaginer que vos fidèles, qui ont sûrement quelques relais auprès des autorités, réussissent à obtenir la fermeture du Djebel Barkal, comme les Aborigènes australiens ont obtenu l'interdiction de l'ascension d'Uluru par les touristes.

– Mmm. Tu ne manques pas d'imagination. Qu'entends-tu par visiter virtuellement ?

– Il existe des sortes de casques dans lesquels on projette des images en trois dimensions, ce qui permet aux personnes qui les portent de se croire véritablement immergées dans les images projetées. Mon fils travaille dans ce domaine. Si on lui fournit des plans et des images, il pourrait reconstituer Napata à l'époque de sa grandeur.

– Tu as un fils ?

– Oui, Seigneur. Un garçon brillant, mais gravement mutilé et déstabilisé psychiquement, suite à un attentat. Lui confier ce projet lui redonnerait confiance en lui.

– C'est toi qui m'intéresses et qui me dois allégeance, pas ton fils. Mon royaume est déjà suffisamment infesté de barbares, je ne veux pas que tu en amènes encore un de plus avec toi.

– Ce n'est pas mon intention. Je lui expliquerais le projet d'agrandissement du musée de Karima. Sur la base de vos instructions, je me chargerais de lui indiquer à quoi devrait ressembler cette reconstitution et surveiller l'avancement de son travail. Il est encore très jeune et j'ai peur des mauvaises influences. Je pourrais ainsi continuer à veiller sur lui, tout en exauçant votre désir, noble Seigneur.

– Ton idée mérite que j'y réfléchisse. Ce que j'en retiens, c'est que tu me demandes de pouvoir retourner en Europe voir ton fils.

– Une pareille expression de votre infinie bienveillance me comblerait, noble Seigneur. Ma gratitude et mon dévouement

envers vous en seraient centuplés.

– Tu m’amuses avec tes idées farfelues et ton plan futuriste. Je ne m’ennuierai pas avec toi, ma chère future épouse. Rentre chez toi en paix. J’accède à ton souhait.

Je brûlais d’envie de lui poser encore mille questions, mais je ne voulais pas risquer une maladresse qui réduirait à néant mon magnifique numéro de théâtre. Mission accomplie. J’avais obtenu le droit de revoir Alex. Après avoir longuement remercié Mehen, j’ai attendu son coup de museau, avant de m’enrouler autour d’Ahmad et de revenir dans mon jardin.

*8 octobre*

**Ahmad**

Cette nuit-là, nous étions comme d’habitude tapis dans les hautes herbes du jardin d’Ismaïl. Il est sorti de sa maison et nous a interpellés par la pensée.

– Venez ici, vous deux. J’ai besoin de vous.

Je ne sais pas comment il nous avait repérés. Nous nous trouvions à plusieurs mètres de la maison dans l’obscurité et l’immobilité les plus totales. Nous avons obéi et nous sommes rapprochés de lui.

– Comme vous avez pu vous en rendre compte, ma femme est très malade. Je fais des fumigations et prie depuis des mois pour sa santé, mais elle ne s’améliore pas. Mes soins restant sans effets, je me suis tout de même décidé à consulter un médecin. Il a diagnostiqué, entre autres, du diabète et lui a prescrit des injections d’insuline. Je n’en trouve pas ici. Il faudrait que j’aille à Khartoum, mais je ne peux pas laisser Fatima seule. Apportez-moi de l’insuline demain.

Si j’avais eu l’usage de mes mains, je me serais gratté la tête.

J'ai demandé :

– Comment pouvons-nous transporter un médicament, alors que nous voyageons entièrement nus et que nous n'avons plus nos mains à l'arrivée ?

– Vous mettrez l'ampoule dans votre bouche et vous la garderez bien fermée pendant toute la métamorphose.

– Vous avez une ordonnance, en anglais de préférence ? s'est enquis Lea, toujours pratique.

Ismaïl a sorti un papier de sa poche. Il a demandé à Lea de s'approcher de lui. Il a plié le papier plusieurs fois avant de le mettre dans sa gueule. Puis il nous a ordonné de rentrer rapidement à Telazzo pour éviter d'imbiber l'ordonnance de salive.

Une fois de retour, j'ai imaginé raconter à Marina que je devais remplacer un collègue malade, pour lui expliquer mon absence tous les deux soirs. Fatima avait besoin d'une ampoule par jour. Lea et moi ne pouvions en transporter chacun qu'une seule à la fois.

Au bout d'une semaine, l'état de Fatima s'est un peu amélioré. Ismaïl s'est détendu. Il a commencé à jouer avec nous et à nous laisser nous enrouler autour de ses bras et de ses jambes. Comme Lea, ce jeu paraissait énormément l'amuser. Lea a profité de sa bonne humeur pour lui demander prudemment quel était le lien entre la momie, Mehen, et lui. Son visage s'est assombri. Il a soupiré.

– C'est une triste histoire. J'avais une fille très belle, qui a plu à mon maître et qu'il a demandée en mariage. Malheureusement, comme cela arrive encore trop souvent chez nous, elle n'a pas survécu à la naissance de son fils. Mon maître m'a ordonné de donner la meilleure éducation possible à cet enfant en souvenir de son épouse bien-aimée. Comme le malheur n'arrive jamais seul, il était de constitution fragile. Or, comme vous avez pu vous en rendre compte, vivre dans l'entourage de mon maître implique de fréquents changements physiques mettant



les organes internes à rude épreuve. Vous bénéficiiez apparemment tous les deux d'une excellente santé et les métamorphoses ne vous posent pas de problème. Mon pauvre petit-fils n'a malheureusement pas atteint l'âge adulte. Ses poumons ont éclaté alors qu'il reprenait forme humaine. Selon nos coutumes, nous avons momifié son corps.

J'ai frémi. Je n'avais pas conscience du danger que nous courions en métamorphosant. Ismaïl a continué :

– J'ai aussi eu un fils, intelligent et travailleur, dans lequel mon maître voyait déjà mon successeur. Je descends en effet d'une longue et noble lignée de prêtres qui lui ont toujours donné entière satisfaction. Malheureusement, mon garçon était terriblement têtu. Au lieu de concilier l'islam avec notre foi ancestrale comme nous le faisons tous, il s'est mis dans la tête de devenir un vrai musulman, n'ayant de dieu que Dieu. J'ai essayé de lui faire entendre raison par tous les moyens. Il n'a rien voulu savoir et s'est obstiné à aller défendre l'islam en Afghanistan et d'en chasser les Soviétiques. Je l'ai prévenu qu'il risquait de ne jamais revenir et qu'il n'aurait de plus, aucune chance d'y trouver une épouse. En effet, les Afghans se marient presque exclusivement avec des gens de leur ethnie. Ma première crainte était malheureusement fondée. J'ai ainsi eu l'immense chagrin d'apprendre sa mort sur une mine soviétique. En revanche, contre toute attente, il avait réussi à épouser une femme charmante, grande amatrice de poésie, qui lui a donné un fils et trois filles. Plus tard, j'ai appris que mon maître avait arrangé ce mariage, totalement contraire aux coutumes afghanes. En effet, il n'imaginait pas prendre à son service un prêtre ne descendant pas de notre lignée. Malgré son acculturation, mon fils s'est tout de même souvenu des prières et des gestes adéquats quand il s'est agi de te sauver de la morsure d'une vipère. C'est ainsi que nous avons appris ton existence, a-t-il ajouté en se tournant vers moi.

Ces révélations au sujet de mon origine me donnaient le vertige. Je n'arrivais pas à y croire. Ainsi Mehen avait organisé le mariage de mes parents. Ainsi, c'est lui que mon père avait prié pour me guérir de la morsure d'une vipère. Ainsi, je n'aurais jamais dû naître en Afghanistan, pays que j'avais toujours considéré comme le mien et que j'aimerais jusqu'à la fin de mes jours. Ainsi, je retrouverais bientôt la terre de mes ancêtres, qui m'était étrangère. Ainsi, j'étais enroulé autour du poignet de mon grand-père...

– Ça alors ! Le jeune homme momifié est le cousin d'Ahmad ! s'est exclamée Lea. Comment est-il arrivé à Telazzo ?

Il s'est tourné vers elle.

– J'y viens. Il y a une quinzaine d'années, tu as été mordue par une vipère, alors que tu faisais des fouilles en compagnie de mon vieil ami Saïd. Il t'a amenée chez moi car tu n'avais aucune chance d'atteindre vivante un hôpital possédant du sérum. Les prières que j'ai adressées à mon maître pour qu'il te laisse la vie ont attiré son attention sur toi. Tu lui as plu. Il a demandé à te rencontrer, mais tu as dû rentrer d'urgence en Europe auprès de ta mère mourante. Ensuite, le gouvernement telazzien a coupé les crédits pour les missions archéologiques et tu n'es plus revenue au Soudan. Mon maître s'est arrangé pour qu'Ahmad trouve refuge à Telazzo. Il a ainsi voulu faire d'une pierre deux coups : récupérer à la fois sa promesse et son prêtre. Pour cela, il m'a chargé de lui envoyer son cousin en espérant qu'il entendrait la voix de son sang et se sentirait appelé au pays de ses ancêtres. Il m'a donc donné les pleins pouvoirs pour accomplir sa volonté. J'étais sceptique quant à la probabilité qu'Ahmad reconnaisse son cousin, mais je n'avais pas à contredire mon maître. Je pensais par contre que si Lea avait connaissance de l'existence de cette momie dans un sarcophage antique, elle s'y intéresserait aussitôt. C'est ce qui a fonctionné. Cette mission

représentait un redoutable honneur. Organiser le transport de la momie, la panique de Marina, l'accident du rond-point de la Piazza dell'Indipendenza, faire naître des sentiments entre vous deux et vous guider vers le Djebel Barkal m'a demandé un énorme travail. J'ai pleinement rempli ma mission. J'ai reçu les chaleureuses félicitations de mon maître, ainsi qu'une belle voiture, alors que les rues d'ici sont défoncées et que je ne sais pas conduire.

Mon malaise a encore augmenté en comprenant que tous ces événements avaient été planifiés. J'avais cru mener une vie d'homme libre. En réalité, je n'avais été qu'une marionnette ! J'ai senti une sourde colère monter en moi et j'ai eu envie de mordre Ismaïl. Il ne se méfiait pas, c'était tellement facile ! Heureusement, mon esprit maîtrisait à présent ma violence. J'ai repensé à la mort du chien qui me permettait maintenant de supporter la fouille quotidienne. Puis me sont revenus en mémoire les magnifiques poèmes légués par ma mère, l'inoubliable regard de Zaïnab, le sourire de Lea, son beau jardin et, malgré tout, mon affection pour Marina. Cette capacité à concentrer mon âme sur les beautés du monde, pour ne céder ni à la folie ni à la haine, je l'avais acquise seul. Ma vraie liberté, c'était ma force intérieure. Personne, pas même Mehen, ne me la prendrait.

*2 novembre*

**Lea**

De retour de Karima, j'ai essayé d'entrer le plus silencieusement possible dans ma chambre. Alex est sorti de la sienne.

– M'man, t'étais où ? Ton avocat a appelé. Il ne trouve plus ton acte de mariage et il en a absolument besoin demain pour le jugement du divorce.

– Merci de la commission. Je vais le scanner et le lui envoyer tout de suite.

– T'étais où ? Je t'ai cherchée partout. Je t'ai appelée dans tout le jardin.

– J'ai été cueillir des choux pour le repas de demain.

– À d'autres. Je suis passé près des choux. Tu y étais pas. T'as les cheveux pleins de sable. Je suis aussi passé dans le coin où tu cultives tes herbes à plumet. J'ai vu tes habits en tas avec ceux d'Ahmad. Vous foutiez quoi ?

«Cet avocat, quel abruti ! » J'ai décidé d'assumer. Les « chéri, ce n'est pas ce que tu crois... » m'ont toujours paru terriblement pathétiques.

– OK. Je sors avec Ahmad.

– C'est dégueulasse.

– Répète ça et je t'en colle une. Je n'ai pas de comptes à te rendre.

– À moi peut-être, mais à Papa...

– Demain, je ne suis plus sa femme. Et puis franchement, j'aurais mille fois préféré qu'il me trompe plutôt que...

Alex a soupiré et a coupé :

– Et Marina, vous avez pensé à elle ? Pour elle, c'est vraiment dégueulasse.

– La morale d'Ahmad ne regarde que lui. D'après ce que je sais, ils n'ont plus de vie de couple depuis un bon moment.

– Il ne fait aucun effort pour la comprendre.

– Possible. Ça ne l'empêche pas d'être frustré.

– Comme ça, Monsieur est frustré, il claque des doigts et tu accours ?

– Pas du tout. J'y trouve mon compte. Moi non plus, je n'ai plus de vie de couple depuis un certain temps.

– En fait, c'est juste un plan cul.

– Tu as vraiment envie que je t'en colle une !

– Non, j’essaie juste de comprendre ce qui t’arrive. Tu lui trouves quoi, à ce mec ?

– Eh bien... J’avoue que j’ai toujours trouvé les métiers sexys... Et puis, en ce moment, Ahmad est la seule personne qui pense à moi. Il m’a apporté des chocolats à l’hôpital, il m’a préparé une tisane le soir de l’attentat sur « L’étoile du Levant », il a repeint ma cuisine...

– Parce que moi, je pense pas à toi, peut-être ?

– Si c’est le cas, tu le caches drôlement bien... Et puis, puisque tu m’obliges à te parler d’adulte à adulte, j’aimerais que tu comprennes que je ne suis pas juste une épouse et une mère, mais une personne à part entière qui peut avoir ses propres aspirations.

– T’es amoureuse ?

– Ça ne te regarde pas.

– Alors, c’est juste un plan c...

– Attention à ce que tu dis ! Pourquoi ça t’intéresse autant ?

– Ben, j’ai quand même le droit de savoir.

– Tu n’as aucun droit de te mêler de ma vie sentimentale.

– Si Ahmad quitte Marina pour toi, je serai quand même vaguement concerné, non ?

– Je suis contente comme ça et je n’ai aucune envie de me remettre en couple, si ça peut te rassurer.

– Mouais. Et si je le dis à Marina ?

« Je l’attendais, celle-là. »

– Pourquoi est-ce que tu le lui dirais ?

– Elle a le droit de savoir la vérité.

– Et aussi celui de replonger dans la dépression ? Franchement Alex, si tu fais ça, tu peux t’attendre à une punition carabinée, mais le pire, c’est le mal que tu lui ferais. Grâce à toi, elle commence enfin à remonter la pente. Tu as réussi à la motiver pour cette réserve à écureuils et à lui donner une nouvelle perspective

professionnelle. Lui raconter qu’Ahmad la trompe va ruiner tout ton boulot.

– Ça veut dire que tu es d’accord de vendre ?

– Oui. Maintenant, laisse-moi scanner cet acte de mariage.

J’ai refermé la porte de ma chambre avec un soulagement mêlé d’agacement. Je n’avais pas pu m’empêcher de me justifier alors que je n’avais pas à le faire, mais l’essentiel était sauf : j’avais réussi à ne pas répondre à la question « T’étais où ? »

L’acte de mariage envoyé, je me suis effondrée sur mon lit incapable de trouver le sommeil. J’attendais ce divorce depuis des mois. Maintenant qu’il se réalisait, les regrets m’assaillaient. « Claudio, demain, nous ne serons plus rien l’un pour l’autre. Comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? Nous nous aimions tant ! Je n’aurais jamais imaginé qu’un jour je te quitterais. Comment n’ai-je rien vu venir, moi qui croyais te connaître mieux que personne ? Comment n’as-tu pas réalisé que ton geste briserait notre famille ? Comment as-tu pu oublier tout ce qui nous unissait ? » Mes souvenirs défilaient dans ma tête, comme les nuages dans un ciel d’orage : notre rencontre au bal du lycée, nos vacances à moto en Toscane, en Sicile et dans les Dolomites, notre mariage, notre voyage de noces à Vienne, la naissance d’Alex, notre émerveillement devant notre bébé, notre organisation sans faille pour concilier la fin de nos études avec notre rôle de parents, notre joie lors de l’engagement de mon mari dans une prestigieuse société d’assurances, la solidarité avec laquelle nous avons affronté son licenciement, puis ses longues et vaines recherches d’emploi, le père exemplaire qu’il était pour Alex et l’époux merveilleux que j’adorais. « Claudio, pourquoi avoir détruit notre bonheur et notre amour ? Pourquoi ? »

*12 décembre*

**Ahmad**

Tous les deux jours, nous apportions des ampoules d'insuline à Fatima qui semblait aller un peu mieux. Elle réussissait à faire quelques pas dans la cour quand Ismaïl la soutenait. Mehen ne m'avait toujours pas nommé prêtre et pour tout dire, je n'étais pas pressé. Je ne craignais plus le vieux, je passais du bon temps avec Lea et, comme il n'y avait plus eu d'attentat depuis un certain temps, l'ambiance au Palace s'était détendue. Au début de ma relation avec Lea, les remords envers Marina m'avaient harcelé. Maintenant, ils me laissaient tranquille. J'éprouvais une sincère reconnaissance pour Omar Khayyâm et ses subtiles négociations avec le Tout-Puissant. Je les avais faites miennes et elles allégeaient ma conscience. La « maladie » de mon collègue se prolongeait, mais Marina ne s'en étonnait pas. Elle était très occupée par la transformation du manoir en chambre d'hôtes. Elle épluchait des catalogues de carrelages, de salles de bain, de rideaux ou de literie à longueur de journée. Elle marquait les pages qui lui plaisaient d'un petit autocollant de couleur. Quand je rentrais à la maison, elle me demandait mon avis sur les rideaux qui iraient le mieux avec le couvre-lit qu'elle préférait, alors que je n'aspirais qu'à regarder tranquillement la télé. J'étais toutefois content qu'elle ait cessé de se plaindre. Conscient que le temps nous était compté, je faisais tout de même l'effort d'émettre une opinion, sachant que le lendemain, elle me montrerait un nouveau catalogue avec de nouveaux couvre-lits et de nouveaux rideaux.

*17 janvier*

**Lea**

Je déjeunais en écoutant distraitemment les infos. Yannis est arrivé hors d'haleine. Il a demandé à voir Alex immédiatement. Un peu plus tard, alors que je m'apprêtais à partir au travail, je les ai vus redescendre. Alex était très pâle.

– M'man, Walid a pété un plomb. Ce matin, le droguiste est venu apporter un bidon de soude caustique pour la fabrication des savons à l'entrée du camp. Walid l'attendait pour le lui payer. Les flics qui gardaient le camp ont ouvert le bidon pour vérifier qu'il n'y avait pas d'armes cachées dedans. Walid a balancé un seau d'eau dans la soude. Tu imagines la réaction chimique ! Les deux flics et Walid ont été brûlés aux mains et au visage. On les a amenés tous les trois à l'hôpital. Manque de bol, le toubib des urgences a reconnu Walid, parce que c'est lui qui l'avait amputé. Il lui a demandé son nom, mais Walid a fait celui qui n'était pas en état de parler. Du coup, le toubib l'a recherché dans les dossiers des amputations, mais ne l'a pas trouvé. Il a flairé quelque chose de louche et a appelé les flics. En ce moment, ils doivent être en route vers l'hôpital. Ils vont rechercher comment Walid a pu être amputé de trois orteils sans qu'on n'en trouve aucune trace.

Mes mains étaient glacées et je voyais tourner la pièce autour de moi. Je me suis appuyée contre la table. J'ai essayé de rassembler mes esprits et de réfléchir efficacement. Ce Walid était un sale tordu, mais je n'avais pas de temps à perdre à le maudire. Aurait-il été inspiré par Mehen ? J'ai dit :

– Il faut mouiller le moins de monde possible et ils ne doivent surtout pas se rendre compte de l'ampleur du piratage. Alex, tu vas remettre le traitement de l'engelure et le diagnostic d'autisme sur le chip de Yannis. Toi, Yannis, tu vas à l'hôpital et tu te dénonces. Tu leur expliques que tu as prêté ton chip à ton cousin



pour qu'il puisse se faire soigner. Tu l'as fait par affection pour Walid, pas pour de l'argent. Tu es mineur et tu devrais écoper d'une peine avec sursis. Ensuite, Alex, tu effaces tout ce que tu as trafiqué dans la base de données de la police, tu rétablis la géolocalisation des chips d'Ahmad et Marina. Après, tu effaces complètement le disque dur de ton ordinateur.

– Il ne marche pas votre plan, M'dame, a fait remarquer Yannis. Il n'y a que la police qui puisse greffer et enlever correctement les chips. Pour faire admettre Walid à l'hôpital à ma place, on a demandé à un copain de mon père qui est médecin de faire l'échange de chips, mais on voyait quand même la différence avec une vraie greffe faite par la police. Heureusement qu'ils ne l'avaient pas regardée de trop près. Cette fois, ils vont l'inspecter à la loupe.

– Tu diras que je t'ai emmené un soir en douce au poste de police et que j'ai fait l'échange par amitié pour ta mère, qui est l'une de mes meilleures copines.

– C'est toi qui vas être dans la m.... a objecté Alex.

J'ai souri d'un air entendu.

– Je vais réaliser un vieux rêve. Retourner faire des fouilles au Soudan. On m'a fait une proposition il y a quelques mois. Je n'y ai pas donné suite, parce que je me sentais responsable de toi. Maintenant que tu as une fortune appréciable, que ta relation avec Dana s'est solidifiée et que tu es en train de devenir le gérant d'une jolie chambre d'hôtes, je me sens moins indispensable.

– Tu vas partir au Soudan !

– Ça fait un moment que j'en avais envie. Je me dis que c'est le moment. Vous pourrez me charger de tous les délits imaginables. Ils ne me trouveront pas.

– Ils t'arrêteront à l'aéroport.

– J'ai des complices qui me laisseront passer. J'ai juste besoin d'Ahmad. Il connaît des gens chez Sudan Airways, qui pourront

nous obtenir un billet et un visa discrètement. Yannis, s'il te plaît, passe au Palace et dis à Ahmad que j'ai urgemment besoin de lui. Maintenant, file, il n'y a pas de temps à perdre.

J'ai regardé Alex en essayant de me convaincre que c'était un homme, qu'il avait toutes les capacités pour s'en sortir sans moi, que Mehen me permettrait de revenir le voir, mais je n'y suis pas arrivée. Au lieu de ça, j'ai senti mes jambes flageoler et j'ai dû m'asseoir. Pour me donner une contenance, j'ai demandé à mon fils de me faire un café. Il m'a regardé d'un air inquiet et a obéi sans discuter. Je devais être bien pâle. Une fois mon expresso avalé, j'ai réussi à me lever. J'ai serré Alex dans mes bras.

– Surtout, fais très attention à toi. Ça me brise le cœur de partir en te laissant ici. Tu vas tellement me manquer ! Tu seras évidemment surveillé. Je vais me faire un sang d'encre pour toi, mais n'essaie pas de me contacter. D'ailleurs, je n'emporte ni mon téléphone ni mon ordinateur. Je vais dans un coin paumé où j'aurai tout juste accès à une poste. Ne t'inquiète pas si je ne t'envoie pas de nouvelles les premiers temps. Dès que je le pourrai, je t'écirai chez la cousine de Marina.

Ma voix s'est brisée et une larme a roulé sur ma joue. Alex s'est troublé.

– Eh, il t'arrive quoi ? Tu parles comme si on allait jamais se revoir ! Je t'ai pas demandé de te sacrifier pour moi. Je peux assumer ce que j'ai fait.

– Je ne veux pas que tu te dénonces. Ça vaut des années de taule. Ils ne rigolent pas avec la sûreté de l'État, que tu sois mineur ou pas. Je ne supporterai pas que tu ailles en prison et ils ne garderont pas longtemps la mère d'un espion au service de la police. Il faudra juste faire très attention que Yannis, sa mère et toi teniez bon pendant les interrogatoires. Ils vont chercher à vous intimider. Il ne faudra surtout pas dévier de votre version des faits. Même si tu crèves de trouille, montre-toi sûr de toi,

dis-leur que tu es pote avec le fils de Gianfranco della Chiesa et que tu sièges au conseil d'administration de la fondation «Save the squirrels» avec des gens importants. Ils doivent comprendre que tu as des relations. À part Yannis, personne ne doit connaître la vérité, même pas Dana et surtout pas Marina. Dis-lui de ne pas se faire de souci pour Ahmad, même s'il ne donne pas de nouvelles. Il va m'aider à quitter le pays et m'accompagner là-bas comme interprète.

Alex est devenu encore plus pâle.

– Mais M'man, si je n'y arrive pas ? La fondation, la chambre d'hôtes, tout ça... Je n'ai que dix-sept ans et aucune expérience.

– Je n'en ai pas non plus. J'ai confiance en toi et en ta capacité à apprendre. Tu demanderas des conseils à Elena. Elle sera ravie de t'aider à monter ton entreprise. C'est son métier après tout. Et puis, tu as un père qui t'aime et qui est loin d'être idiot. Tu lui expliqueras le projet et tu lui donneras quelques bouquins de gestion à lire. Ça l'occupera. Je crois que je t'ai tout dit. Ne perds pas la procuration sur le compte. Bonne chance. Maintenant, va t'occuper de ton disque dur.

Je l'ai embrassé, lui ai murmuré que je l'aimais et l'ai regardé monter l'escalier de son pas traînant en essuyant mes larmes. J'ai voulu profiter une dernière fois de mon hamac. J'étais à peine installée qu'Ahmad est arrivé. Il avait l'air bouleversé. J'ai demandé :

– Tu as croisé Yannis ?

– Oui, mais de toute façon, j'allais venir. Je voulais prendre congé de Marina et de toi, te remercier et te demander pardon. J'ai craqué.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ce matin, je suis allé au boulot comme d'habitude. Tu ne devineras jamais qui était l'agent de sécurité affecté à la fouille. C'était Tonio. Il a commencé à me faire des remarques sur mon

physique pendant que je me déshabillais, ensuite, il a raconté des obscénités sur nous deux. Apparemment, il m'a reconnu chez toi le soir de l'attentat sur «L'Étoile du Levant». Je te jure que j'ai essayé de résister, de concentrer mon esprit ailleurs pour ne pas répondre à ses provocations. Ensuite, il m'a dit de me mettre face au mur, d'écartier les jambes et de me baisser. Ensuite, il a voulu... Ça ne fait pas partie de la fouille. C'était de l'humiliation pure. Je n'ai plus pu me contrôler... Je me suis retourné et je l'ai frappé jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

J'ai froncé le sourcil. Ça m'a paru bizarre. Tonio est raciste et vulgaire, mais il connaît les limites du job. Là, il les avait clairement outrepassées. Il y aurait une enquête, le témoignage d'Ahmad, confirmé par les images de la caméra de surveillance, serait accablant. Fraternità ne se gênerait pas pour médiatiser un énième abus de pouvoir de la police. J'ai demandé :

– Ça ne lui ressemble pas. Il était bourré ?

– Non.

– Il est mort ?

– Je ne crois pas, mais je n'ai pas vérifié. Quand j'ai vu qu'il ne bougeait plus, je me suis rhabillé, j'ai dit à la réceptionniste que j'avais oublié ma carte de pointage et que je devais retourner la chercher. Ça ne sert à rien que j'essaie de fuir ou de me cacher avec mon chip géolocalisé. Je vais me livrer à la police. Lea, je suis vraiment désolé. Si Tonio survit, il va raconter à tout le monde que nous sommes ensemble, Marina va l'apprendre et voudra divorcer. Je perdrai mon permis de séjour. Toi, tu n'es pas censée sortir avec un prévenu et tu vas te faire virer. On est dans un sacré pétrin.

– Il y a quelque chose de louche. En général, Tonio est plus professionnel et tu maîtrises mieux tes nerfs. En ce moment, tu m'annonces la deuxième catastrophe de la journée, alors qu'il n'est pas huit heures. Ces derniers temps, à chaque fois qu'il

nous arrive quelque chose de bizarre, Mehen est derrière. Tu ne crois pas que ces événements pourraient signifier qu'il a besoin de nous? Nous devons nous dépêcher de partir à Karima avant qu'il ne cause d'autres dégâts ou que la police débarque. Tu es prêt?

– Il a une drôle de façon de nous appeler. Bon, eh bien, allons-y. Le temps de dire au revoir à Marina et j'arrive.

Quand il est revenu, l'angoisse avait disparu de son visage. Il m'a entraîné vers le bosquet d'atchita. Là, il a enfilé ses gants et a commencé à me caresser.

– Eh, pas maintenant, ai-je protesté. Nous sommes en fuite, dépêchons-nous.

– Allez Lea, détends-toi. C'est peut-être notre dernière fois. Elle doit être mémorable. Pense à Omar Khayyâm et laisse-moi faire.

6 mai

Alex

J'étais en train de refaire le dallage de la terrasse avec Miloš et Yannis, quand un vieux black habillé en blanc a débarqué. Je ne sais pas comment il était entré, le portail était fermé. Il m'a demandé dans un anglais encore plus foireux que le mien si j'étais bien Alessandro Caccini. J'ai été étonné qu'il sache mon nom et je me suis un peu méfié. Il a réclamé à me parler en privé. Je me suis encore plus méfié. J'ai demandé ce qu'il me voulait. Il m'a dit qu'il avait des nouvelles de ma mère à me donner et un service à solliciter. Je l'ai fait entrer dans la cuisine en faisant signe à Miloš et Yannis de rester dans les parages. Je lui ai offert à boire. Il a commencé :

– Je vous apporte une bonne nouvelle. Votre mère va bien. Elle a épousé mon maître il y a bientôt quatre mois et attend son enfant.

Celle-là, je ne l'attendais vraiment pas. Qu'est-ce qu'il lui avait pris ? Elle était devenue folle ? J'ai failli m'étrangler.

– Quoi ! Ma mère s'est remariée ? Elle m'a juré qu'elle ne voulait pas se remettre en couple.

– Mon maître l'avait remarquée alors qu'elle faisait des fouilles au Soudan il y a environ quinze ans. Il m'a demandé de la guider vers lui, ainsi qu'Ahmad qu'il voulait comme prêtre. Ça n'a pas été une mince affaire. Mettre au point les conditions qui les conduiraient à prêter une allégeance inconditionnelle à mon maître, la momie, l'accident de voiture, faire naître un sentiment entre votre mère et Ahmad, organiser leur départ... Tout ça m'a demandé un énorme travail.

« C'est incroyable que ce type ait tout manigancé », ai-je pensé. En même temps, j'avais trouvé qu'il y avait pas mal de choses bizarres dans la fuite de ma mère et d'Ahmad. Ils avaient chacun eu en même temps une embrouille les mettant dans un sa-

cré pétrin. Ils étaient partis sans prendre d'argent ni de passeport, comme si leur voyage était effectivement organisé et que quelqu'un les attendait avec un jet ou un yacht privé pour leur faire quitter le pays en douce. Suite à ma déposition, les flics avaient interrogé tous les douaniers en service à l'aéroport ce jour-là et tous les employés de «Sudan Airways». Ça n'avait rien donné. Ils avaient vraiment disparu. La police s'était aussi renseignée sur les missions archéologiques travaillant actuellement au Soudan, aucune n'employait ma mère.

En y repensant, elle était restée bizarrement calme quand je lui avais raconté la connerie de Walid, un peu comme si elle n'attendait qu'une excuse pour partir refaire sa vie là-bas. Je trouvais tout de même dégueulasse que ce mec ait arrangé tout ça en se foutant des conséquences. Je le lui ai fait remarquer :

– Ça vous dérange pas de jouer avec la vie des gens ? Tonio a passé trois semaines à l'hôpital, Walid et les flics qui gardaient le camp ont été brûlés par des éclaboussures de soude, ma mère a porté une minerve pendant deux mois, tout ça pour que votre boss puisse coucher avec, vous vous prenez pour qui ?

Il a haussé les épaules.

– Moi, je suis ici à la demande de votre mère pour vous donner de ses nouvelles, pas pour entendre un gamin m'expliquer comment je dois servir mon maître. Tenez, elle m'a donné ceci pour vous.

Il m'a tendu une enveloppe avec une lettre et une photo. J'ai laissé la lettre dans l'enveloppe pour la lire quand je serais seul. Je savais qu'elle me toucherait et je voulais pas risquer de pleurer devant ce type. Sur la photo, on voyait un cortège de gens habillés en blanc qui se dirigeaient vers une colline dans le désert. Parmi eux, j'ai reconnu ma mère qui portait une longue robe blanche et un foulard sur la tête. À côté d'elle, Ahmad tenait un parasol pour lui faire de l'ombre. J'ai demandé :

- Et le mari, il est où ?
  - Dans une grotte du Djebel Barkal. Il ne se laisse jamais prendre en photo.
  - Pourquoi ?
  - Il doit rester mystérieux. Ne comptez pas sur moi pour vous révéler son nom.
  - Et donc, ma mère va habiter dans une grotte avec une sorte d'ermite qui ne se montre jamais ?
  - Mon maître n'est pas un ermite, sinon il ne se marierait pas. Ne vous inquiétez pas. Il comble toutes ses épouses. D'ailleurs, votre mère l'avait déjà rencontré. Ils s'étaient plu.
  - De mieux en mieux. Il a un harem ?
  - Non. Des épouses successives.
  - Mais alors, il est vieux !
  - Il est sans âge. Le temps n'a pas d'importance pour lui. En revanche, il en a pour votre mère et moi. Je ne pourrai plus le servir très longtemps et Lea ne sera pas éternellement en âge de lui donner une descendance. C'est ainsi que j'ai dû précipiter les événements. Votre mère aurait préféré rester avec vous encore quelque temps, mais mon maître ne pouvait plus attendre.
- Cette idée me dégoûtait. Ma mère m'avait eu jeune et je la trouvais super bien conservée. Je n'aimais pas du tout l'imaginer avec un vieux sultan gras et chauve. Penser que ce type serait le père de mon demi-frère ou de ma demi-sœur me dégoûtait encore plus. Je préférais encore Ahmad. Qu'est-ce qu'il lui avait pris ? J'ai soupiré. Yannis et Miloš avaient fini de cimenter les dalles. Ils sont entrés discrètement dans la cuisine prendre quelques bières dans le frigo et se sont installés dehors. Je les ai suivis du regard avec envie.
- J'espère vous avoir rassuré sur la santé de votre mère. Maintenant, j'ai un service à vous demander... Non, deux. Le premier, c'est de rapatrier le corps du fils de mon maître. Il se trouve dans



le laboratoire de votre mère. Mon maître tient absolument à ce qu'il repose en terre sacrée dans le Djebel Barkal.

Il a sorti une enveloppe cachetée de sa djellaba.

– Cette lettre est adressée à votre mère par le professeur Saïd al-Mahdi, directeur de l'institut d'archéologie de l'université de Khartoum. Elle demande très officiellement que la momie et le sarcophage envoyés pour expertise au docteur Lea Caccini soient retournés à l'institut d'archéologie de Khartoum. Je vous demande donc de porter cette lettre à l'institut d'archéologie de Telazzo et de veiller à ce qu'on organise le rapatriement du corps.

– Cet institut n'existe plus.

– Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a encore quelques vieux qui viennent y boire le café. Lea m'a dit que l'un d'eux, Mauro, pourra organiser le rapatriement. Je ne vous demande pas grand-chose, seulement de lui porter cette lettre. Tous les formulaires et l'argent nécessaires sont dans cette enveloppe. Le professeur al-Mahdi, qui est aussi un adepte de notre foi, organisera le transport du corps jusqu'au Djebel Barkal.

– Je ne sors pas d'ici.

– Vous êtes allé voir votre père. Marina peut vous amener en voiture à l'institut d'archéologie. Votre mère serait très heureuse que vous nous rendiez ce service.

« Putain, comment il sait tout ça ? » J'avais pas du tout envie d'entendre ces vieux archéologues. Je pouvais déjà prédire leur accueil : « Mais c'est le petit Alessandro ! Comme il a grandi ! C'est un jeune homme, maintenant. C'est fou ce qu'il ressemble à sa mère. » Au mieux, ils ne feraient pas allusion à ma mâchoire et je devrais juste me taper leurs regards en coin, au pire, ils feraient une remarque genre : « Mon pauvre Alessandro, ils t'ont bien amoché. » Moi, je devrais la jouer détaché : « Je viens juste vous apporter une lettre du professeur al-Mahdi... » Je n'en avais pas du tout, mais alors pas du tout envie... Ce type me saoulait.

J'ai observé :

– Pour apporter le sarcophage, vous vous êtes débrouillé tout seul. Pourquoi est-ce que vous avez besoin de moi, maintenant ?

Apparemment, c'était la question qui tue. Il a tout d'un coup eu l'air très vieux et très fatigué.

– Voyez-vous, jeune homme, je sers mon maître depuis l'âge de douze ans. J'en ai quatre-vingt-huit. Je l'ai toujours servi fidèlement, y compris dans les circonstances les plus difficiles. Une grande confiance s'était établie entre nous. Il m'avait donné le pouvoir de faire certaines choses, disons... inhabituelles pour le commun des mortels. Quand Ahmad est arrivé, je m'en suis réjoui. Il est intelligent et efficace. Il a rapidement compris ce qu'on attendait de lui. Mon maître s'y est très vite attaché. Je me suis dit que j'allais enfin goûter à une retraite bien méritée. Quand il a fallu organiser le rapatriement de ce corps, j'ai naturellement pensé qu'il s'en occuperait. À ma grande surprise, c'est moi que mon maître a choisi pour cette mission et il m'a renvoyé à Telazzo.

Il a reniflé et a continué :

– Depuis, plus rien. Mon maître ne m'inspire plus. Je ne peux plus rien faire d'un peu hors du commun. J'ai l'impression que depuis qu'il a Ahmad, il m'a abandonné. Je suis devenu un simple vieillard condamné à rapatrier la momie par des moyens officiels.

– C'est dégueulasse de vous laisser tomber après toutes ces années pendant lesquelles vous avez bossé pour lui. Z'avez qu'à l'envoyer balader et laisser la momie ici.

– Je suis incapable de me soustraire à une mission que mon maître m'a confiée. J'ai donc contacté le professeur al-Mahdi qui a eu l'obligeance de me fournir tous les documents nécessaires. Le deuxième service que je vous demande, c'est de pouvoir séjourner chez vous le temps qu'il me reste à vivre. Je n'en ai plus

pour très longtemps. Je ne vous dérangerai pas. Je vivrai près du bosquet d'atchita au fond de votre jardin.

Tout d'un coup, ce type me faisait pitié. Il avait bossé toute sa vie pour un mec qui le laissait tomber comme un vieux slip, maintenant qu'il n'avait plus besoin de lui. Encore quelqu'un qui croyait marcher sur un bon chemin, qui s'effondrait tout d'un coup sous ses pieds : comme moi quand j'ai eu la mâchoire fracassée, comme Marina quand elle a perdu son boulot, comme Walid quand sa maison a été bombardée, comme les parents de Khaled quand leur fils est mort... Putain de société qui broie les gens comme si leur vie ne valait rien ! J'ai dit au vieux :

– OK. Je porterai votre lettre à Mauro. Vous n'allez pas rester dans cette cabane pourrie près des herbes à plumet. Je vais vous trouver une chambre. La maison est assez grande.

– Non merci, je serai très bien là-bas.

– Je peux au moins vous donner un matelas, des draps, une couverture et vous apporter à manger.

– Non, je vous assure, ne vous inquiétez pas pour moi. Il y a assez de campagnols dans votre jardin pour mes amis et moi.

– De campagnols !

– Leur viande est un peu plus grasse que celle des gerboises, mais on s'y fait. Quand je ne serai plus là, mes amis partiront sans doute aussi. Les campagnols risquent alors de s'en prendre à vos carottes. Ne les laissez pas faire. Adieu.

Vraiment bizarre, le mec. Je l'ai regardé s'éloigner et j'ai ouvert la lettre de ma mère qui racontait plus ou moins la même chose que lui. Elle me disait que je lui manquais beaucoup, me parlait aussi de son boulot et de l'expo qu'elle était en train de monter sur la ville de Napata. Elle voulait que je mette au point un casque VR, pour que les visiteurs puissent se rendre compte de sa splendeur passée, puis me redisait que je lui manquais énormément. Sa lettre contenait plein de plans et d'instructions. Elle

me demandait de faire un premier projet dont elle viendrait voir l'avancement dans deux mois. C'était ce qu'elle avait réussi à négocier avec le musée de Karima : mon travail contre le prix du billet d'avion pour rentrer me voir en Europe. Elle m'embrassait et me disait qu'elle serait cent pour cent heureuse si elle pouvait m'avoir auprès d'elle.

Cette dernière phrase m'a laissé un peu songeur. Quand elle était ici, elle me montrait assez peu son affection : « Ça pue ici ! », « Coiffe-toi ! », « Viens m'aider à désherber le jardin ! » Finalement, c'était peut-être sa façon de me témoigner son amour... C'est vrai que ça me faisait tout drôle de ne plus l'entendre râler. En fait, je me réjouissais de la revoir. Je donnais le change, mais elle me manquait un max, à moi aussi. Du coup, j'étais motivé à bosser à l'œil pour lui payer son billet d'avion. En deux mois, je devais pouvoir pas mal faire avancer son projet. Je ne dirais rien à Elena. Selon elle, l'exploitation familiale est la pire.

J'avais raconté la visite de ce vieux à Dana. Elle avait aussi trouvé que son chef n'était pas cool avec lui et elle avait voulu essayer de le convaincre de venir habiter dans la maison avec nous. Pendant plus d'une semaine, nous sommes allés tous les jours du côté de la cabane et des herbes à plumet. Nous avons cherché le vieux dans tout le jardin et nous l'avons appelé. Rien à faire, il avait vraiment disparu. Nous nous sentions un devoir de lui montrer que nous étions solidaires avec lui et nous avions peur de le retrouver un jour mort de faim dans un coin. Plusieurs fois, il nous a semblé entendre du bruit. Nous avons fouillé les buissons, mais nous n'avons vu que la queue d'un serpent disparaître entre les herbes. Pour finir, nous avons abandonné nos recherches.

10 juillet

Alex

Je suis descendu à la cuisine comme d'habitude en fin de matinée. Dana était au lycée et Marina partie faire des courses. Même si j'étais prévenu que ma mère viendrait un de ces jours, j'ai tout de même été super étonné de la trouver en train déjeuner avec Ahmad. Ils mangeaient tranquillement, comme s'ils n'avaient pas tous les flics du pays aux trousses et qu'aucun mandat d'arrêt international n'avait été lancé contre eux.

Ils avaient entamé une boîte de corn-flakes fabriqués avec mon maïs rustique, coupé leurs tartines dans un super pain à l'épeautre bio fait maison par Marina, ouvert un pot de confiture d'abricots du verger et un yaourt au lait de brebis du domaine : au moins vingt euros de manque à gagner. Comment est-ce que j'expliquerais ça à Elena ? J'ai quand même décidé de la jouer professionnel pour montrer que je savais gérer ce manoir.

– 'lut, j'ai fait. Content de vous voir.

– Alex, mon chéri !

Ma mère s'est levée et m'a serrée dans ses bras. Ça m'a fait bizarre de sentir son gros ventre. Ça m'a rappelé que le père de mon demi-frère ou de ma demi-sœur serait un vieux sultan aux joues pendantes, ce qui ne me plaisait pas du tout. Autant j'aurais aimé avoir quelqu'un avec qui jouer quand j'étais petit, autant ça me faisait hyper bizarre de devenir maintenant le grand frère d'un bébé hurleur. En plus, j'étais gêné de cet étalage sentimental devant Ahmad. Heureusement, il a eu la bonne idée d'aller au salon et d'allumer la télé.

– Alors mon chéri, comment tu vas ?

J'ai fait l'effort de garder mon dégoût pour moi et de répondre l'air de rien :

– Ben tu vois, on se débrouille. C'est encore un peu tôt pour dire

si les chambres d'hôte marchent, mais on les a déjà louées quatre-vingt-deux fois en huit mois et les gens n'ont mis que des commentaires positifs sur les sites de rating. Je suis tous les conseils d'Elena, même si j'ai trouvé que les salles de bain qu'on a dû rajouter dans les chambres étaient vachement chères. Le mois passé, on a eu cinq-cents euros de bénéfice, une fois toutes les factures payées. C'était pas encore un salaire, mais j'étais déjà vachement content. Du coup, je les ai partagés moitié-moitié avec Marina.

– Bravo !

– Tu parles ! Elena m'a engueulé en m'expliquant que c'était bien de donner un intéressement sur le chiffre d'affaire à mon personnel, mais que c'était moi le patron et que je ne devais pas traiter mon employée comme mes copains, parce qu'elle allait prendre des mauvaises habitudes. Par contre, j'avais intérêt à lui payer sa caisse de retraite si je ne voulais pas d'ennuis avec l'administration. Elle m'a aussi dit d'augmenter le prix des chambres à cent euros la nuit. Moi je trouvais ça hyper cher et je pensais que plus personne ne viendrait, mais c'est elle qui avait raison. Non seulement on a des clients, mais en plus, ils trouvent le rapport qualité/prix excellent. Pour me former, elle m'oblige à tenir une comptabilité super précise. Je dois fournir des justificatifs pour tout et ça me rend dingue.

– Elle a un excellent sens des affaires. Je savais qu'elle te donnerait de bons conseils.

– Mouais, peut-être, mais ça complique ma relation avec Dana, qui trouve que sa mère met son nez partout et prend beaucoup trop de place entre nous. Bien sûr, ça l'énerve. Donc, dès qu'il s'agit d'appliquer les conseils d'Elena, Dana me laisse tomber. Par contre, elle a été d'accord de me filer un sacré coup de main pour le site Internet. Sur la page d'accueil, elle pose en top et short sur une chaise longue et aussi à table sur la terrasse devant un super petit-déj' préparé par Marina. Ça, c'était mon idée et ça a pas plu à Elena, parce qu'elle aime pas qu'on réduise sa fille à

une femme-objet. Du coup, elle est venue râler que je la pervertissais. Tu vois l'ambiance. Moi, je sais bien que Dana n'est pas une femme-objet, mais juste qu'elle a de belles jambes et adore défier sa mère.

– Votre relation a tout de même l'air de tenir le coup.

– Oui, t'inquiète. On arrive maintenant à avoir une relation à peu près normale. C'est cool aussi de réussir à revoir mes potes. Dana et eux sont vraiment super et me soutiennent un max dans une situation pas toujours évidente. J'organise de temps en temps des soirées sympas pour eux. C'est normal que je les fasse profiter de mon manoir où on ne risque pas de voir des parents arriver sans prévenir.

– Ne faites quand même pas trop de bêtises.

– T'inquiète.

– Et la réserve d'écureuils ?

– Pour ça, Elena nous lâche la grappe, mais là, c'est la cousine de Marina qui se la ramène. Elle dit qu'il faut pas nourrir les écureuils, qu'il y a assez de noisetiers dans le jardin et qu'ils doivent rester sauvages, parce que c'est une réserve et pas un zoo. Marina répond qu'Abraham est devenu son copain, qu'il la console de la disparition d'Ahmad. En plus, les clients aiment bien les voir. Moi, je les laisse s'énervier entre elles. Les écureuils, c'est pas trop mon truc. On a juste un problème avec les campagnols. Ils mangent les carottes et les radis. C'est bien joli, le bio, mais ce n'est pas facile. J'ai dû mettre plein de pièges. Il me semble qu'avant, nous avions moins de problèmes.

– Tu as bien fait de m'écrire qu'Ismaïl déprimait et se sentait abandonné. J'en ai parlé à mon mari, qui a trouvé un moyen pour le rapatrier au Soudan. Il a ramené avec lui les serpents qui s'étaient installés près de ma cabane et qui mangeaient effectivement beaucoup de campagnols.

J'ai froncé le sourcil. Cette explication me paraissait totale-

ment foireuse. J'avais des fois l'impression que ma mère vivait dans un monde parallèle ou alors qu'elle me prenait encore pour un gamin à qui on faisait croire n'importe quoi. Elle ne m'a pas laissé le temps de le lui faire remarquer et m'a demandé où en était la rénovation de la maison.

– Ben, dès qu'on aura un peu plus de thune, on va retaper le toit et aménager une salle de conférence dans les combles pour organiser des séminaires sur les écureuils. Ça va attirer une nouvelle clientèle. On a aussi semé de l'épeautre et acheté deux brebis pour offrir des petits déjeuners cent pour cent maison. Tu as aimé ?

– Délicieux. Ça fait du bien de manger de la nourriture du pays. Si tu savais ce que je suis heureuse de te revoir. Tu as bonne mine.

– Toi aussi, à part que tu as pris du bide. Tout se passe bien ?

– Oui, comme pour toi, une grossesse sans problème.

– Et ton mec... Je veux dire ton mari ? C'est quoi cette histoire ? Je croyais que tu ne voulais pas te remettre en couple.

– Effectivement... Mais bon... Il n'y a que les idiots qui ne changent jamais d'avis. Je l'avais rencontré lors de fouilles, il y a un peu plus de quinze ans. Un gars sympa. Il m'avait un peu draguée, mais à l'époque, je n'étais pas entrée en matière. Tu avais deux ans et j'étais folle de ton père. Maintenant, c'est différent... Un type très cultivé, spécialiste de l'Égypte antique et tout spécialement des pharaons nubiens qui m'intéressent tellement. Au Soudan, l'union libre n'est pas vraiment acceptée, alors, nous nous sommes mariés. Professionnellement, je m'éclate. Un boulot passionnant, plus d'attentats, plus de chef, plus de Lidia, c'est génial. Avec mon mari, nous avons parfois de grandes discussions sur nos différences culturelles, qui sont immenses, mais nous arrivons à en rigoler. Si je pouvais te voir plus souvent, je serais totalement comblée.

– C'est vrai qu'il est vieux, gras et chauve ?



Elle a pouffé.

– C’est comme ça qu’Ismaïl te l’a présenté? Effectivement, il est plus âgé que moi, mais encore vraiment pas mal. Un look de dieu égyptien, si ça peut t’aider à te le représenter.

– Mmm. Tu étais avec Ahmad, non?

Elle a soupiré.

– Oui, ce n’est pas toujours simple. Je suis heureuse avec mon mari, mais j’ai parfois des accès de nostalgie. Ahmad et moi étions bien ensemble, mais nous n’avons pas vraiment eu le choix de nous réfugier là-bas. Il n’a pas non plus la conscience tout à fait tranquille vis-à-vis de Marina... Enfin, nous pouvons continuer à nous voir et je suis contente de faire ce voyage avec lui.

– Comme ça, tu mènes une double vie. Ton mari ne se doute de rien?

– Bah, ces histoires basement matérialistes ne l’intéressent pas trop. De toute façon, à partir du moment où il savait que je reviendrais en Europe, il était conscient qu’Ahmad devait m’accompagner pour m’aider à passer discrètement les contrôles grâce à ses relations. Et puis, Ahmad sait se faire apprécier. Il a un bon job et depuis quelque temps, je le vois de plus en plus souvent faire des virées dans le désert en 4x4 avec une fille. J’espère que ça va marcher entre eux et que ça l’aidera à tourner la page.

– Sympa pour Marina.

– Elle l’attend toujours? Elle ferait mieux de l’oublier et de refaire sa vie.

– En fait, elle va beaucoup mieux depuis qu’il est parti. Elle a arrêté les antidépresseurs il y a deux mois. Elle dit que ce mec était un boulet qui n’arrêtait pas de râler. Maintenant, elle habite ici. Elle n’a plus de loyer à payer, mange ce que produit le jardin, paie le forfait de son portable et s’achète quelques fringues avec le bénéfice de la chambre d’hôtes. Elle va voir sa mère quand elle veut avec ta voiture, recense les petits d’Abraham, visite Papa

de temps en temps, prie pour lui dans son oratoire et remercie chaque jour la sainte Vierge d'avoir retrouvé du boulot. Elle bosse comme une dingue, n'a plus le temps de manger des sucreries et a perdu dix kilos. Parfois, je lui propose une partie de «Babar fait un gâteau», juste pour l'obliger à s'asseoir un moment.

– Je suis contente pour elle. Et ce casque, ça avance?

– Ouais, qu'est-ce que tu crois? Que je passe mes nuits à jouer à «Shark Attack»? J'ai fini le temple d'Amon et j'ai commencé le quartier des artisans. Ça prend un temps fou. T'as pas réussi à trouver un financement pour le développement de ce casque révolutionnaire? Elena serait pas contente si je lui disais que je bosse gratos.

– Le musée de Karima n'a pas beaucoup d'argent. Il me paie l'avion pour suivre l'avancement de ton travail, c'est déjà pas mal. Sans ce projet, je ne pourrais sans doute pas revenir te voir. Alors surtout, ne te stresse pas. Je ne suis pas pressée que tu le termines. C'est un prétexte en or.

– Ils ont quand même prévu une date pour l'ouverture de l'expo, non?

– Bien sûr, mais comme ils ont des moyens limités, ils ouvriront une salle après l'autre. Donc si on arrive à terminer celle qui sera consacrée au dieu Amon d'ici décembre, ça ira très bien. L'année prochaine, on travaillera sur celle des artisans et la suivante sur celle des nécropoles. Il faut offrir des nouveautés aux visiteurs pour les fidéliser. Bon, tu me montres ce casque?

Nous sommes montés dans ma chambre. Je l'ai vue regarder un peu partout avec ses yeux fouineurs.

– T'as rien à dire. Y'a plus de cartons à pizza sous le lit et le soutif qui traîne par terre n'est pas à moi.

– Je n'ai rien dit et je suis impressionnée par la qualité de l'air. Même pas besoin de me boucher le nez.

Elle a mis le casque.

- Alors, tu en penses quoi ?
  - Pas mal, mais le temple a l'air ancien, alors qu'à l'époque, il venait d'être construit.
  - Tu crois que c'est facile ? Tu me files des croquis imprécis, des photos avec des ruines et des hiéroglyphes aux trois-quarts effacés et moi, je devrais reconstituer un temple tout neuf ?
  - Je n'étais pas en train de critiquer ton travail. Tu as fait du bon boulot. Il faudra que je demande à mon mari s'il a une idée au sujet de la décoration d'origine de ce temple et de ses éventuelles couleurs. Je t'enverrai des instructions supplémentaires chez la cousine de Marina.
  - Ouais, renseigne-toi et tiens-moi au courant.
- À ce moment, j'ai entendu la voiture dans l'allée. J'ai fait à ma mère :
- Marina arrive. Moi, je sais tenir ma langue, mais elle, j'ai peur qu'elle cafte. C'est pas que je veuille vous chasser, mais il vaudrait mieux qu'elle ne vous voie pas.
  - Tu as raison.

Nous sommes redescendus. Ma mère a dit à Ahmad de se préparer à partir. Comme il ne réagissait pas, elle a éteint la télé. Ça l'a fait râler, parce que l'attaquant de l'AC Roma venait de marquer un but incroyable et il aurait voulu regarder l'action au ralenti. Ma mère m'a serré dans ses bras en me promettant de revenir le plus tôt possible. J'ai dit que je devais me dépêcher de ranger leur petit-déj' pour que Marina ne pose pas de questions. Ça m'aurait fait mal de le lui avouer, mais j'avais été drôlement content de la revoir. Je les ai regardés s'éloigner sous les caroubiers. Je pensais qu'ils se dirigeraient vers l'entrée secondaire qui donne sur la ruelle, mais ils ont pris la direction de la cabane à côté des herbes à plumet. C'est aussi par-là que le vieux était parti et avait disparu sans laisser de traces. Il se passait décidément des trucs bizarres dans ce jardin.





## Source des poèmes persans

Omar Khayyam: *Les quatrains ou robâïat* – nouvelle adaptation établie et présentée par Jean Rullier. Le Cherche-Midi éditeur, Paris, 2000.

Djalâl ad-Din Rûmî: *Quatrains choisis traduits du persan*. André Chédel. Éditions H. Messeiller, Neuchâtel, 1970.

Saâdi: *Le jardin des fruits – histoires édifiantes et spirituelles*, traduit du persan par Franz Toussaint. Gallimard, Paris, 2013.



## Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburgers, *L'illusion d'exister*, 2022
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),  
*Vieillesse, mon beau souci*, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022





Ouvrage mis en page par  
Joanne Matthey - codco.ch  
La Chaux-de-Fonds

imprimé sur papier FSC par  
Imprimerie Monney Service  
La Chaux-de-Fonds  
ims-imprimerie.ch  
août 2022

ISBN 978-2-9701473-4-3



editionssurlehaut.com  
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien

# L'ENFANT DU SERPENT

Portier dans un hôtel chic de la République de Telazzo, Ahmad découvre par hasard une momie dans son grenier. L'égyptologue Lea Caccini est appelée pour l'expertiser. D'après les hiéroglyphes qu'elle déchiffre sur le sarcophage vieux de 2'800 ans, celui-ci aurait été destiné à un prêtre du dieu-serpent Mehen. Des analyses établissent toutefois la mort récente du jeune homme momifié, ainsi que son étonnante parenté avec Ahmad. Ces découvertes ravivent les vieux souvenirs de Lea : les fouilles qu'elle avait menées au Soudan sur un site archéologique nubien et une morsure de vipère, soignée par un mystérieux vieillard. Troublé à cette évocation, Ahmad se souvient lui aussi d'une guérison miraculeuse dans les mêmes circonstances.

Au fil de son enquête, Lea découvre les liens ambigus qui unissent Ahmad et Mehen à son propre destin.



Née en 1965, à Genève, Sylvie Barbalat a une formation de biologiste. Elle habite actuellement à Neuchâtel et travaille dans le domaine de la protection de l'environnement. Après *le Maître des rêves*, publié en 2018 et *Au rythme des oiseaux* en 2022, *L'enfant du serpent* est son troisième roman.



ISBN 978-2-9701473-4-3

